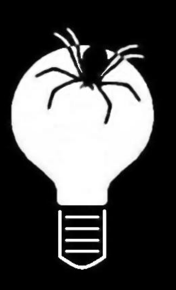


L'AMPOULE

revue littéraire énervée

Ruines & Vestiges



Numéro 19
Mars 2016



ÉDITO

Reliques du passé, artefacts rares et précieux, destruction des corps, déchaînement de forces, faillites, poussières et déliquescences sont au sommaire de ce nouveau numéro de *L'Ampoule*.

Merci à tous les participants : Barbara Albeck, Daniel Birnbaum, Eugène de Bonsecours, Cyril Calvo, Stéphane Chao, Serge Cintrat, Antonin Crenn, Sandrine Cuzzucoli, Anne-Fleur Drillon, Laura Ferret-Rincon, Aleilton Fonseca, Nathalie Fragné, Laurent Gonzales, Le Golvan, Marilyse Leroux, Lordius, Céline Maltère, Olivier Marchal, Jean-Valéry Martineau, Elisabeth Mounic, Marie-France Ochsenbein, Jérôme Pitriol, Stéphane Poirier, Maëlle Ranoux, Sabine Rogard, Georgie de Saint-Maur, Philippe Sarr, Liliane Stein, TanieBlue et Stéphane Werth.

Plus d'informations sur chacun en fin de revue.

En juin prochain, notre vingtième numéro portera sur le thème « Ordre & Chaos ». Sur ce double sujet, nouvelles et articles de moins de 25000 signes et propositions graphiques en tous genres peuvent nous être envoyés jusqu'au 10 juin (voir Appel à textes et à illustrations n°20) à cette adresse : editionsdelabatjour@hotmail.fr.

Découvrons à présent les ruines et les vestiges...

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - *Vue imaginaire de la galerie du Louvre en ruine* par Hubert Robert (détails)

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE


Ruines & Vestiges

La Table de Granit

Laurent Gonzales

Parle ! Récite et prédis ! Vite ! Ils seront bientôt là. Tu as fini de creuser la cache pour la Table de Granit. Tout au fond de la crypte, près du Grand Four Éteint, l'autel du Dieu SՈIЯV⅃. Tu as creusé seul pendant des jours, aux premières rumeurs de l'invasion barbare. Tu ne peux qu'espérer que la cache soit assez profonde. Personne ne doit connaître la dernière demeure de la Table des Dieux. Pas même un Gardien du Temple ou un Frère Lige. Une trahison est toujours possible. Pour toi, tu as préparé le poison. Tu ne peux courir le risque de révéler le secret sous la torture. Tu es prêt au sacrifice ultime pour servir les Dieux.

Tu as bien protégé la Table de Granit de tous les suaires des Grands Prédicateurs. Tu le devais à tes prédécesseurs, serviteurs zélés des quatre Dieux, pendant les siècles des siècles. Tu as déposé la Table au fond de son sépulcre. Tu l'as recouverte des cendres des Frères Liges. Les restes des morts accompagneront le Message. En retour, les Dieux veilleront sur les âmes des Servants. Les impies ne pourront profaner les urnes funéraires. Ils allaient sûrement voler les vases et disperser les cendres aux quatre vents. Tu entends leurs hurlements de bêtes venir de l'autre côté du fleuve. Les combats se rapprochent, il faut faire vite. Parle !

N'oublie pas de dire qui tu es. Tu es Anagamesh, Grand Père Lige de l'ordre du Temple des quatre Dieux et Grand Prédicateur du culte des quatre Dieux. Tu es le Premier Servant des Dieux. Et tu seras sans doute, ironie du sort, le dernier. Dans le temps qui te reste, écris ici, en toute hâte, ce qu'il faut savoir de la vraie Foi. La garde du Temple ne pourra résister longtemps aux barbares. On vient de te dire que les païens ont brûlé l'école de la Main et massacré ses disciples. La grande bibliothèque, de l'autre côté du fleuve, est en flammes. Quelle rage ! Tout ce savoir qui disparaît ! On ne peut attendre que ruine et désolation de ces impies. Des sauvages et des analphabètes ! Implore les Dieux de sauver le Message et le Temple ! Les messagers et les gardiens ne sont rien ! Que leur sacrifice soit le dernier rempart !

Prie les quatre Dieux ! Que le Message, la Grande Table de Granit, ne soit pas perdu et que, quand la paix sera revenue, si elle revient… Mais ne doute pas ! Oui ! Prie pour que de nouveaux prophètes retrouvent la Table de Granit et finissent de la déchiffrer. Qu'ils chantent à nouveau les louanges des Dieux. Qu'ils essaiment à nouveau la Sainte Parole à travers le monde. Prie et espère que ceux qui découvriront la cache seront plus savants et plus sages. Qu'ils sauront finir de lire la Table de Pierre.

Mais parle ! Crie ! Chante et loue ! Il te faut écrire ce qu’il faut savoir du Temple et des quatre Dieux. Tu enterreras ce parchemin avec la Table.

Célèbre toujours en premier les quatre Dieux. Écris leur nom dans l’Alphabet Céleste Sacré et dans l’ordre canonique de préséance : ƆVdIH’Ɔ, le Dieu Maison, SŊIЯVꟻ, le Dieu Main, ƎNVƎSSI, la Déesse Double et enfin WO⊥Ɔ⅄S, le Dieu Bouche.

Le Temple a près de neuf siècles. Il a été construit par les Bâtisseurs, les Premiers Hommes, les Anciens. Ceux des temps du feu et de la foudre, du fer et de la force motrice.

ƆVdIH’Ɔ est le Roi de Dieux, le Dieu Maison. Celui des murs gigantesques du Temple, le grand-père protecteur. Le Temple est dédié à ƆVdIH’Ɔ. Il a été bâti à son image. Il est comme un immense et fantastique animal endormi. Ses murs sont d’une roche inconnue, grise, lisse, sans faille. Comment les Premiers Hommes les ont construits ? Qui peut le dire ? Les murs sont traversés par de longues tiges de métal, comme des veines figées où coulaient le fer en fusion. Le toit du Sanctuaire est un vaste assemblage de plaques de métal souples et ondulées, comme la carapace d’un reptile géant. Ce toit de fer, rutilant au soleil du midi, est supporté par une charpente de poutres métalliques. Fines et élégantes, mais solides et puissantes. On ne sait pas comment les Anciens pouvaient forger de telles pièces de métal. Ils maîtrisaient sans aucun doute le feu des Enfers, gardés par le Dieu WO⊥Ɔ⅄S.

Malgré sa force et sa grandeur, le Temple a subi les outrages du temps. Que les Dieux nous pardonnent notre ignorance ! Des plaques du toit ou des pans de mur tombent parfois. Des tubes des Grandes Orgues silencieuses tombent également de la voûte. Les Grandes Orgues forment un enchevêtrement inextricable de tuyaux de toutes tailles. Elles circulent dans les salles du Temple. Une prophétie prédit qu’elles se remettront à chanter, au jour du Jugement. En vérité, ce jour est proche ! Lis le signe de l’invasion des Sans-Dieux ! Car les païens approchent. Au bruit des combats, aucun doute n’est possible : ils ont franchi le fleuve. Il y a tant à dire et si peu de temps ! Alors parle ! Prêche et annonce !

Dans le panthéon, après ƆVdIH’Ɔ vient son frère : SŊIЯVꟻ, le Dieu Main. Représenté par une gigantesque main de métal à huit griffes. Il est le Dieu déchu. Le Hors-du-Temple, le Banni. Il est entravé à une grande et lourde chaîne. Il gît au fond du Gouffre aux Offrandes, au bord du grand fleuve. La main géante trône, immobile, sur la montagne de reliques de fer, les Offrandes que faisaient les Bâtisseurs aux Dieux. Près du fleuve, les Premiers Hommes ont aussi construit de grands autels de la même roche lisse et dure, mystérieuse, que celle des murs. Leurs formes sont rondes et généreuses. Ces autels sacrificiels ont également une ossature de métal. Certaines tiges de fer, torsadées, transpercent leur peau minérale et

parfaite. Des bateaux énormes, sur le fleuve, devaient y apporter les Offrandes. Les nefs venaient certainement de tout l'empire des Anciens. La Main de Fer les déversait dans le Gouffre puis dans la bouche insatiable du Dieu WO⊥ƆλS.

Le troisième Dieu, cité dans cet ordre sur la Table Message, est une déesse : ЭNVƎSSI. C'est une déesse double, deux sœurs jumelles, filles de ƆVdIH'Ɔ, représentées dans le Temple par deux tours parfaitement identiques, cylindriques et immenses. Elles plongent leurs racines de pierre rouge dans le dos du Dieu Bouche et caressent la peau du ciel. Le vent chante leurs louanges, les soirs d'hiver, en tourbillonnant dans leur ventre creux et long. L'intérieur des cylindres est noir de la suie du feu purificateur. Elles se nourrissent de sa flamme rédemptrice. Elles sont le renouveau par le feu. Elles intercèdent pour les hommes auprès du Dieu Père, ƆVdIH'Ɔ. Elles sont le ciel et l'espoir. Elles s'élèvent et s'envolent. Elles dansent, enfantent et consument le monde.

Mais parle ! Supplie et prie pour que les barbares soient sensibles à la finesse des deux tours ! À leur élégance et leur beauté. Qu'ils ne tentent pas de les abattre. Que les Dieux fassent que tout le Temple les séduise. Qu'il apaise par sa majesté leur furie destructrice. Il est tellement ancien. Personne ne saurait le reconstruire. Il est si haut, si vaste et si fort. Dieux ! Arrêtez le bras des barbares ! Apportez-leur la vraie foi ! Et accordez leur votre miséricorde !

Par ƆVdIH'Ɔ ! Une explosion ! Le mur d'enceinte a dû céder ! L'ennemi est sur l'esplanade. Il ne reste que la grande porte de fer pour protéger le Sanctuaire de l'envahisseur. Écris ! Révèle et témoigne ! Les Dieux te pardonneront tes imprécisions et tes omissions.

Le quatrième Dieu est WO⊥ƆλS. Le Dieu Bouche, le Dieu Noir, Celui-d'en-Bas, le Grand Four Purificateur. Il est le bâtard de ƆVdIH'Ɔ. Le fils maudit. Les Anciens l'ont représenté par un four colossal d'airain et de fonte. Niché, lové, tapi au tréfonds du Temple, il en est le veilleur borgne et bossu. Il est la porte des Enfers. Four éteint depuis des siècles, il servait à brûler les Offrandes apportées par SƞIЯV⅃, le Dieu Main, pour purifier les Premiers Hommes. ЭNVƎSSI était chargée de faire monter au ciel les louanges et les suppliques aux Dieux.

Par les Dieux ! Quel fracas ! La porte du Temple vient de céder. Déjà ! Si vite ! Il ne reste que quelques minutes ! Transcris au bas de ce parchemin le Message des Dieux, la Table de Granit. Que les Dieux permettent aux hommes de déchiffrer toute la Table Message. Plus tard. Un jour. Et prie ƆVdIH'Ɔ, SƞIЯV⅃, ЭNVƎSSI et WO⊥ƆλS ! Et enterre ce parchemin au cœur du Temple ! Et bois le poison rédempteur ! Et rejoins les Dieux !

La Table de Granit

SYCTOM
Syndicat intercommunal de
traitement des ordures ménagères
Incinérateur Site ISSEANE
inauguré le 16 avril 1985
par M. Laurent FABIUS, premier ministre
et par M. Jacques CHIRAC, maire de Paris

cliquer ici pour voir l'inscription originelle

Bouts de fer et morceaux de chair

Eugène de Bonsecours

C'est dans la gueule béante et nauséabonde des usines Citronce que j'ai rencontré Erwin pour la première fois. Nous avions tout juste quatorze ans, les fesses maigrichonnes, la peau mouchetée d'acné et la voix à peine muée hésitant encore entre les graves de baryton et les remontées soudaines de soprano. Si nous étions là, c'est parce que nous avions des tas de choses bien plus passionnantes à faire. Des choses que notre origine sociale modeste ne nous autoriserait jamais à réaliser. Alors, après cet enseignement de base que la Nation prodigue aux masses laborieuses, nous avons été engloutis par l'industrie automobile, grande dévoreuse de bras, de mains et de renoncement humain. Chacun de notre côté, nous nous étions levés très tôt ce matin-là, nous avions avalé silencieusement un petit déjeuner rapide arrosé d'un mauvais café coupé de chicorée comme tous les péquenots, prolos et autres sous-fifres de tous bords l'ont fait avant nous. Nous avons pris le bus, nous côtoyant encore sans nous connaître, perdus que nous étions dans une foule d'endormis qui sentaient la pluie, le tabac gris et la peau mal lavée. À la descente d'autobus, la marée humaine nous a emportés de force et nous avons été irrémédiablement avalés par ce monstre électromécanique dont nous allions devenir les servants serviles. Dire que nous étions impressionnés lors de ce premier jour d'usine serait euphémique. Hésitants, ignorant où diriger nos pas, nous étions bousculés par les ouvriers et les ouvrières de nuit, pressés de sortir de l'enfer, qui croisaient ceux du jour dont les galoches rechignaient à avancer. Tous, pourtant, étaient depuis si longtemps résignés à se complaire dans leur malédiction que la moindre velléité de résistance avait perdu tout espoir de naître un jour en eux. Nous avons suivi le mouvement, ne sachant pas très bien comment signaler notre présence, ne trouvant personne d'assez engageant pour lui demander de nous guider. Le vacarme ambiant, fait de cris de tôle emboutie, découpée, soudée, poinçonnée, n'aidait évidemment pas la communication humaine. L'odeur de cambouis mêlée de dissolvant nous meurtrissait la tête et nous rendait quelque peu nauséeux. Pour ma part, je fus pris d'un tel vertige et d'une telle peur soudaine que j'aurais bien voulu faire demi-tour et m'enfuir à toutes jambes. Le vrombissement menaçant des chaînes de montage avait cette lugubre détermination d'un prédateur auquel on n'échappe pas. Je ne me rendais pas encore compte à quel point mon environnement familial et social avait insidieusement dissout mon sang à force de renoncement atavique, ni à quel point serait long le

chemin de pénitence que cette lâcheté de classe avait tracé devant moi. Me décidant finalement à demander mon chemin à un type à la casquette crasseuse et fatiguée, je n'eus pour toute réponse qu'un « Qu'tu veux qu'ça m'foute ? » marmonné d'une bouche de travers garnie d'un mégot ramolli de salive, aussi pitoyable et avachi que le reste du bonhomme. C'est Erwin qui a réussi à faire dégorger un semblant de renseignement à une vieille qui venait à contresens et qui, sans doute rendue plus amène car elle avait enfin atteint le bout de sa nuit de labeur, nous a dirigés vers le bureau d'embauche. Lui et moi n'étions plus tout à fait seuls désormais puisque nous partagions un sort commun. La même peur, la même incertitude, la même résignation. Deux souriceaux broyés dans l'immense gueule d'un chat...

Un type à la chevelure rare et grasse assis derrière un vieux bureau nous a enregistrés. La paperasse a pris un peu de temps, puis il a donné un coup de téléphone en nous faisant signe d'attendre. Dix minutes après, notre contrat à peine signé, un vague responsable nous a emmenés faire le tour de notre nouveau lieu d'aisance. Il nous a attribué une armoire-vestiaire à cadenas numéroté et nous a indiqué où se trouvaient la salle de réfectoire et les chiottes. Il nous a expliqué aussi un tas de trucs sur les extincteurs, la sécurité, les lignes jaunes à ne pas franchir si on n'a rien à faire au-delà, mais il avait beau gueuler comme un dément, on n'a pas compris la moitié de ce qu'il nous disait. J'ai pourtant saisi une chose importante :

« Faites correctement ce qu'on vous dit de faire et tout ira bien. Ici, on embauche à la pelle mais on fout à la porte au même rythme. Tant que vous n'êtes pas collés à la chaîne, vous avez le temps de vous adapter, mais attention ! Une fois aux machines, pour pisser ou chier il faut dix minutes de battement, le temps qu'on vous trouve un remplaçant. On demande la permission à temps, comme à l'école, et on apprend vite la règle : on va avant, on va après, pendant on se retient ! »

Au début, notre tâche ne fut pas trop complexe. Nous étions aux commandes d'un chariot à grosses roues caoutchoutées rempli de pots de couleur, de minium de plomb et de dissolvant que nous devions amener dans les cabines à peinture. Parfois on changeait de secteur, et c'est chargé de caisses d'élastiques et de ressorts que nous le conduisions vers la chaîne de fabrication des sièges. Là, des ouvrières qui piétinaient à un rythme d'une lenteur effrayante en suivant le rail où pendaient les armatures nues les garnissaient sans fin. Elles préparaient ainsi le confort futur de fesses qui ne penseraient jamais à ces fourmis anonymes avec la moindre once de gratitude. Il n'était pas compliqué, notre boulot de petits commis, mais il s'agissait de suivre la cadence car autant les peintres que les ouvrières du

garnissage étaient d'une voracité sans limite et il fallait continuellement les réapprovisionner. Si nous nous montrions trop lambins, ça gueulait aussi fort que la presse à tôle. J'ai même reçu un jour un coup de pied au cul censé me motiver. Il faut dire que nous n'étions pas épais, ni l'un ni l'autre, et que le chariot était pesant. Parfois, un plan incliné s'opposait à notre progression avec beaucoup de perversité. Dans le sens de la montée le chariot refusait d'avancer et nous faisions alors l'objet de quolibets aussi méchants que stupides de la part des ouvriers alentour. Dans le sens de la descente, nous devions absolument le retenir alors que cette satanée charrette pesait deux fois plus lourd que nous deux réunis. Avec Erwin, qui fut bien vite surnommé « l'Erwin », tout comme j'étais moi-même affublé d'un sobriquet peu flatteur que je me garderai bien de répéter, nous avons alimenté en accessoires tous les postes de la chaîne. Boulons, pièces détachées, bobines de fil à souder, la liste fut longue et variée. Dès le début, j'ai senti que mon compagnon d'infortune résistait plus mal que moi. Il supportait moins bien les engueulades, les brimades vicieuses dont on nous accablait. L'intérieur de nos chaussures saupoudré de graphite, ce qui nous faisait les pieds noirs pour une semaine en ruinant nos chaussettes, la pièce de métal chaude que nous tendait le soudeur et qui nous brûlait… Voilà autant de preuves que l'humain s'adapte bien à la verticalité déprimante du système. On croit toujours que l'échelle sociale existe pour qu'on la gravisse, pour qu'on monte d'un degré chaque fois qu'on le peut. En réalité, on ne cesse de la construire en ajoutant des échelons *vers le bas*. Qu'on soit au sommet ou au niveau le plus vil, tout ce que l'on fait, c'est pousser les autres vers la descente plutôt que de s'élever soi. Erwin faisait partie des rares individus qui ne font dégringoler personne. Sauf eux-mêmes.

Très vite, cette vie assourdissante faite de sanglots de métal et d'agressivité sociale a miné Erwin et a entaillé en lui une profonde blessure. Il s'est mis à saigner à sa manière, pour se défendre, pour laisser s'écouler de lui le poison que l'usine injectait chaque jour dans ses veines. Maux de dos, maux de tête, luxations, foulures, hématomes furent autant de stigmates marquant son corps de jeune homme. Car nous étions déjà des hommes. J'ai lu quelque part que l'on juge de l'évolution d'une civilisation selon l'âge auquel on y devient adulte. L'ère industrielle a bien fait régresser l'humanité puisqu'on est revenu au-delà du Moyen Âge en matière d'émancipation. À quatorze ans tu es un homme, à cinquante un vieillard. Alors que le patronat nous berçait d'illusions avec d'éventuelles primes d'ancienneté, quelques francs supplémentaires payés à l'heure, Erwin apaisait son corps douloureux avec des antalgiques et des somnifères légers. Après les élections législatives, l'arrivée de la gauche au

pouvoir n'a pas vraiment permis aux esclaves que nous étions de faire chanter leurs lendemains. De quelque couleur politique qu'on soit, dans les hautes sphères, on baigne toujours dans le privilège et dans les classes dominées, le vent a beau tourner, il souffle toujours cette pestilente haleine d'injustice et d'indifférence. Au moment où la récession s'est installée dans tous les foyers, Erwin a réduit accidentellement son corps de trois phalanges qu'il a perdues à la cisaille hydraulique. De petits bouts de chair sans grande importance, mais qui marquèrent le début d'un lent et douloureux effritement.

Sous la houlette des contremaîtres et des ouvriers spécialisés, Erwin et moi avons acquis des qualifications et commencé à travailler aux machines, ironisant à notre tour quand nous voyions les jeunes commis s'échiner à pousser leur chariot dans les allées. Nous avons été affectés à peu près à tous les postes de la chaîne de montage. L'humain est très malléable quand il est confronté à l'acier huileux des machines et à la nécessité économique. Soudeur, emboutisseur, ajusteur de portières ou poseur de pare-brise, quelle importance ? Tant qu'on s'échine à produire pour produire et consommer pour consommer, on conserve l'illusion de sa propre utilité. Ainsi, dans ce vinaigre ambiant, mélange de frustration, de désillusion et d'épuisement, trente-cinq ans ont passé. Trente-cinq ans qui ont filé entre nos doigts dans ce vacarme abrutissant de boulonneuses et de ponts roulants, faisant de nous des types vieillis et usés avant d'avoir vraiment servi à quelque chose. À quoi servions-nous en définitive, puisqu'il n'a suffi pour nous mettre au rebut que des actionnaires indifférents et voraces décident de fermer la chaîne d'Issy-Boileau pour en ouvrir une plus rentable en Asie ? Ce n'était pas la première fois que le conseil d'administration nous faisait le coup de la fermeture. Dix ans en tout ça a duré, cette histoire. On a gueulé d'abord, on a mis « les poings sur les i » du patronat, on a débrayé et on est descendus dans la rue. Grève, manif, grève, manif, grève, reprise avec augmentation de la production et baisse de salaire. Grève, manif et rebelote pour finir avec cette fermeture tant annoncée et à laquelle nous n'avions jamais cru. Il paraît qu'en Corée ils font des semaines de soixante heures pour le tiers de notre ancien salaire. Le délégué syndical est cependant resté fidèle à la marque. Je l'ai croisé la semaine dernière, il a le dernier modèle avec autoradio et dégivrage arrière.

Lorsque l'usine ne l'abrutit plus, le problème principal de l'ouvrier mis au chômage n'est pas de retrouver du boulot ni d'occuper ses journées, mais de dormir. Le fameux sommeil réparateur, ou supposé tel, on le perd inexorablement par petits bouts chaque nuit. Tous les soirs, on retarde insensiblement le moment d'aller se coucher, on allonge les heures passées devant la télé, on augmente le nombre de verres de mauvais vin avalés au

repas. Ça marche un temps. Après, il y a le bistrot dont on revient encore plus démoralisé malgré l'illusion passagère d'avoir rencontré des gens. Chacun emporte sa solitude avec lui, l'assoit à ses côtés au comptoir et malgré le chahut qui peut parfois se produire en fin de soirée, malgré ces gueulantes avinées proférées en titubant, ce qui fait le plus de bruit, ce sont ces monologues intérieurs sans fin. Ces pensées sournoises qui vont et qui viennent, du verre à la panse et de la panse à l'âme emplissant l'espace de ce sentiment d'échec, de ce constat de lâcheté qui accompagnent tous ceux qui ont cédé. Ceux qui se sont trahis eux-mêmes. Au début, bien sûr, il y a cette haine de l'actionnaire, du patron, du contremaître, bref, la haine nourrie férocement à l'égard de tout individu semblant avoir une responsabilité active dans ce naufrage. Ça tient chaud, ce ressentiment virulent. Et puis, sans doute parce que ces types sont des inconnus et qu'ils ne sont pas là à picoler de conserve avec vous, à remâcher leur dégoût de soi ; parce que finalement tout ce qu'on a sous la main c'est soi-même, alors on se déteste avec d'autant plus de force qu'on comprend enfin à qui on doit s'en prendre. Moi, mézigue, ma pomme. Pauvre con. Depuis des générations et des générations mes aïeux ont choisi la servilité. Pourquoi ai-je fait comme eux ? Parce que j'étais ignorant et pauvre ? Non, crétin, parce que je suis lâche et paresseux et que je n'ai jamais pris la peine d'inventer autre chose avec ma vie que de trimer à produire de la tôle peinte montée sur roues. Constater ce gâchis de soi n'a rien d'enchanteur et l'ivresse n'y change rien. Enfin, je parle pour moi. L'Erwin, il a eu d'autres soucis que de se ronger le ciboulot devant un litron de rouge.

Bien avant la fermeture de l'usine, Erwin avait commencé à descendre une mauvaise pente. J'ai mentionné les trois phalanges qui prirent, si j'ose dire, l'initiative de son déclin, mais sa carrière fut émaillée de mille incidents similaires. Ses lombalgies et ses migraines l'ont contraint à bouffer des pilules de plus en plus fortes. Son attention, embrumée par les antalgiques, lui a joué des tours. Un genou ouvert sur une pile d'amortisseurs, l'œil droit qui a perdu cinq dixièmes de vision parce qu'une limaille incandescente s'y était fichée profondément (il utilisait la meuleuse et avait omis d'enfiler ses lunettes de protection), un pied cassé par la chute d'une bonbonne d'acétylène et un incalculable lot de contusions diverses et d'ecchymoses ont ponctué son quotidien comme autant d'uppercuts martelant la face d'un vieux boxeur. Bien que la plupart des collègues ne l'appréciaient pas outre mesure, ils respectaient la sorte de protection fraternelle dont je l'entourais, aussi quand Erwin fut licencié, ce ne fut pas suite à une dénonciation pour négligence ou faute professionnelle, mais lors d'une restructuration globale. Il a fait partie du

premier contingent, accompagnant les plus anciens, ceux qui n'auraient plus longtemps à attendre avant la retraite. Pour ma part, j'ai pu encore traîner ma bosse au boulot pendant deux ans de plus, et Erwin et moi on s'est un peu perdus de vue. Du fait qu'on ne se côtoyait plus au quotidien, j'ai pu déceler plus facilement les étapes de son insidieuse dégradation. À force de bouffer des pilules antidouleur, Erwin s'est bousillé l'estomac. Il a fallu soigner ça aussi, et d'autres médicaments sont venus s'ajouter aux premiers. Il est devenu empâté, boursouflé des chevilles, des poignets, il a gonflé de partout. Il marchait plus lentement, plus difficilement. Il avait du mal à trimbaler son cabas quand il allait faire ses courses et l'usage d'une béquille ne l'a pas aidé. Quand il éprouvait le besoin de changer de main, il s'appuyait contre une façade, et, tremblant comme un vieil alcoolique, il essayait de se dépatouiller comme il pouvait. Parfois une bonne âme lui portait secours mais je ne sais ce qui était le pire pour lui : être à ce point malhabile qu'il a un jour laissé tomber son sac et que tout s'est répandu par terre ? les bris de bocaux et de bouteille de lait ou les fruits éclatés sur le trottoir ? à moins que ce ne soit ce regard bienveillant mais dégoulinant de pitié dont la bonne âme l'a affublé alors qu'elle l'aidait à rentrer chez lui après avoir ramassé ce qui pouvait l'être ? Alors que je voyais mon pote d'usine devenir quasiment impotent, les rangs des chômeurs s'élargissaient et les files au pointage s'allongeaient. Finalement, on y a tous été de la petite carte à faire poinçonner par le contrôleur et les machines ont été démontées dans les ateliers. On a vu sortir des entrepôts des tonnes et des tonnes de ferraille qu'on a entassées sur le tarmac de l'ancien parc à véhicules neufs. Ça a passé une année dehors par tous les temps et une sorte de jus mi-noirâtre, mi-jaunâtre, mélange d'huile et de rouille, a commencé à s'écouler sur le bitume. Ce n'était pas ragoûtant mais ce n'était rien en regard de l'infection qui sortait du genou d'Erwin, là où un ulcère s'était ouvert. Alors que j'étais passé le visiter, il m'a fait l'aumône de ce charmant spectacle, arborant sa sanie comme une médaille du mérite. J'en aurais dégueulé.

Les entrepôts se sont vidés dans une valse lancinante de camions évacuant machines et stocks de pièces détachées. On démontait les ponts roulants, les chemins de câbles, les rampes d'éclairage. Bobines, transfos, machines à écrire, vieux mobilier de bureau, tout a été démonté, charrié, entassé dans des conteneurs et évacué. Les toubibs, relevant de la même dynamique, ont amputé Erwin de la jambe droite. Quelques semaines plus tard, alors que des grues s'installaient pour procéder au démontage des charpentes et des parois de tôle, il a été décidé de réduire encore Erwin d'un morceau de la jambe gauche. Il souffrait apparemment d'un grave problème circulatoire qui nécrosait ses extrémités. Chaque jour, le complexe industriel se démantibulait et disparaissait inexorablement sous

les becs des chalumeaux découpeurs. Le bleu incisif de leurs dards éblouissait les passants qui s'attardaient quelquefois en contemplant ce déprimant chantier. Certains, les plus vieux, se souvenaient de l'ancienne usine du début du siècle, avant qu'on ne construise cet immense complexe. Tous, nous assistions à la disparition froidement programmée de ce qui fut le pilier central de la vie de centaines, de milliers de personnes. Des personnes qui avaient tout donné, tout perdu. On procéda sur Erwin à une ablation partielle de l'estomac. Une sorte de cancer consécutif à l'abus de médicaments s'y était développé. Le scalpel n'éblouissait personne dans la salle d'opération mais il s'évertuait avec la même férocité à réduire le corps d'Erwin que les meuleuses qui tronçonnaient les vieilles tubulures effaçaient tout un passé. Un jour, il ne subsista plus que le béton du sol, vaste étendue plate noyée de flaques couleur rouille que le vent ridait tristement. Quelques vieux papiers administratifs obsolètes tremblant dans la bise, quelques écrous abandonnés étaient devenus les seuls témoins tangibles d'une vie passée dans ce grand espace rempli de rien.

— Bonjour, je peux vous renseigner ?

— Heu... oui ! Je me suis rendu dans la chambre 14, celle où se trouve normalement Erwin Veztig. Mais la chambre est vide, il a été transféré ailleurs ?

— Je suis désolée, monsieur Veztig est décédé la nuit dernière. Vous êtes de sa famille ?

— Non, juste un ancien collègue, enfin, un ami.

— Ah ! Je comprends.

L'infirmière me gratifie d'un sourire de circonstance qui se veut compatissant mais qui est aussi neutre et stérile qu'un champ opératoire. Non, patate, tu ne peux pas comprendre. Erwin, c'était mon pote. On est passés tous les deux dans le même moulin à bidoche. On a été broyés et nos morceaux se sont mélangés comme un hachis de porc et de bœuf dégueulasse, une pâtée industrielle immangeable. Voilà ce qui reste de nos vies. Deux bêtes, deux viandes et une seule souffrance. Et toi, tu crois que tu peux t'en tirer juste avec ce sourire débile ? Bien que mon allure générale doit être totalement dépourvue d'aménité, elle ne se formalise pas. Elle doit sans doute classer mon attitude revêche quelque part dans la gamme élaborée des divers témoignages du deuil des familles.

— Désirez-vous que je vous communique les coordonnées de la société de pompes funèbres qui a pris le corps en charge ce matin ? Ils pourront vous communiquer la date des obsèques.

J'acquiesce d'un mouvement silencieux de la tête. Pas de larmes, pas de cris, pas d'émotion visible, juste une longue, sourde et pesante lassitude tout à coup. J'ai vu Erwin partir par petits bouts avec une sorte de fatalisme

malsain, mais là, quelque chose en moi grince, gémit, voudrait hurler. Trente-cinq ans de vie me claquent violemment la porte au nez comme si j'étais le plus lamentable des représentants d'aspirateurs ou de cirage. Un importun témoin de Jéhovah qui vient vous emmerder un dimanche matin entre les croissants et le tiercé. L'infirmière m'emmène vers un petit bureau vitré encombré de paperasses. Elles traînent partout, éparpillées sur les tables, punaisées aux murs, fixées avec deux bouts de papier collant à la vitre ou sur les portes d'une armoire en panneau stratifié imitation faux bois. Elle se saisit d'une sorte d'agenda entouré d'un gros élastique. Elle feuillette des pages raturées annexées de feuilles volantes et de cartes de visite fixées avec des trombones. Le cahier fait au moins le double de son épaisseur originelle. Finalement, elle trouve ce qu'elle cherche tout à la fin. Trois cartes sont collées de travers sur la couverture. Le liséré noir ou doré qui borde les petits cartons me fait penser qu'il s'agit de trois croque-morts différents. Je doute qu'un plombier laisse sa carte. Ici on doit mourir plus souvent qu'on ne bouche les éviers. L'infirmière copie un nom et un numéro de téléphone sur un bout de papier et me le tend. Je m'en saisis et sors sans rien dire. Trois mètres plus loin, un petit remords me titille la conscience. Je fais demi-tour et je vais remercier la dame pour son amabilité même si celle-ci ne va pas plus loin que son désintéressé professionnalisme. Je me tiens devant la porte ouverte. Elle ne me voit pas, elle semble m'avoir déjà oublié.

— Excusez-moi, je suis parti sans vous remercier.

— Ne vous excusez pas, c'est bien naturel, nous avons l'habitude. Vous savez, ce dont il faut se rappeler dans ces moments difficiles, ce qu'il faut se dire, c'est que la personne a eu une belle vie…

La gangue

Céline Maltère

J'avais entendu dire qu'en fouillant la colline, des hommes avaient déniché des trésors ; je partais du principe qu'on ne fait nulle trouvaille en cherchant, et j'avais étouffé dans l'œuf mes pulsions archéologiques. Je les voyais courir avec leur pioche, écorcher tout le paysage, se ruer sur des vestiges qu'ils emportaient sans même les regarder et qu'ils abandonnaient quand ils connaissaient leur méprise. Sur la route gisaient des milliers de débris, des bras de pierre, des têtes grimaçantes, exhumés pour aller pourrir en plein air.

Je maintenais mon désir dans une gangue car je craignais, fou comme il est, qu'il rejoignît les rangs des tailladeurs : je n'avais aucun mal à l'imaginer fondre, s'épuiser sur les ruines. Il sautillait beaucoup et donnait de grands coups dans la coque.

Alors que j'étais assis sur le bord du sentier et que je regardais encore, avec un air moqueur, la suite des paléontologues, l'un d'entre eux s'approcha :

— Que cachez-vous dans cette coquille ?

Il avait remarqué, attaché à sa chaîne, l'insoutenable petit désir qui tentait de briser ses liens.

Je fis mine de ne pas comprendre.

— Donnez-moi ça !

Et, sans que je pusse riposter, il se saisit de mon étui qu'il fracassa contre le sol… Le désir s'échappa, et je fus entraîné dans sa course…

*

J'étais parmi les affamés, je n'étais plus maître de moi. Je freinais mes élans, mais sur le dos d'une mer démontée, nulle prise ! La file des hommes se riait de moi : en chercheur intégriste, je m'emparais de tous les ustensiles, explosais les cailloux… Des décombres éclataient au jour et j'avais beau perdre la tête, je ne voulais pas d'un ornement vulgaire !

Mon désespoir multipliait mes forces. Survolant, tiré comme une flèche, je craignais d'atterrir ; je maintenais mon souffle sur les plaines.

Et je vis ma statue.

Elle ressemblait si peu à celles qu'ils avaient mises à la lumière que la foule des hommes se précipita sur elle : j'éloignai les premiers comme en décapitant des fleurs.

J'étais seul avec elle. Il fallait la sortir de terre, lentement pour ne pas abîmer sa pierre. Cela me prit des jours. Mon désir ne se calmait pas ; il tentait seulement de se montrer irréprochable, effrayé à l'idée qu'à son moindre mouvement brutal, elle s'effrite.

Enfin débarrassée de ce qui l'étouffait, la statue se dressait. Je frôlai, des pieds à la tête, le corps voilé des particules de terre et l'épurai des lourdeurs du passé. Mes doigts lissaient ma découverte.

Je me frayai une route sous les cheveux. Son cou majestueux était celui des reines. Je l'honorais, le respirais, le mordais, l'embrassais… Quel autre siège pour des adorations ? Elle portait à ravir toute la mélancolie du ciel.

Mon désir et moi ne vivions plus qu'au fond de cette colline. Comme l'air y était sombre, nous avions l'impression de passer une nuit continuelle auprès d'*elle*, de plus en plus brillante. Je ne mens pas lorsque je dis qu'elle frémissait sous moi.

J'aimais suivre une lézarde inquiète qui la traversait, et je crois qu'ici se nichaient toutes les peines de son créateur.

Je ne me souciais pas de savoir s'il se cachait un cœur sous le granit.

Qu'importe ! Ce qui comptait, c'était les longs baisers dont je la recouvrais.

Le souffle ne s'épuisa pas. Je serais encore dans cette vallée, à rendre un culte à la beauté, si les hommes jaloux n'avaient pas brisé ma statue. Ils profitèrent de mon sommeil pour commettre leur crime et brisèrent en morceaux mon rêve.

*

Je les regarde passer, au bord de la route aux vestiges. Ils ne trouveront plus rien de beau.

Mon désir souriant est assis à côté de moi.

L'imminence de Rome

Stéphane Chao

Le déserteur venait de quitter l'ancienne voie romaine envahie par la végétation pour suivre les empreintes de loup qui se perdaient dans la forêt. Il s'était tout juste débarrassé de son arme et de ses munitions, lorsqu'il fut surpris par un maquisard qui revenait à son campement.

« Le loup est une louve », déclara-t-il en montrant à ses compagnons les louveteaux qu'il avait retrouvés morts, les yeux dévorés par les corbeaux. « Et ses traces ont mis ce *Boche* sur notre piste », ajouta-t-il pendant qu'il poussait devant lui son prisonnier.

Soumis à la question, ce dernier leur révéla qu'une compagnie de SS arpentait la forêt à seule fin de les débusquer.

« On ne peut plus se permettre de garder les jumeaux », dit alors un maquisard, qui désigna les nourrissons dont la seule femme du campement venait d'accoucher.

L'auteur de cet avertissement était un personnage singulier : prêtre défroqué, il avait rejeté l'autorité du Saint-Siège après avoir troqué la Bible pour l'*Histoire romaine* de Tite-Live.

Nul ne connaissait le père des nouveau-nés. Le prêtre supposait que la femme avait eu une liaison avec un Allemand avant de rejoindre le maquis, rappelant qu'au début de la guerre elle avait été soupçonnée d'intelligence avec l'ennemi. En outre, détail important à ses yeux, elle se prénommait Sabine, du nom du peuple dont les femmes mirent fin à la guerre contre les Romains en consentant à devenir leurs épouses.

À vrai dire, le prêtre ne faisait que murmurer ces insinuations contre la femme, car celui qu'on appelait « le chasseur » l'en défendait vivement.

Ce dernier était fort respecté : il avait tué de nombreux Allemands et avait conservé le silence sous la torture au point que la Gestapo l'avait finalement relâché, dans des conditions certes mal éclaircies.

Suivant l'avis du prêtre, les partisans décidèrent d'abandonner les nourrissons sur le parvis de l'église du village le plus proche. Comme un important détachement allemand y stationnait, on eut l'idée de confier cette mission au prisonnier.

Le chasseur intervint alors. Rien ne garantissait selon lui que l'Allemand s'acquittât loyalement de cette tâche. Et il s'opposa catégoriquement à l'entreprise : « Mieux vaut garder les enfants avec nous », dit-il.

Il s'ensuivit un vif débat, qui semblait sans issue, jusqu'à ce que ses contradicteurs trouvent un soutien inattendu : la femme, regardant

l'Allemand profondément dans les yeux, lui remit les deux enfants sans dire un mot.

Peu après le départ du prisonnier, la louve se mit à rôder autour du campement, comme elle le faisait chaque soir. Et comme chaque soir, elle gagna ensuite la lisière de la forêt, hurlant à la mort en direction du village. « La perte de ses petits l'aura rendue folle », commenta le prêtre. Puis il persuada ses compagnons de gagner les profondeurs de la forêt afin de dépister les SS.

Cependant, les préparatifs de départ n'étaient pas encore terminés que l'Allemand reparut, pour la stupeur des partisans. La femme se précipita vers lui, bien qu'il revînt sans les jumeaux.

Il apportait une mauvaise nouvelle : les Alliés ne parachuteraient pas d'armement comme promis.

La situation était dramatique, car les partisans avaient épuisé leurs munitions.

Quelqu'un observa qu'il n'avait pas eu le temps matériel de gagner le village. On le soupçonna aussitôt d'avoir fait un mauvais sort aux nourrissons, même s'il jurait les avoir mis à l'abri. Il fut molesté et aurait peut-être été lynché sans l'intervention du prêtre, qui conjura ses compagnons de se désintéresser du destin des enfants, attendu que la survie du maquis était en jeu. Toutefois, alors qu'ils s'apprêtaient à partir vers le cœur de la forêt, la femme les blâma avec une telle véhémence qu'ils se laissèrent fléchir.

Le chasseur posa son revolver contre la nuque de l'Allemand et le somma de les guider jusqu'à l'endroit où celui-ci avait supposément abandonné les nourrissons. La femme le supplia de retirer son revolver, déclarant que l'Allemand les conduirait de son plein gré, mais le partisan la repoussa brutalement, allant jusqu'à la menacer avec son arme.

Les maquisards se mirent en marche, armés uniquement de gourdins et de couteaux. Ils commencèrent à fredonner le premier couplet du « Chant des partisans », qui évoque la clameur sinistre des corbeaux dans la plaine. À cet instant, l'Allemand avisa dans le ciel sombre des formes lugubres qui volaient en cercle au-dessus d'un ancien viaduc romain. On ne sait pas ce que le prisonnier dit aux maquisards, mais le fait est qu'ils prirent la direction de l'édifice en ruine.

À mesure qu'ils avançaient, la nuée qui s'amassait au-dessus du viaduc devenait toujours plus dense, et la rumeur plus précise. Le prêtre se souvint alors des premières pages de l'*Histoire romaine* relatant la joute qui accorderait la fondation de la Cité à celui des deux frères qui apercevrait une volée de vautours dans le ciel. Rémus vit les charognards en premier, tandis que Romulus avisa une nuée supérieure en nombre

mais avec retard. Comme la tradition lui donnait tort, ce dernier tua son frère, livrant son cadavre aux vautours.

Une fois arrivés aux ruines, les maquisards avancèrent parmi les décombres, puis ils distinguèrent une paire d'yeux qui luisait dans la pénombre. C'était ceux de la louve. Le chasseur dirigea son arme vers elle, avant d'apercevoir la silhouette des nourrissons qui dormaient contre son flanc.

« Les charognards attendent en vain leur pitance », pensa le prêtre.

Puis il se remémora la scène de l'allaitement des jumeaux selon Tite-Live et en saisit soudain toute la portée : « La louve a trahi ceux de la forêt en nourrissant en son sein le fondateur de la Cité », proféra-t-il.

À ces mots, il désigna l'un des deux nourrissons, exhortant le chasseur à tirer.

On ne sait pas à qui l'homme destina la seule balle de son revolver, si tant est qu'il la destina à quelqu'un. Ce qui est certain, c'est qu'une détonation se fit entendre, révélant aux Allemands la position des maquisards, malgré le vrombissement des avions alliés qui volaient en cercle au-dessus des ruines.

Mario sur la colonne

Antonin Crenn

Mario est tout seul, perché là-haut. Et ça lui plaît. Il n'y a personne pour l'embêter, et il a une vue terrible sur les environs. Il a du temps pour réfléchir et pour se raconter des histoires dans sa tête.

Quand il était petit, au début, Mario ne savait pas marcher. Alors il rampait dans le jardin, en pyjama, et il salissait ses coudes dans l'herbe grasse. Ses parents n'étaient pas méchants, ils le laissaient faire et tant pis pour les taches : ça partait au lavage. Tout au fond, vers la haie, Mario avait trouvé un truc dur qui affleurait dans la pelouse. C'était comme un caillou, en plus gros. C'était carré et ça ne dépassait pas beaucoup du sol : tout juste assez pour qu'un gosse comme lui l'aperçût. Il bava un peu dessus pour se rappeler l'endroit, avec l'intention d'y revenir. Les jours d'après, ça se voyait davantage : la pierre perçait de plus en plus et faisait une sorte de plate-forme. Mario, entre-temps, avait appris à s'asseoir : alors il s'assit dessus. Ses parents le trouvèrent sur son socle après l'avoir cherché des heures dans les bosquets (le jardin était grand) et ils s'étonnèrent de ce monolithe qui poussait sur leurs plates-bandes. Comme ils avaient l'esprit large, ils décidèrent que c'était une bonne chose que Mario s'intéressât si jeune à l'archéologie. Puis Mario commença à se déplacer à quatre pattes, c'était parfait pour grimper sur le chapiteau de la colonne (car c'était bien une colonne). Ensuite, il marcha, et il était grand temps qu'il s'y mette car le monument se développait à vue d'œil. Calé sur ses petits pieds, Mario s'étalait sur le sommet et se redressait en vacillant. Il s'installait dessus, debout.

Les parents avaient de l'imagination. Ils virent que le bloc de pierre grandissait en même temps que Mario, alors ils se dirent que le garçon et la colonne devaient être des espèces de jumeaux (mais de faux jumeaux, car ils ne se ressemblaient pas du tout). C'étaient des gens très cultivés, ils étaient ravis que leur môme ait pris pour sœur une colonne antique. Le petit allait nourrir une passion pour les débris lapidaires, c'était évident.

Mario n'allait pas à l'école, parce que c'était trop loin et qu'il n'aimait pas sortir de son jardin. Il apprit à lire en déchiffrant les lettres qui étaient gravées sur le fût de la colonne. Celle-ci était encore montée d'un cran, et on voyait clairement ce qui était écrit dessus. Il fit son latin en même temps : sa sœur ne s'exprimait que dans cette langue-là, alors il fallait bien. Il essaya, en retour, de lui apprendre des choses. Il racontait à

sa jumelle ce qu'il savait sur la vie du jardin : les étourneaux qui volaient comme des fous et qui nichaient dans les hauteurs ; les immenses pins parasols qui grandissaient tout droit, comme les colonnes et les enfants ; et les courgettes qui faisaient de grandes fleurs jaunes qu'on mangeait à l'apéritif. Les oiseaux, les arbres et les fleurs avaient souvent des noms latins, et ça tombait bien pour sa sœur. Ils pouvaient papoter des heures.

Mario ne voyait plus beaucoup ses parents. Ils ne s'inquiétaient pas, tant qu'ils savaient que les jumeaux jouaient gentiment dehors. Il devint grand, et la colonne s'épanouit aussi. Mais il avait beau être grand, il devait se hisser par les bras pour atteindre le plateau, ça lui faisait les muscles. Tant qu'à se donner du mal pour monter, il restait le plus longtemps possible en haut. Il aurait bien aimé porter sa frangine sur ses épaules à son tour, pour lui rendre la pareille et lui montrer comme le panorama était beau. Mais elle était trop lourde, et puis elle était figée dans le sol. Mario pensa alors qu'être jumeaux, ça ne voulait pas dire qu'il fallait faire exactement la même chose que l'autre, mais juste : être là pour l'autre, à sa manière. Ça le consola et ça fit disparaître ses derniers scrupules. Il passa presque tout son temps juché sur la tête de sa sœur. Elle grandissait trop vite, Mario avait peur de ne pas pouvoir suivre. Il ne pourrait bientôt plus saisir le chapiteau de ses petites mains pour grimper. Il escalada la colonne en se disant que c'était le moment où jamais, et il avait vu juste car elle eut soudain une poussée de croissance. Elle monta de cinquante bons centimètres, sa base sortit de terre, et aussi son piédestal. C'était donc terminé pour elle, elle n'irait pas plus haut.

Mario ne s'ennuyait pas, sur son perchoir. Après quelques jours d'absence à la table du dîner, les parents allèrent voir ce qui se passait au jardin. Il était temps, parce que leur fiston avait faim. Il ne voulut pas descendre. La vue était si belle, et il était certain qu'ici il serait tranquille. Le père ou la mère, selon les jours, lui portaient des vivres. En particulier des fleurs de courgette, parce que c'était le péché mignon de Mario. Ils lui montèrent aussi des livres pour préparer le concours de l'école d'archéologie. C'était un peu rébarbatif, mais Mario les lisait en entier quand même. Il oubliait quelquefois des détails et sa sœur lui soufflait les réponses, elle était calée sur le sujet.

Un jour, Mario devint un petit jeune homme. Il descendit de sa colonne et alla se présenter au concours d'archéologie. Il échoua. Les études, ce n'était pas vraiment son truc. Les parents pleurèrent un bon coup, et Mario leur expliqua pourquoi ils s'étaient trompés. Ce qu'il aimait le plus, c'était rester debout sur son socle pour regarder le monde, plutôt que ramper dans la poussière pour étudier les vieilles pierres. Évidemment

il aimait bien sa colonne, mais quand elle le portait sur ses épaules il ne la voyait pas. Son horizon c'était le ciel et les oiseaux. Alors Mario s'inscrivit au concours de gardien de phare. Il ne le prépara pas beaucoup, mais il y croyait tellement fort qu'il décrocha le poste. Il embrassa ses parents, et puis sa sœur, mais il trouva que celle-ci était drôlement froide. Il était ému, et elle restait de marbre. C'était une sorte de pudeur.

Il est bien maintenant, Mario, perché en haut de sa colonne de pierre. Il regarde les mouettes depuis sa petite cabine. Il entend le fracas des vagues et, s'il regarde en bas, il les voit s'abîmer sur les rochers. Il allume la lumière le soir, il l'éteint le matin, et personne ne l'embête.



La révolte des enragés

Maëlle Ranoux

La plaine écrasée de soleil est plongée dans le silence. Le bruit de nos chaînes ne résonne plus dans nos têtes. Provisoirement. Dans la torpeur des heures les plus étouffantes de l'après-midi, il n'y a plus âmes qui bougent. Nous sommes loin, bien loin du mont noir où résidaient nos ancêtres. Nous ne voyons plus ses crêtes pointues massées par les nuages. La forêt impassible qui habite ses larges flancs collineux s'efface avec les paroles oubliées de nos vieux.

Je suis le seul éveillé. Je vois. Je nous vois. Nous, repliés dans notre espace rétréci, derrière ce grillage qui nous raye le paysage. Ce paysage transformé, devenu étranger, où la terre n'accueille plus nos pas libres, où les plantes elles-mêmes nous sont devenues hostiles. Horizon clôturé. Notre territoire devenu aride, oppressant.

Ma meute immobile entassée dans sa cage est pareille aux rochers sur lesquels l'océan des hommes-monstres assène sa puissance sans relâche, les écrase de sa houle implacable, les fracasse de la danse mortelle de ses vagues et vomit sur eux son sel immonde et puant. Nous sommes ces rochers. Solides et furieusement vivants au-dessous de notre surface patinée, polie, apparemment docile.

Soudain, un coup violent sur la tête. Bruit heurté, métallique et froid. C'est ce crétin de voisin qui balance ses canettes sur nous. Ma haine remonte du tréfonds de mes tripes. Cette fois, aucune retenue, aucune limite : j'expulse tout, poumons contractés, pattes arrière repliées, corps tendu, je casse l'air, je brise la lumière, j'irai jusqu'au bout de mon dernier souffle, jusqu'à avoir avalé tout votre oxygène, jusqu'à ce qu'il ressorte par mes yeux rouges révulsés. Je bondis, je hurle, je crache toute ma rage. Je dégorge !

La sauvagerie de mon rugissement raisonne sur ma meute. Je me tourne vers eux, je les gratte de mes griffes, j'aboie à leurs têtes. Je les bouscule pour les relever. Alors ma meute, réveillez-vous !

Ces rudes rochers se meuvent, se soulèvent. L'œil empli de lumière noire, Luk, mon frère, bouillonne dans une vibration rauque. Il grogne, il bave, relève ses oreilles et crache un cri abrupt et grave. Nous deux, poils hérissés, pattes et cous étirés, nous crachons haine ! Le vieux Mak enfin se dresse sur ses pattes arrière, se cabre et appelle au ciel, de plus en plus fort. Sa femelle se redresse. Toutes les femelles se redressent et lancent leurs âpres gueulements habités de leurs plaintes atroces. Sous leurs pattes aux griffes saillantes, leurs petits glapissent amèrement.

Tumulte indomptable de nous, vacarme, tapage ! Nous les cruels primitifs que vous feignez de domestiquer, nous sommes prêts pour notre défi barbare au monde et à ses équilibres. Nous, les enragés, dressés et hurlant !

Dans le bâtiment de pauvre ciment blanc de nos gouverneurs, de nos maîtres, le néon s'allume. La femme-monstre s'avance au dehors, sur la dalle qui surplombe notre cage. Voilà cette grosse masse informe qui beugle sur nous. Elle s'époumone et on ne l'entend même pas. Il n'y a que nous qui sachions hurler. La voilà qui va chercher son bâton. Je vois ma meute se taire, s'abaisser. Non ! Pas cette fois-ci ! Je saute hors de ma meute, hors de ma cage, je jaillis dans son terrain sec et piquant. Je suis hors de ma cage, pour la première fois.

Tête dressée et haute, gueule serrée, lèvres relevées découvrant mes crocs à hauteur de ses mamelles flasques, je vois sa peur sur sa tronche bouffie. Elle fait tomber son bâton, recule, pousse un cri médiocre, trébuche et referme la porte. Elle va le chercher son homme, je le sais.

Ma meute reprend ses hurlements de plus belle. J'entends Luk grogner puis lui aussi surgit hors de la cage. Pendant qu'il me rejoint, Mak fuse aussi vers nous. Je vois derrière eux une pluie de canettes de bière tomber sur le reste de la meute. Une odeur âcre se déverse sur eux et j'entends un bruit sourd. Je me retourne et je suis face à mon maître-monstre armé de son gourdin clouté pour nous rosser. Mak et Luk sont à mes côtés. Nous sommes prêts.

Il nous toise par-dessus son bide. Ses cheveux collés de sueur sur son front encadrent le regard haineux que lancent ses yeux étroits. Nous n'avons plus peur de lui et nous savons qui il est vraiment. L'empourpré se lâche maintenant, il bat mon frère d'un coup sec. Craquement aux vertèbres. Gémissements de Luk. Il relève le bras pour le battre encore, je me rue sur lui. Ma gueule immense se referme sur son bras. Je le griffe au bide, ses poils s'arrachent et son tricot se déchire. Je broie son bras. Il hurle et fléchit sur ses genoux. Je lâche, reprends mon élan et le saisit au cou. Sa peau qui pue, qui râpe, rompt sous ma pression. Il relève le bras pour se dégager mais je serre, je transperce. Cette viande est à moi maintenant. Il veut hurler mais il gémit. J'ai crocheté sa chair. Son sang gicle. Il tombe. Je crache les morceaux de peau restés accrochés à ma gueule. Enfin, il est à terre.

Je suis dressé sur sa carcasse empesée, face à sa femelle aux yeux exorbités. Elle bégaie et reste inerte. Je regarde ses yeux vitreux et sa femelle au souffle coupé. Les hommes-monstres ne savent même pas accueillir la mort. Alors ? Vous voulez toujours être nos geôliers ?

Les autres hommes-monstres accourent des bâtiments autour. Rudement armés comme ils savent l'être. Avec leurs cisailles, ils mâchent le fer de la lourde chaîne qui ferme le portail pour pouvoir entrer. En faisant cela, ces idiots nous ont libérés !

La meute explose dans l'entrebâillement du portail et force le passage. Des hommes-monstres sont projetés sur le bas-côté. D'autres, terrifiés, tirent dans tous les sens. Cette force de nous me donne des ailes ; je fends l'air pour rejoindre ma meute qui avance et se bat. Certains harponnent sous leurs canines des mollets, des mains, des visages. Je veux les amener en avant, inutile de s'épuiser contre eux et leur puissance de métal. Notre énergie est précieuse. Il faut s'élancer et s'élever.

Je remonte jusqu'à la tête du cortège, je traverse les corps inanimés de nos morts et de nos blessés. Je ne les compte pas, je relève la tête. Je vois devant mon fils Goni suivre péniblement sa mère en boitant. Je remonte jusqu'à eux, lèche la pâte abîmée de Goni et file en avant pour lui donner courage. Luk et Mak m'ont rejoint, ils sont derrière moi avec leurs femelles.

Nous courons comme jamais, tous nos muscles déployés. Je suis en tête, je fends le vent et la nuit qui approche. Je ne veux plus m'arrêter. Je cours, je cours, je saute au-dessus des obstacles. Je souffle, je sens tous mes muscles qui tirent. Je vois défiler des lumières et j'entends des bruits de voitures qui dérapent. Nous sommes groupés comme un seul et nous ne serons plus jamais derrière des chaînes.

Je vais tout droit, je n'ai peur de rien et je sais où aller. Je vais à la montagne couleur de nuit. C'est le seul refuge pour nous. C'est ce que disait mon père qui le tenait de son père. Je regarde au loin, au bout. Je vois ses courbes majestueuses, le mont noir, notre refuge. Mon souffle réchauffe la nuit. Je me retourne. Nous avons eu des pertes mais nous sommes là, la meute qui s'étire sur toute la route. C'est notre route et elle nous mène à notre avenir de paix et de liberté.

Le vieux Mak est maintenant en arrière. Mais au lieu d'aller tout droit, il tourne vers la gauche. Il s'enfonce dans les herbes sèches et cours laborieusement. Je ralentis ma course, les femelles me regardent, hésitent puis le suivent avec leurs petits. J'aboie pour les appeler, ce n'est pas notre route. Certains s'égarent déjà dans ces hautes herbes coupantes. Ce chemin d'épines ne mène nulle part. Je les rejoins. Mak accélère et me répond qu'il sait où aller : vers la mer, comme il l'a toujours voulu. Je lui dis ce que je lui ai toujours dit : à la mer il n'y a pas d'espace pour nous. Les hommes-monstres sont partout et leurs bâtiments hideux se hissent sur les parois du ciel. Je le sais, je l'ai vu. Mak, notre vieux indomptable, me toise. Après un silence où il compte sur les traces de son âge sur son visage

pour m'imposer l'évidence de sa sagesse, il me dit adieu et part. Il se glisse dans les herbes qui l'esquintent, lui et son groupe hésitant. Ils disparaissent sur leur fausse route.

Trois coups de feu ! Un homme-monstre blessé à l'épaule vitupère et attaque méthodiquement le groupe. Je me tapis dans les herbes et observe avant d'intervenir. Il tire en premier sur ceux qui sont à l'avant, pour éliminer les guides et tuer l'espoir. Il tire sur les femelles ensuite, pour borner notre avenir. Enfin des coups en l'air pour paraître puissant et se donner des airs invincibles. Ma meute est en arrêt. Je les vois perdre leur contenance, prêt à être touchés par les forces d'abandon, de renoncement. La brute est rejointe par des suiveurs désordonnés. L'un d'eux attrape au passage un de nos petits dans son filet.

Je dois les bloquer. Il y a cet arbre qui penche. Je prends mon élan dans une course effrénée, j'appuie sur mes quatre pattes et me soulève jusqu'aux branches. L'arbre cède sous ma force et s'effondre devant les hommes-monstres. La brute tente d'y grimper mais, trop lourdaud, il s'empêtre dans les branches et se blesse contre son écorce. Ses suiveurs, aussi gauches que lui, sont empêtrés dans ce fouillis.

Je sens le bouillonnement insidieux de ma troupe derrière moi. Je me retourne et vois Luk fuser au-dessus de moi et tomber sur l'homme-monstre. Transformé par sa puissante rage, il attaque tous les morceaux de corps qui se présentent à lui. Il broie, dissèque, mâche, détruit. J'aboie, le frappe de mes pattes avant, mais rien ne peut le freiner. Il veut tirer sa force du silence des morts. Il a réussi.

Leurs cadavres fragmentés sont aplatis lourdement les uns sur les autres en un tas ridicule. Ils croupissent au milieu des feuilles tachées de sang. Luk grimpe sur le tronc, me regarde. Je vois. Je vois le néant qui l'habite après avoir franchi le mur interdit. Tuer sans nécessité, par haine, par ressentiment, et non pour se nourrir comme depuis toujours, comme depuis que nous existons, par équilibre entre nous et le monde.

Il redescend de l'arbre et s'éloigne pour rejoindre les autres. Je vois. Ses pattes arrière tremblent et se déplient légèrement. Ses jarrets se prolongent de deux larges pieds. Il boite et avance de travers. Les autres l'accueillent sans le voir transformé et le groupe reprend sa marche. Je regarde au loin, au bout.

Je reprends ma course et rejoins le groupe. J'avance aux côtés de Luk. Il lèche ses jarrets méconnaissables et ces pieds honteux qui semblent le faire souffrir. Il s'assoit face à moi, oreilles vers le ciel, regard planté dans l'horizon. Je m'assois face à lui. Mon souffle s'apaise. Mes côtes se reposent sur ce sol chaud. Mes muscles sont soulagés. Je vois la route plate qui nous mènera aux pieds du mont de nuit. Il nous accueillera, il guidera Luk vers son apaisement, sa refonte vers notre équilibre.

Nous repartons. Je saute au-dessus des miens pour mener de l'avant notre marche. Leur course luit sous la lune. Autour de moi, les plus forts se resserrent. Certains s'assoient pour reprendre souffle. Nous n'avançons plus pour fuir mais pour nous regrouper, ne pas nous perdre les uns les autres. Nous ne sommes plus si nombreux. Nous avançons maintenant à petit trot, tous ensemble, sans bruit. Nous nous serrons pour nous réchauffer. Les femelles me lèchent. Je vois mon groupe autour de moi. Leur souffle me réchauffe. Au loin, le monstre noir est pris dans un rideau de pluie. Impassible. Demain, nous y serons.

J'avance vers un bouquet d'arbres au bord de la route. À leurs pieds, l'herbe est fraîche et accueille l'humidité montante de la nuit. J'appelle mon groupe. Nous nous rassemblons là sous les senteurs mêlées des arbres en fleurs que l'on devine dans la nuit. Les petits, épuisés, s'enroulent au cœur des hautes racines habillées de mousse. Les femelles s'approchent, les lèchent puis s'allongent à leurs côtés, le museau posé sur leurs pattes et le regard dirigé vers la ronde des mâles autour d'elles. Nous, les mâles, nous guettons. Mais il n'y a que le souffle nocturne, quelques bruits réguliers de grillons. Après ce déchaînement impitoyable, il n'y a plus, autour de nous, que le mouvement des ombres.

Je nous regarde, nous ne sommes plus qu'une petite vingtaine, survivants effarés, soulagés et anxieux. Luk s'est posé à l'écart, sous un autre arbre. Il gémit dans son sommeil et remue des pieds par saccades. Moi et les autres mâles, nous prendrons nos tours de garde. Maintenant, nous devons veiller à notre propre sécurité.

Le soleil éclaire le haut des arbres quand je me réveille. Je me sens prêt. Le groupe dort encore. Mais ça bouge derrière nous. Je me lève et tends l'oreille. Oui, il y a bien quelque chose qui bouge. J'avance lentement pour vérifier et anéantir ce danger. Je passe ma tête à travers les arbres et je vois un de nos vieux marcher à petit trot avec trois autres mâles derrière eux avec femelles et petits. Je cours à leur poursuite, ils ne vont pas dans la bonne direction. Je leur aboie. Le vieux se retourne. Il sait que le monstre noir est de l'autre côté mais ils retournent au bâtiment. Ils vont retrouver leur ancien maître. Celui qui les nourrissait avant. Ils vont retrouver leur ancien maître... j'explose de rage, je hurle contre eux ! Leur groupe s'éloigne sans rien dire, sans réagir à mes hurlements, la tête haute. Un de leurs petits me regarde sans comprendre. Il rejoint le vieux et me regarde encore. Leur course a l'air légère et facile dans ce soleil du petit matin. Pourtant, ils retournent vers leurs chaînes.

Je sens encore la tension dans tous mes muscles. Ma course de la veille est encore présente en moi. Je sens encore la marque de l'air frais de la nuit que j'ai fendu, ma rapidité au milieu des lumières sur la route.

Jamais plus de maître. Comment peuvent-ils revenir en arrière ? Ils se trompent. Une fois que l'on s'est libéré soi-même, le chemin est sans retour.

Je me détourne de leur erreur et rejoins mon groupe en éveil. Chacun se prépare. Je cherche une source d'eau pour nous. Là, au pied des arbres, les gouttes nées de la nuit. Je leur montre et chacun va étancher un peu sa soif. Nous sommes là, fiers et droits, nous regardant les uns les autres.

Luk se réveille et nous rejoint. Il surprend tout le monde en déroulant toute sa hauteur. Il est dressé, ses jarrets arqués en arrière et le torse déployé, bombé. Son regard est empli d'une lumière éclatante et nouvelle, animé de sa puissance inconnue. Lorsqu'il avance vers nous, les petits reculent et les femelles gémissent curieusement. Un mâle lui aboie dessus puis se tait. Luk nous regarde et nous rappelle que c'est lui, comme pour nous rassurer, mais cela sonne faux.

Je me retourne et pars en direction du mont noir. Il est devenu vert doux sur ses crêtes. C'est parti ! Nous sommes en route, nos pas sur la terre encore humide de la nuit. Je suis à la tête du groupe, mes femelles et mes petits derrière. Luk arrive à ma hauteur ; il veut me passer devant grâce aux grandes enjambées qu'il fait. Mais dès que j'accélère, il n'arrive plus à suivre.

Nous arrivons au sommet d'une colline et le village des hommes est en bas dans la plaine. Il nous barre la route jusqu'au mont. Nous stoppons notre marche. Chacun se passe le mot : c'est là que nous allons trouver à nous nourrir. À mon signal, nous fouillerons toutes les poubelles puis tracerons notre route tout droit, jusqu'au pied du mont de nuit. Là, nous retrouverons notre liberté pleine et entière. Comme avant. Mais Luk s'oppose. Il préfère que nous contournions le village pour éviter les hommes et leurs armes. Nous trouverons à manger plus tard, pense-t-il. Il y a quelques hésitants, impressionnés par sa nouvelle allure, mais la plupart ne sont pas de son avis. Nous n'avons plus peur des hommes et nous avons tous très faim.

Nous avons déjà surmonté l'enfer en ruinant leurs grilles, nous sommes capables de dévorer. Leur monde disparaîtra des mémoires. Il est fait de mirages et il s'effacera de lui-même, un jour d'effondrement. Je lance le signal : notre assaut ! Mon hurlement retentit si fort que les hommes se retournent. Ils ont à peine le temps de se pousser pour laisser passer notre assaut. Nous allons vers notre destin qui ne connaît pas la peur et sans nous retourner, nous traçons droit devant. Je hurle pour faire fuir les hommes qui nous jettent des cailloux. Certains partent chercher leurs fusils. Mes femelles hurlent à mes côtés et les vieux donnent tout ce

qu'ils ont dans le ventre pour tracer aussi vite que la troupe. Ivre de notre audace, les muscles bandés, nous avançons comme une horde ailée.

Bondir, déchirer, attraper tout ce qui se mange ! Nous, horde indomptable ! Nous renversons toutes les poubelles car cette odeur de viande nous assaille, il nous faut sa source. J'attrape une carcasse de poulet, les femelles transpercent les boîtes, les petits lacèrent les sacs. Bouffer ! Mordre ! Piller les hommes-monstres et leur nourriture qui déborde, leurs sauces qui coulent, leur gras qui suinte. Ronger la chair, enserrer les os dans notre gueule.

Un cri atroce brouille notre avancée. Je me retourne et vois Luk assaillant un homme-monstre. Luk se redresse sur ses pattes arrière et je vois la balle dans son dos. Il attaque l'homme-monstre qui l'a blessé. D'un bond, il le met à terre. Il rugit et saisit le fusil de l'homme-monstre, le braque et tire. Il y a un silence. Un silence de nuit sans lune et sans étoile. Luk, malgré sa blessure, gonfle son thorax et avance vers les hommes-monstres tout autour. Certains sont armés, d'autres non. Il y a aussi leurs femelles et leurs enfants. Ma meute est en arrêt et certains s'approchent de Luk. Il n'a jamais été aussi fort, aussi grand. En un hurlement strident, il fait reculer tous les hommes-monstres. Je cours à lui, j'aboie mais il n'entend plus. Il n'entend plus que son cœur qui bat, qui bat intensément, jusqu'à rompre sa poitrine. Il saisit le fusil et tire à l'aveugle. Je vois sa haine gicler autour de lui en même temps que les balles et au même moment ses poils tombent, son museau s'aplatit, ses pattes se gonflent de muscle. Plus il tire, plus il se transforme en homme-monstre. Ils sont deux de ma troupe à l'imiter, puis quatre. Ils se saisissent des fusils des morts. J'aboie, je racle, je gueule, je hurle, je crache toute ma rage, je dégorge ! Mais c'est trop tard. Les hommes-monstres sont plus nombreux, plus armés, ils tirent en retour, et ils tirent et ils tirent encore sur lui et sur ma troupe. Ma troupe libre et enragée. Elle s'était libérée ! Qui sommes-nous maintenant ? Les hommes-monstres s'approchent de moi qui hurle mon désespoir. Ils m'encerclent maintenant, ils m'étouffent ! Ils attrapent mes pattes arrière et sortent une laisse cloutée pour m'asservir.

Jamais ! Plus jamais ! Je rugis, ils s'écartent et je m'échappe. Cours, cours, cours tout droit ! Ne te retourne pas ! hurlai-je à moi-même. Mon souffle court, mes pattes allongent leur foulée jusqu'à épuisement. Mes poumons sont contractés. Je n'arrive plus à prendre assez d'air. J'entends des coups de fusil derrière moi, des halètements. Je n'en peux plus. Les miens, où sont-ils ?

Le mont noir se dresse à moi. Je saute. Roches, épines, je saute. Broussailles, cailloux qui roulent sous mes pattes. J'avance. J'ai mal partout et je ne sens plus rien, que les épines et les arêtes acérées de la roche.

Le sommet approche, je saute à lui. Je suis là. En haut ! Je m'écroule. Mes pattes ne me tiennent plus, mes poumons explosent, ma langue pend, le soleil m'écrase. Tout tourne autour de moi. Je suis dans un tourbillon. Un bruit, plutôt un cri de métal, me perce les oreilles. Je vois rouge. Tout est rouge piqué de blanc. Blanc silence.

Dans le vide où je suis tombé, une langue humide râpe mes poils. Un petit souffle inquiet est là. Est-ce le mien ? J'ouvre mes yeux mais ma vue est brouillée et toujours ce cri de métal. Mon souffle est lent. Mes poumons sont marqués par la tension dans ma course. Je peux les gonfler à nouveau mais seulement lentement.

J'ouvre un œil et je vois. Je vois Goni, mon fils. Il me lèche le museau, le pourtour de l'œil, le chanfrein, la tête, la gorge et le poitrail. Mais je ne peux pas bouger. Mon corps est flasque et ne peut que recevoir. Je le vois faire cependant. Méthodique, appliqué, les yeux plissés de plaisir, comme si ce soin lui donnait du bien aussi. L'encolure et le dos, les pattes et ma croupe. Je suis presque bien et je m'assoupis.

Je devine, moment de trouble, la lumière luire sur ma robe noire faite de braises étincelantes. Je vois, en un mirage, une large plaine et je devine un fleuve s'écouler entre les arbres au loin. Je sens le sol martelé de nos rudes sabots trembler au-dessous de nous. La terre, comme un immense tambour, nous renvoie la résonance de notre galop de feu, rythme de nos cœurs sauvages qui ne font qu'un. Nous, les imperturbables dans notre liberté absolue et tranquille. Nous qui façonnons l'espace autour par la seule grâce de nos muscles déployés sur nos chemins infinis. Devant nous, même l'air s'écarte pour nous laisser passer. Je veux rejoindre ce nous de crinières mêlées, fondre dans le nous des chevaux affranchis.

Dans un réveil pâteux, j'entends un bruit sourd qui s'approche. J'ouvre mes paupières pesantes et je vois une pelle mécanique s'élever dans le ciel. Elle barre le soleil quelques instants puis s'abat sur le sol dans un lourd fracas. Elle arrache la roche à la terre. La soulève de sa force de titan et disparaît sous le sommet de la montagne noire. À côté du soleil qui inonde le ciel profond, un nuage bouge lentement. Ma mémoire se relie à mon esprit remêlé de brumes et je me souviens. Ma troupe… devenue horde puis prenant les armes dans le sillage de Luk. Sa puissance inconnue les a magnétisés. Ma course ensuite, ma survie.

Contre mon poitrail, un petit souffle chaud. Goni. Il se repose contre moi, s'abandonnant au sommeil. Je redresse la tête pour saisir le mont de nuit dans mon regard. Je ne vois que des pelleteuses se suivant machinalement, contournant le sommet où nous sommes. Elles creusent, ratissent, ramassent, les roches moirées. Elles concassent et transportent notre socle qui semble attendu ailleurs. Leur tapage brise mes oreilles et

lorsque leur crissement s'arrête quelques secondes, j'entends la forêt qui recouvre le mont s'entourer de silence. Son vert est cerné de routes de poussière rouge où cheminent ces engins et leur inexorable travail. Cette poussière se répand comme une nappe sous laquelle plus rien ne bouge. Pas une feuille, pas un oiseau. Le mont noir devenu monstre, monstre Koniambo (1), je vois tout le long de toi les pieds secs de tes arbres poussant tordus. Tu n'es plus mon île, mon accueil mystérieux. Là où tout redevient possible est ailleurs. Encore ailleurs.

Je me redresse. Goni s'ébroue et me regarde. Je suis immense sur mes longues pattes galbées. Je secoue la tête pour faire aller ma crinière et la dégager de cette poisse. Goni m'imite et ses poils vont en tous sens sur son petit corps. Je racle le sol et relève mon museau. Il m'imite à nouveau. Avec lui, je vais rejoindre les miens. Tout au nord. Là où il n'y a plus de machines à poussière, de grillages qui barrent l'horizon, où les murs sont des marchepieds pour courir et se déployer, où il n'y a plus besoin de fusils. Plus besoin de puissants.

Dans la lumière du matin éclatant, avec mon fils, nous galopons vers l'horizon.

1 Le Mont Koniambo se trouve dans la province nord de Nouvelle-Calédonie, territoire dirigé par des élus majoritairement indépendantistes. Il est exploité par une société minière pour extraire le nickel de son sol. La province nord veut s'appuyer sur cette activité pour assurer son avenir financier dans le cas d'une indépendance vis-à-vis de la France.



N 214 Vestiges

par Elisabeth Mounic



N 288 Décombres

par Elisabeth Mounic

L'abandon exilé / Quatuor de chaises

par Stéphane Poirier

Laponie et désertification économique : un secteur-clé menacé de faillite

Jérôme Pitriol

Que reste-t-il du père Noël ?

La question mérite d'être posée. Certes, le sujet est délicat, sensible, et il nous sera peut-être reproché de l'avoir abordé de front dans le présent rapport. Tant pis.

Que reste-t-il de son œuvre ? De lui en tant qu'individu ? Chacun se souvient en effet d'un entrepreneur épanoui, passionné et dynamique. D'un inlassable fabricant de rêve, d'un porteur d'espoir venu du Grand Nord, d'un conducteur de traîneau aguerri à l'espace aérien comme aux pentes enneigées, d'un chauffagiste de l'extrême osant tous les conduits pour parvenir au pied du sapin. C'était hier. Que s'est-il passé ? Que lui est-il arrivé ?

Bien sûr, il est facile, rétrospectivement, de souligner dans son attitude un refus de se moderniser, une forte réticence à repenser son activité en fonction des nouveaux besoins de sa jeune clientèle, à tenir compte d'évolutions importantes, d'ordre psychologique ou sociologique.

Il est vrai que le monde a changé. Il est vrai que l'homme ne sut pas se fixer d'objectifs réellement ambitieux, en termes de coûts de production notamment, alors même que l'ouverture des marchés lui offrait une main-d'œuvre beaucoup plus souple que ses éternels lutins roublards. Il est vrai qu'il ne comprit pas l'importance d'investir dans l'avenir, je ne dis pas former des jeunes, non — on n'en est plus là —, mais simplement se doter d'un équipement plus compatible avec une économie de marché, et rendant possible une logistique digne de ce nom. On pense évidemment au remplacement de son affreux traîneau par des conteneurs standardisés, tout neufs, à ses couleurs et frappés d'un logo à la fois conquérant et identifiable au premier coup d'œil. Il aurait dû, sans doute, donner la priorité à la refonte de ses stratégies d'acheminement, à un moment où les routes aériennes commençaient à être sérieusement saturées, pour se lancer à corps perdu dans l'excitante aventure du ferroutage.

Il est indéniable que tout cela ne l'a pas aidé à s'adapter à un monde en pleine mutation. Mais la réalité est un peu plus complexe. Dans les faits, la brutalité des changements observés ne lui laissa guère de chance.

Les problèmes commencent avec l'augmentation soudaine — et à vrai dire complètement folle — de la demande de jouets pour Noël. En vingt ans, d'après les statistiques les plus fiables, cette demande aurait augmenté de plus de 600 %. Du jamais vu. On pourrait croire alors à une

consécration, pour notre père Noël. Il n'en est rien. Celui-ci n'a pas les épaules assez larges. Et personne ne veut l'aider. Les États, les régions, les municipalités rejettent en bloc les dossiers de demande d'allocation ou d'exonération de charges qu'il leur adresse. Chez nous, un rapport du ministère de la Consommation estime qu'à sa place il faudrait à l'Administration trois ou quatre générations pour s'adapter à une évolution culturelle aussi massive, et que l'État ferait bien de ne pas s'engager sur ce terrain, et de laisser au seul secteur privé le soin de proposer au public une offre à son image. S'ensuit une dérégulation en règle — au reste très attendue, et très applaudie —, ainsi qu'une joyeuse ouverture du marché de Noël à tous les investisseurs aux aguets de la planète.

Le marché s'emballe, les enfants déballent, les parents apprennent à recevoir et décoder des mercis pleins de réprobation visant à leur faire intégrer une hausse des exigences pour l'année suivante.

Pour le père Noël, les conséquences ne se font pas attendre : lui qui jusqu'alors maîtrisait toute la chaîne commerciale — de la conception du jouet à sa distribution en passant par la fabrication dans ses ateliers — n'a pas d'autre choix, pour satisfaire une demande en plein essor, que de sous-traiter une part de la production, part qui ne cesse de croître avec les années à un rythme incontrôlable.

Il devient donc client de multinationales, doit revoir ses marges en conséquence, serrer des mains de négociants, acheter des licences, acquitter des droits, se doter d'un service juridique ; bref, s'endetter.

Lorsqu'il s'accorde une minute pour regarder dans le rétroviseur — on notera qu'il avait tout de même consenti quelques aménagements sur son traîneau —, il se rend compte que son indépendance est loin derrière, qu'il s'en est délesté dans la poudreuse en cours de route.

À partir de là, il actionnarise son entreprise, puis vend régulièrement des parts pour rembourser les intérêts des crédits qui courent, qui galopent, pour se faire au final rattraper et racheter par des Américains ou des Asiatiques, que sais-je, en tout cas par des gens vifs et ouverts à toutes les cultures.

Dans le même temps, des rumeurs salissantes commencent à circuler sur son compte. On le traîne dans la boue. On le rend responsable, par exemple, de la faillite d'un petit artisan réputé, saint Nicolas, dont la micro-entreprise au savoir-faire ancestral aurait pâti d'une concurrence prétendument déloyale ; on l'accuse de faire régulièrement travailler le père Fouettard sans le déclarer — de bourreau de travail au service du monde des enfants, il devient vite bourreau d'enfants au service du monde du travail ; pire, on le soupçonne de faire de la contrefaçon de jouets chinois.

Il y a dans tout cela une bonne part de conjecture. Ce qu'on sait de source sûre, en revanche, et qu'on n'a pas manqué de lui reprocher vivement, c'est qu'il en vint à se séparer de plusieurs — disons d'un certain nombre — de ses meilleurs éléments. Sans beaucoup hésiter, apparemment. Mais entre nous, que pouvait-il faire d'autre ? Quel choix lui restait-il ?

En vérité, il fit ce qu'il avait à faire. Louons plutôt le courage qui fut le sien en la circonstance. La réduction de personnel, en effet, n'avait jamais été expérimentée sur des lutins jusqu'alors. Vu sa petite taille, le lutin du père Noël était réputé incompressible. Comme le liquide soumis soi-disant aux lois de la thermodynamique. Préjugés que tout cela : le père Noël fit preuve pour le coup d'un esprit innovant. Les lutins furent traités avec le respect et tous les égards dus à des êtres sensibles, c'est bien normal, puis licenciés par packs de douze.

On a aussi glosé sur les indemnités versées. Certains cas cumulant des années, voire des décennies au service du père Noël, ces indemnités auraient été calculées d'après un barème utilisant leur poids plutôt que l'expérience ou l'ancienneté. Mais où sont les preuves ? C'est en effet un tout autre esprit qui règne au sein de la firme, comme le prouve le dossier monté par le DRH dans le but d'obtenir que chaque lutin dans l'entreprise soit reconnu travailleur handicapé. La politique sociale de la compagnie suscita l'admiration pour cela, à l'époque, et rayonna de façon méritée dans le monde entier. Elle eut ainsi toute latitude pour réduire encore le nombre de lutins salariés, en l'abaissant jusqu'au seuil minimum défini par la législation pour cette catégorie de personnel. À la magie de Noël avait succédé la magie des quotas.

Concernant les rennes, remplacés sans exception par des véhicules motorisés — il était temps —, tout fut fait pour que pas un ne soit laissé sur la paille, et chaque individu bénéficia de l'excellent plan de reclassement mis en œuvre. Il faut dire que, dans l'agroalimentaire, il y a de la place pour tous au rayon boucherie.

Pour ce qui est du père Noël lui-même, enfin, il accepta dans un premier temps le siège au conseil d'administration qui lui était gracieusement proposé par la maison-mère. Il conservait ainsi l'illusion d'avoir encore quelque prise sur le cours de ses affaires. Mais très vite, les points de désaccord se multiplient, les plans ambitieux mais par trop modernes pour lui se succèdent, adoptés à la majorité et à sa barbe. Alors le jour où le conseil d'administration lui impose une séance extraordinaire un 24 décembre à 20h30, il claque la porte.

Depuis, il est devenu un salarié comme les autres. Il fait son travail, respecte les horaires (surtout pour rentrer chez lui le soir), se fait

enguirlander une fois la semaine, redescend aussi sec dans le sens hiérarchique ; il a presque tous ses week-ends, plus un vendredi après-midi sur deux, et il a perdu la vocation en chemin. Mais il est aussi plus lucide, et quand il repense à ces années-là — non sans une certaine nostalgie bien légitime —, il se rend compte à quel point il les vécut dans une invraisemblable insouciance et en se berçant d'illusions de bout en bout.

Aujourd'hui, la sagesse venant, il accepte l'inacceptable : les enfants, pour la plupart, et en dépit de tous ses efforts, deviennent des adultes. Dur constat. Tandis que lui s'est engouffré dans l'ombre d'une mode à jamais passée, les hommes renient leurs rêves pour l'éternité. On baisse les bras avant de fermer les yeux, on s'indiffère, on s'assoupit. En oubliant au passage d'enchanter la vie de ses enfants, en omettant de leur léguer les clés du merveilleux. Place à la désincarnation, à la vie privée d'énergie propre. Aux jouets avec chargeur inclus. Smartphones, tablettes tactiles, consoles de jeux vidéo. Pire, parfois.

Mais tout ceci n'a rien à faire dans un rapport officiel. Reprenons-nous et revenons à notre sujet : le père Noël. Il faut bien avouer que l'enchantement l'a lui-même quitté. Il se verrait plutôt, dorénavant, promener sa bedaine au cœur d'archipels polynésiens. À part ces projets, qui l'amènent enfin à vivre un peu avec son époque, et comme il s'est rangé, que sa vie est convenablement réglée, il n'a plus guère à ce jour qu'une seule chose à faire : attendre la retraite en revérifiant tous les soirs le nombre de trimestres qu'il lui reste à cotiser.

Je réitère donc ma question : que reste-t-il du père Noël ?

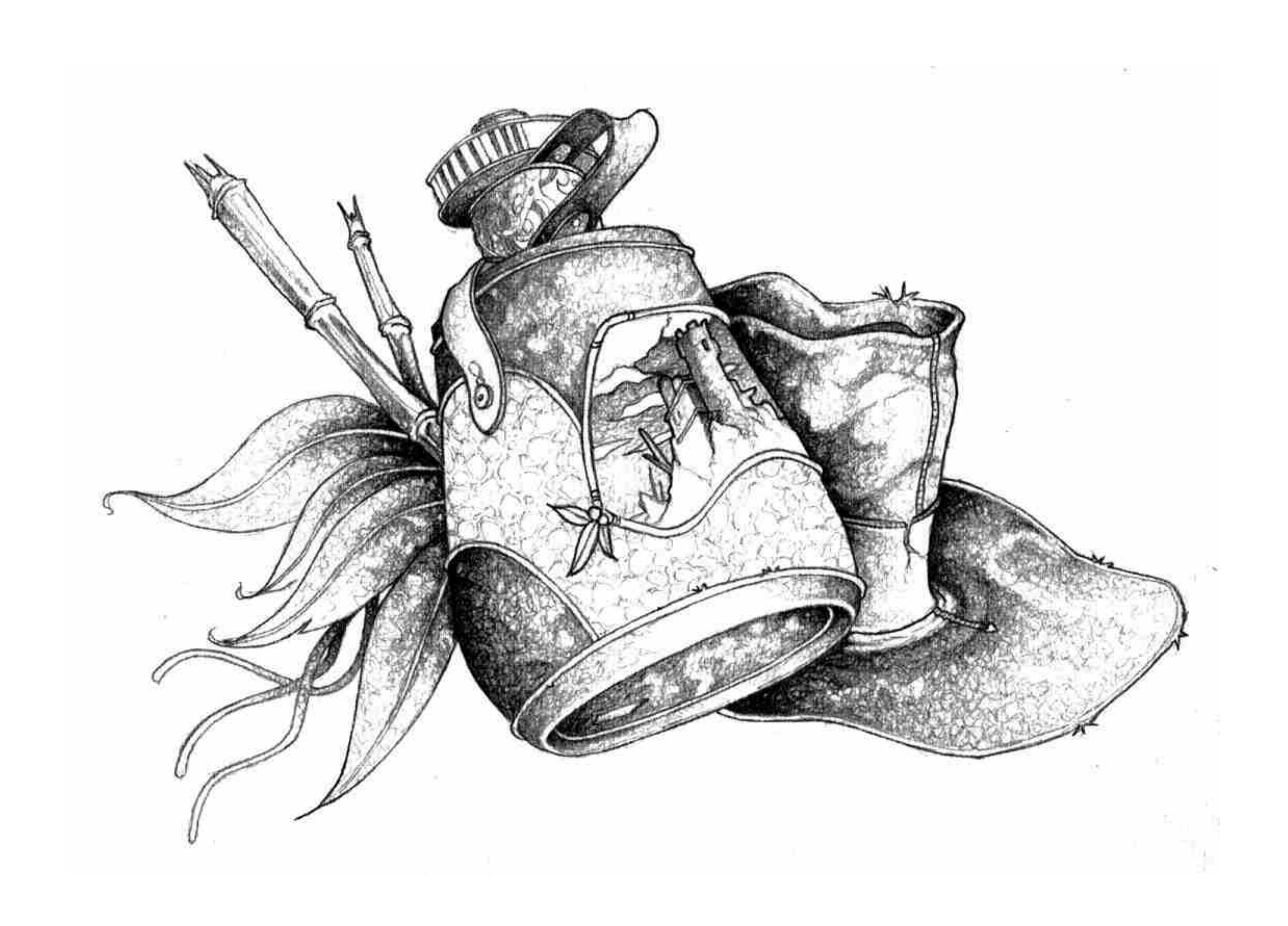
Au vu de tous ces éléments, la réponse apparaît désormais clairement : plus grand-chose. Plus grand-chose de l'entrepreneur magnifique et droit dans ses bottes, du barbu généreux qui se remuait la hotte pour que vive son rêve, qui bravait le danger tous les 25 décembre en pénétrant dans des propriétés parfois très bien défendues — par des herses en inox, des clôtures électrifiées, des chiens surentraînés, surdimensionnés et surexcités — et qui, au péril de sa vie, n'hésitait pas à se fourrer dans des boyaux étroits, pauvres en oxygène, pas toujours familiers des ramoneurs et portés sur les hautes températures.

Plus grand-chose, donc. Quelques souvenirs. Des souvenirs plutôt déformés, et finalement peu valorisants. Dans le monde de l'entreprise, où l'on devrait pourtant chérir l'œuvre accomplie et ériger le monsieur en parangon, pas un mot gentil à son sujet. Pas une marque d'estime ou de respect. Rien de tout cela. Pas la moindre trace. Même chez les professionnels de la fumisterie. Au contraire, qu'un salarié lambda ait le culot de suggérer une légère augmentation à sa hiérarchie pour ses

étrennes, la coutume veut qu'en retour il s'entende demander s'il croit encore au père Noël.

Non. En définitive, et assez paradoxalement, c'est en politique que son influence demeure la plus marquante. Bien sûr, chez nos élus, nos dirigeants, on ne s'en revendique pas spontanément — pudeur oblige —, mais tous les leaders, tous les responsables un peu sérieux, un peu importants, de toutes les couleurs et sensibilités politiques, admettent, pour peu qu'on leur pose les bonnes questions — ce rapport ne s'adresse pas exclusivement aux journalistes —, tous nos responsables admettent que de voir chaque fin d'année, invariablement, des foules d'enfants écrire au père Noël, et glisser leur papier dans l'enveloppe et l'enveloppe dans l'urne avec tous leurs espoirs, a été déterminant pour leur vocation.

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l'histoire

Stupeur dans le monde des lettres : le mythique écrivain Paul Lugowski, auteur sulfureux dont les œuvres dérangeantes se vendent par palettes, a disparu.

La revue *L'Ampoule*, flairant le bon coup, mandate l'aventurier de l'extrême Victor Morand pour le ramener. Aidé de son camarade Sam Frémalle, celui-ci ne tarde pas à trouver trace de l'écrivain disparu dans les mystérieuses Collines de Hurlefou, lieu de tous les dangers…

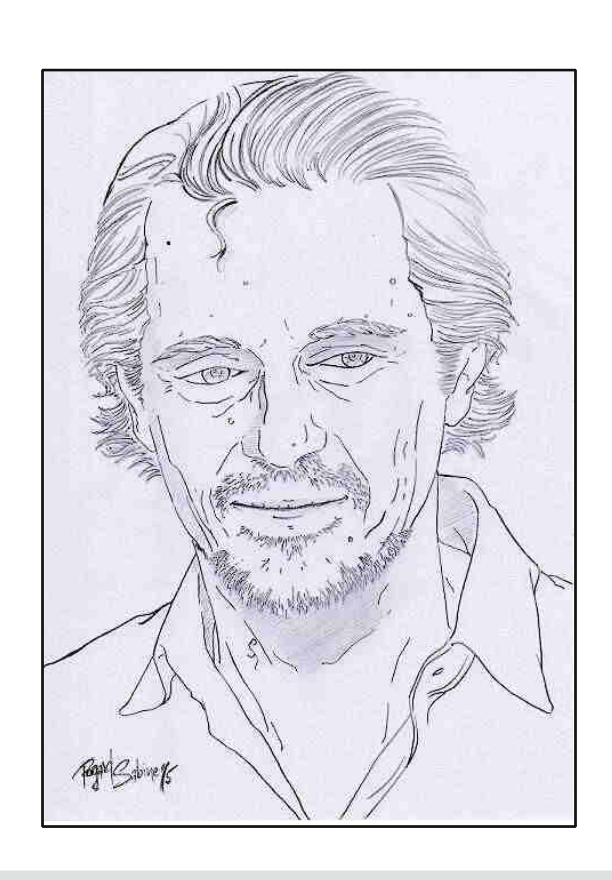
Endroit à part, en dehors de l'espace et du temps, celles-ci abritent des mondes inouïs et inconnus où il est aisé de se perdre — temples aux fabuleux trésors, vestiges de civilisations, villages autochtones, jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et monstres fantastiques…

Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain exalté en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Tout cela, et plus encore, est à découvrir dans ce feuilleton collectif publié en exclusivité dans la revue *L'Ampoule* !

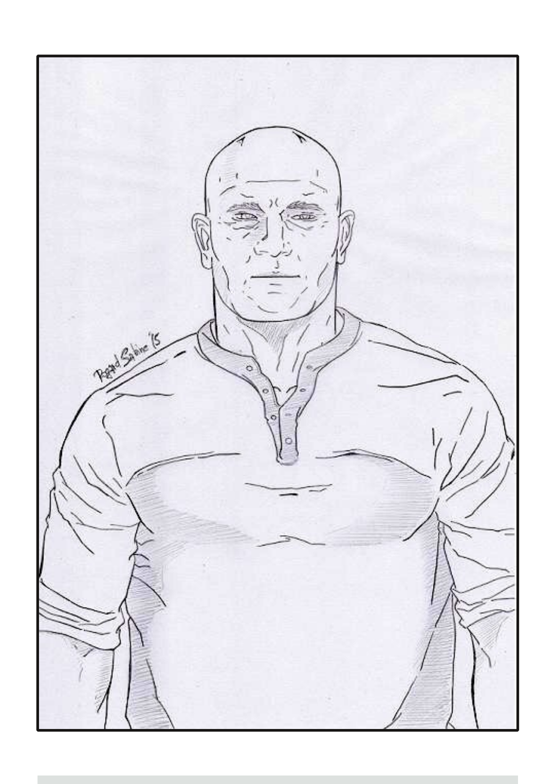
D'après une idée de Georgie de Saint-Maur / Illustration-titre par Marray

Les compagnons de Victor



Paul Lugowski

Écrivain bisexuel érotomane. Il constitue le plus grand succès commercial de ces dernières années, une sorte de Gérard de la Ville, comme lui à la fois méprisé et jalousé. Lugowski s'est réfugié sur l'île de Hurlefou pour échapper à la justice. Sa devise : « Écrire par l'expérience ».



Michel Albin

Grand (pointure 48) et gros (113 kg), crâne rasé et frappé de cécité. Il est homosexuel. Détective attitré du grand éditeur parisien Gaël Imart, Michel est intelligent. Il a été l'amant de Paul Lugowski.

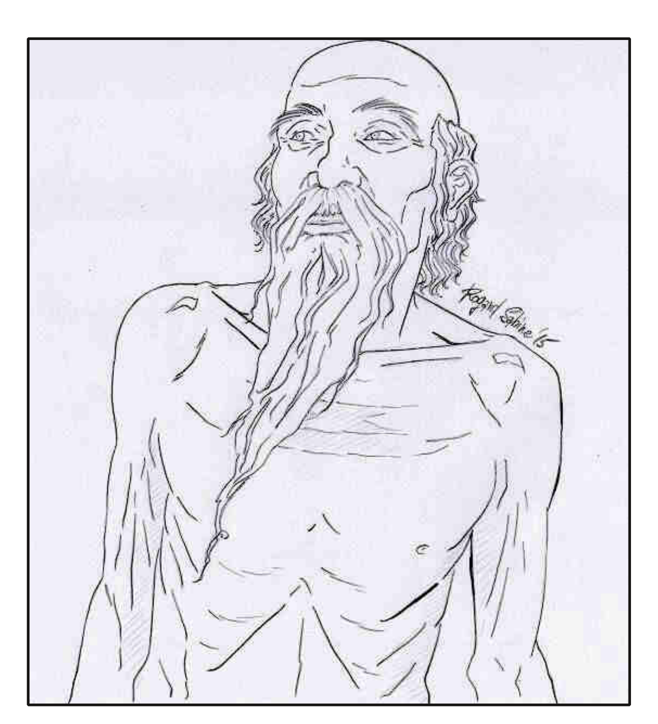


Yseult Lugowski
dite la Grande Chamanesse

Elle est la métamorphose de Paul en femme. Paul/Yseult veut vivre avec Victor Morand une grande histoire d'amour romantique. Cette expérience permettra à l'écrivain une réécriture magistrale et moderne de la légende de Tristan et Yseult.

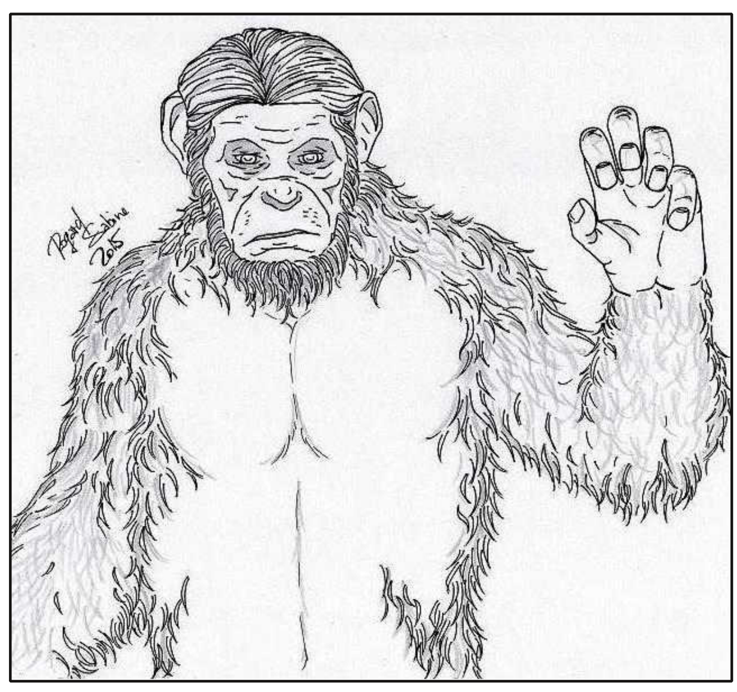
Illustrations par Sabine Rogard

Les habitants de Hurlefou



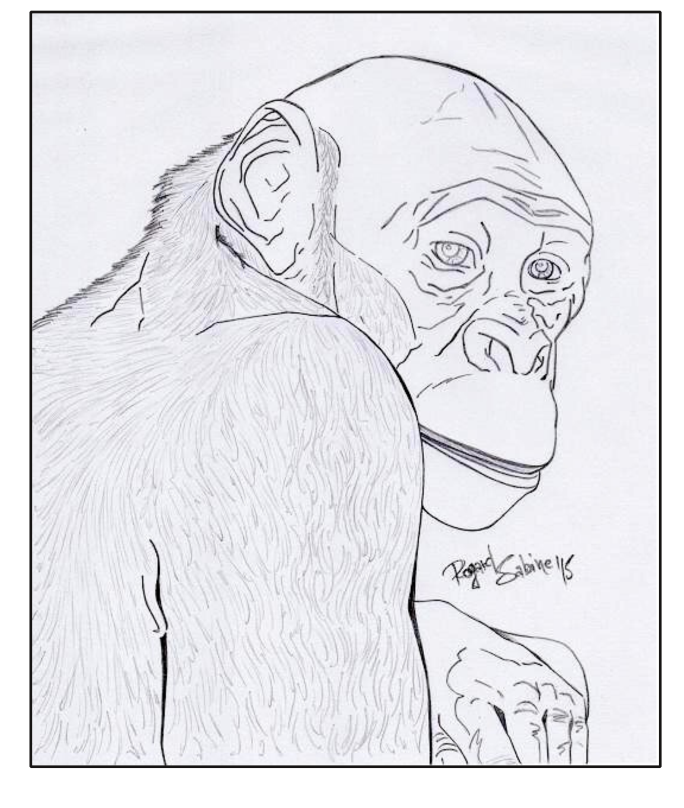
Le Médium dit de la jungle

Vieillard famélique vêtu d'une peau de léopard. Il n'est pas vraiment fou mais d'une sensibilité mystique extrême. Quand l'épidémie frappe l'île, le Médium s'impose comme le chef religieux du village du Léopard.



Le roi Marc

Ce souverain du clan des chimpanzés est le père de Bella, la guenon dont Victor Morand est amoureux. Il voit d'un bon œil une alliance avec les peaux-chauves (appelés aussi humains), cette espèce envahissante et nuisible mais riche et puissante. Marc mène une guerre contre le clan des orangs-outangs. Physiquement, il porte bien ses poils gris.



Bella

La plus appétissante femelle du clan des chimpanzés. Elle est la fille du roi Marc. On sait peu de choses sur Bella, si ce n'est qu'elle ne goûte pas l'anthropophilie, appelée aussi humanité ou homophilie, le pendant chez nous de la bestialité ou zoophilie.

Illustrations par Sabine Rogard

L’espèce nuisible entre toutes



écrit par Lordius

illustré par Sabine Rogard

Sur l'île de Hurlefou, Victor Morand, sincèrement épris, est devenu l'amant de la guenon Bella. Le peuple chimpanzé a considérablement développé son intelligence grâce au langage des signes enseigné par Michel Albin. Marc, le roi des chimpanzés et père de la princesse Bella, a exterminé la plupart des hommes de l'île.

Le roi Marc n'est pas raciste. Il hait les orangs-outangs, certes, mais ces vilains rouquins aux bras grotesquement démesurés constituent l'ennemi héréditaire des chimpanzés. Il ne goûte guère les gorilles, c'est vrai, parce qu'il jalouse leur force et leur sérénité. Il en a pris d'ailleurs deux à son service comme gorilles pour asseoir son pouvoir et tenir aux abois les jeunes mâles dominants. Ces deux gardes du corps, il ne leur donne pas de salaire, mais il leur a donné un nom : Gog et Magog. Non, le roi Marc n'est pas raciste. Il méprise les ouistitis, assurément, mais ces petits ramassis de sous-singes sont tellement ignorants, immatures et indolents !

Le roi Marc n'est pas raciste. Pour preuve, il n'a pas fait mettre à mort immédiatement Victor Morand en apprenant que la vipère lubrique avait forniqué avec sa fille chérie. Autrefois, il aurait vu ce mariage de la carpe et du lapin d'un bon œil, parce que l'Homme était puissant sur l'île. Ce n'est plus le cas depuis que Marc a bousillé le clan du Léopard. Alors pas question d'une mésalliance pour sa fille unique, l'héritière du trône !

Depuis qu'il pratique le langage, le roi Marc s'humanise merveilleusement : il devient ambitieux, machiavélique, hégémonique (il était déjà égoïste). Avec l'intelligence vient aussi l'angoisse de la mort et la culpabilisante conscience écologique. Comment sauver la planète ? Et l'île de Hurlefou, déjà ? Marc a une petite idée pour combattre le réchauffement climatique. Il décide d'une conférence sur le climat baptisée « Cop 22 ». Rappelons que *cop* signifie *flic* en anglais. Car cette conférence se veut tel un flic yankee, brutale et autoritaire, mais nécessaire à la loi et l'ordre planétaires. Avec force gesticulations, le héraut du roi clame : « 22 v'là Cop ! ». Conscients de la gravité du problème, les chimpanzés font cercle autour de leur roi. Ils s'asseyent en tailleur, la mine préoccupée. Vieillard avisé, l'ex-chef religieux du village défunt du Léopard, le Médium de la Jungle, y est retourné s'y cacher. Reste Michel Albin, le professeur de langage, qui conserve un certain prestige et une utilité ; ainsi que le déchu ministre de la défense et vil séducteur, Victor Morand, pieds et poings liés.

Le monarque est grand orateur, comme le sont la plupart des dirigeants. Il fait un vigoureux discours gestuel. Dans lequel il dénonce l'hypocrisie des humains concernant l'écologie. « Car quoi ! quelle est la première cause du réchauffement climatique ?

interroge-t-il rhétoriquement. Pardi ! Les humains ! Ils pullulent, dévorent animaux et matières premières. Ils sont chauds bouillants, ces animaux-là ! » Marc plaide une nécessaire régulation drastique de l'espèce qui n'a plus de prédateur naturel depuis trop longtemps. Autrement dit, l'euthanasie de tous les humains de l'île. Sa morale naissante, fille du développement de la conscience, en souffre, mais seules des mesures sévères sauveront l'île de l'espèce nuisible entre toutes.

Le peuple chimpanzé approuve. Alors Michel Albin se lève et se fait l'avocat de la défense de sa race en péril.

— Ô puissant roi ! Ô noble peuple singe sage ! caresse-t-il dans le sens du poil.

Le roi Marc est orgueilleux (rappelons qu'il s'humanise). Ces flatteries le touchent. D'un geste impérieux, il défend à Gog et Magog de rouer de coups le gros homme. Celui-ci continue :

— Cette conférence sur le climat s'est transformée en procès de l'humanité. Mais ces pauvres bêtes sont innocentes ! Par ethnocentrisme ou par aveuglement, elles ne se rendent pas compte. Je plaide donc les circonstances atténuantes. Moi, votre humble serviteur qui a tant fait pour votre évolution accélérée, je requiers la clémence. Le sage Sire voit juste. Toutefois, c'est la fécondité abusive de l'espèce qui nuit. Or les hommes de Hurlefou sont pour la plupart devenus impuissants à la suite d'une maladie obscure. La Nature a donc pourvu à la régulation de l'espèce sur l'île.

Le peuple chimpanzé approuve la plaidoirie, d'autant que les rares survivants peuvent se révéler utiles. Le roi Marc, procureur général et juge, répond. Sans le savoir, il se prend pour César dans *La Guerre des Gaules* :

— Ô savant ami du peuple singe, clame-t-il d'un geste magnanime, Marc est clément. Oui, les hommes sont infertiles aujourd'hui. Mais ne risquent-ils pas de guérir, ou plutôt de retomber dans leurs erreurs reproductives ? Tous vont pouvoir constater la clémence de Marc. Il communie l'euthanasie en castration. La stérilisation est une pratique courante sur les mammifères domestiques, n'est-ce pas ? La sentence est applicable immédiatement.

Gog dégaine un couteau même pas stérilisé. Victor pousse un cri d'effroi. L'avocat de la défense est satisfait. Il a évité la peine de mort à son client. Lui-même n'est pas concerné par le jugement : ses mœurs sexuelles ne sont pas fécondantes. C'est alors qu'une clameur gestuelle se produit :

— Je fais appel de la sentence, annonce la princesse Bella.

Les sociétés primitives sont misogynes. Les femelles n'ont pas voix au chapitre. Mais Bella est l'héritière du trône de Hurlefou.

— L'appel sera jugé à la prochaine lune, bénie soit-elle, décide Marc.

Pour juguler la nouvelle crainte de la mort, les chimpanzés se sont mis à adorer la lune. Comme Gog aiguise son couteau, la princesse précise :

— L'appel est suspensif. Ainsi le veut la tradition.

— Quelle tradition ? objecte Marc. Toutes ces fariboles sont nouvelles pour nous.

— Autant démarrer sur de bonnes bases, intervient Michel Albin. Qui sait si demain les Continentaux ne vont pas débarquer ? Ils pourraient juger le clément Marc pour homicide trop volontaire.

— Voyez la clémence du roi Marc, tranche Marc. L'appel est suspensif.

Gog range son couteau en soupirant. Victor retire les mains de son entrejambe. Bella épouille son père, dans un reliquat de l'ancienne tradition simiesque.

*

Merveilleuse race en pleine ascension ! Les chimpanzés ont découvert l'un des piliers de l'humanité : l'esclavage. Bien entendu, ils n'en sont pas encore à l'apogée de notre civilisation : servage fiscal, chair à canon patriotique. Ils ont instauré l'esclavage antique. Michel Albin et Victor Morand ont les fers aux pieds. Ils ramassent du bois dans la jungle. Magog les surveille de loin.

— J'ai un plan, confie Victor à Michel avec une mine de conspirateur, bouche tordue, regards scrutateurs alentours. Je vais enlever Bella et l'engrosser. Marc sera forcé de légitimer notre amour.

— Enlever la princesse ? Il faudrait déjà enlever vos chaînes.

— Bella m'a procuré discrètement une lime. Mais c'est une lime à ongles...

— Les femelles n'ont pas d'affinité avec les outils, philosophe l'anthropologue observateur. Et croyez-vous vraiment pouvoir la féconder ?

— Tout est possible quand on a la foi amoureuse ! clame le mystique de l'amour, les yeux au ciel, les poings serrés. Et Hurlefou est une île particulière.

— En effet. J'ai remarqué que les oiseaux sont sensibles à la musique. J'ai apprivoisé un vautour en lui jouant à l'harmonica « Fais comme l'oiseau ».

— Vous croyez pas qu'on a d'autres soucis que de faire mumuse avec les zozios ? s'exaspère Victor.

— J'ai un plan, moi aussi, inspiré du pigeon voyageur. Je vais lui faire porter au Continent un message écrit pour l'informer de la situation.

— Eh là ! Ils vont massacrer nos maîtres.

— Vos scrupules m'inquiètent, Victor. Auriez-vous contracté une fièvre beaucoup tropicale ? Souffririez-vous du syndrome de Stockholm esclavagiste ?

Il lui touche le front.

— Bas les pattes ! Je ne veux pas qu'il arrive

malheur à ma chérie ! Je préfère encore rester les chaînes aux pieds toute ma vie. Eunuque, même…

— Comme vous avez changé… Entendu, je vais demander qu'on épargne les femelles.

— Écrivez-leur qu'ils peuvent se rattraper sur les mâles. Surtout les gorilles castrateurs !

— Enfin je vous retrouve !

*

Le message du vautour voyageur met le Continent en grand émoi. Sonne, sonne le tocsin médiatique ! La psychose gagne même les couches les plus ignares du peuple. Bien entendu, ces couches n'ont pas lu l'évangile selon Pierre Boulle. Elles en tiennent une, mais les cinéastes ont relayé la parole du prophète. Pas question que l'île des singes se transforme en planète des singes ! Le peuple n'est pas parano, non, mais quelle menace existentielle ! Bonjour la psychose, attisée par les médias et les réseaux asociaux ! Le danger est presque aussi prégnant que la secte terroriste des Religieux Rebelles, que le Continent bombarde avec zèle. Ce Continent est une démocratie pacifique. Il est très tolérant et ouvert envers ses valeurs. La liberté d'expression est garantie, sauf bien sûr concernant les tabous, assez nombreux. Auparavant la devise était : *si vis pacem, para bellum*. Si tu veux la paix, prépare la guerre. Maintenant que la civilisation a atteint son apogée, c'est : *si vis pacem, massacra gravum*. Ce qui peut se traduire par : si tu veux la paix, fais la guerre (mais toujours chez les autres, à domicile on aime moins).

Un corps expéditionnaire est aussitôt envoyé par bateau. Vite, il débarque sur la plage dite *Obama bitch*, en mémoire d'une jeune femme prénommée Obama morte sur cette plage d'avoir trop aimé. Mais les soldats ne sont pas là pour la bagatelle ! Leur chef est un rude guerrier. Mandat de l'ONU (Organisation des Nations Unilatérales) en poche, le commandant Paciflic arbore à la poitrine (bombée et velue) la médaille d'or qu'il a décrochée au Championnat du monde militaire, épreuve du *Génocide Discret*, catégorie *Machette* (une variante de l'escrime). Et c'est avec sa légendaire machette lauréate qu'il taille un chemin dans la jungle, suivi de ses sbires férocement républicains.

Mais en montant sur les bananiers géants pour la cueillette, les chimpanzés ont vu le navire de guerre. Illico, Marc convoque son esclave.

— Victor, mon boy, tu vas organiser la défense !

L'intéressé se tâte. Peut-il faire confiance à ses congénères pour épargner les femelles ? Non, bien sûr.

— Si Sa Majesté retire l'épée de Damoclès au-dessus de mes parties.

Le roi se caresse pensivement le menton. Il est obligé de lâcher du lest. D'autre part, épargner la

virilité de Morand lui permettra de se réconcilier avec sa fille, chérie mais rebelle.

— Sa Majesté est clémente et sage. Elle consent à l'accord et réintègre Victor dans ses fonctions de ministre de la défense.

— Et de chef d'état-major.

— Sa Majesté y consent aussi.

— Il faut retirer mes chaînes.

Marc ricane en secouant la tête :

— Sa Majesté est clémente, sage et instruite. Elle connaît la fourberie de l'Homme.

Il n'y a pas un instant à perdre. Victor, on le sait, est un guerrier éprouvé. Il a soigné à MSF ; il a soigné la rage insurrectionnelle à Mercenaires Sans Frontières.

— Attendons la nuit, propose Marc. La déesse lune nous aidera.

— Non, les soldats ont des lunettes de vision nocturne qui leur donneraient l'avantage, rétorque Victor. Le soleil brille. Ça me donne une idée.

Il enseigne à quelques guetteurs la technique de communication par signaux lumineux au moyen d'un miroir. Juchés au sommet des bananiers géants, ils pourront relayer l'information sur la position de l'ennemi. Victor établit son quartier général dans une clairière. Il dispose sur le sol des cailloux représentant les troupes des deux camps. Voilà sa carte d'état-major. Il ordonne à ses troupes de converger vers l'ennemi. Puis il donne à distance le signal (optique) de l'assaut. Depuis les branches d'arbre, les chimpanzés et les gorilles tombent à bras raccourci sur les troupes du Continent. Ils bénéficient de l'effet de surprise. Comme les indigènes sont agiles, rapides et puissants ! Les lourds soldats ont des armes dernier cri. Les fusils de sniper foudroient à plusieurs centaines de mètres. Les fusils d'assaut déchiquetteraient une horde de rhinocéros. Mais les singes leur arrivent dessus au corps à corps. Les soldats n'ont pas de baïonnette. Leur casque et leur crâne explosent sous les coups herculéens des gorilles. Leurs gilets pare-balles sont transpercés par les sagaies des chimpanzés. Les humains ont de plus un talon d'Achille : ils ont peur de la mort. Ça en fait de piètres combattants quand la lutte est serrée (leur point fort est le massacre à distance). Ils ne supportent pas la moindre perte. Aussi s'enfuient-ils vers leur bateau. Le commandant Pacifl ic, pourtant un dur de dur, détale en pleurant. Il a perdu sa machette légendaire dans le combat ! Pire que d'abandonner un étendard ! Le moral brisé, il décide de lever l'ancre.

Le Continent est atterré ! Il n'a pas subi autant de pertes militaires depuis la terrible embuscade dans la Contrée des Montagnes Opiacées. La riposte du Conseil sécuritaire de l'Organisation des Nations Unilatérales est foudroyante ! On décrète l'état d'urgence. Mais il est déjà en vigueur à cause de la

secte des Religieux Rebelles, ces terroristes empoisonnants qui font de nouveaux adeptes plus vite qu'on les extermine (un paradoxe inexpliqué appelé *bombes prosélytiques*). Le Conseil déclare donc l'état d'urgence *renforcé*. Couvre-feu. Interdiction de manifester (sauf pour approuver l'action du gouvernement). Les primates sont retirés de la liste des espèces protégées. Les singes des zoos sont rassemblés dans des camps de concentration. On ne leur jette plus de cacahuètes mais des regards haineux. Le Conseil vote à l'unanimité de ses deux voix le redoutable plan « Déboisement Massif ». Les bombardiers sont équipés de bombes au napalm. Mais du napalm bio (plus cher mais tellement meilleur pour la santé) : les temps barbares de la guerre chimique au pays des Rizières Coriaces sont heureusement révolus. Fini l'agent orange, ce défoliant cancérigène. Cette fois, la mort sera rapide, miséricordieuse.

Les pilotes des bombardiers s'apprêtent à décoller. Ils ont l'œil perçant, la main ferme, le rictus carnassier. Ils vont te les civiliser, ces macaques ! Les réacteurs chauffent, les esprits aussi. Paciflic est sur la piste. Le médecin de la caserne lui a délivré un arrêt de travail pour trouble de stress post-traumatique, mais le commandant n'en a cure. Ivre de vengeance, il te les excite, il te les chauffe ! Bientôt Hurlefou aussi va chauffer. « Que le feu purificateur s'abatte des cieux ! », braille Paciflic. Et soudain, juste quand l'autorisation de décollage est donnée par la tour de contrôle, c'est le drame. Le Continent, depuis longtemps, souffre d'un déficit budgétaire abyssal malgré une fiscalité communiste. Les vieux en effet refusent de mourir ; la pratique démagogique de l'achat des électeurs pauvres par des mesures sociales est coûteuse ; enfin, les guerres défensives de valeurs ajoutent à la gabegie. D'un coup, la banqueroute ! La ruine ! On a beau percer la panse adipeuse des banquiers — ces immondes profiteurs classés ennemis de l'humanité continentale numéro trois après les terroristes et les singes —, aucun kopeck n'en saigne ! Le gouvernement décrète l'état d'urgence financière renforcée ET confiscatoire. Rien n'y fait.

Le commandant Martial Paciflic supplie les pilotes de décoller quand même pour effectuer leur dernière œuvre civilisatrice, leur chant du cygne napalmé. Il entonne l'hymne international continental composé par le Rougeaud de l'île, originaire de Hurlefou honnie. Le commandant adapte les paroles car dans sa poitrine singicide bat aussi un cœur de chansonnier belliciste :

Allons fistons de la gab'giii-ieu
Le jour de foire est arrivé !
Entendez-vous dans leur savane
Glousser ces ignares primates ?

Ils viennent jusque dans leur île
Dérouiller nos féroces soldats !
Aux bombes, philanthropes !
Formez vos escadrilles !
Volons, volons
Qu'un sang bestial
Abreuve nos sillons, nom d'un macaque !

Mais les pilotes connaissent la chanson. Ils savent qu'ils ne seront pas payés à la fin du mois. Alors, ils sortent du cockpit avec un bras d'honneur.

À suivre…

La saveur des nuages

Aleilton Fonseca

Nouvelle traduite du portugais par Stéphane Chao.

Et il y avait cette odeur chaude de biscuits dans le four. Franchir le portail était un rêve jamais réalisé pour quiconque voulait savoir comment les biscuits étaient fabriqués : combien de mains les pétrissaient, les enfournaient, les rangeaient dans des emballages colorés. Il y avait toujours un gardien à l'entrée, solitaire et placide dans sa guérite. Il était occupé à écouter son transistor pendant que nous dévorions du regard la fumée légère qui s'échappait de la cheminée, formant un amas de nuages bas au sourire discret. Cette fumée apportait silencieusement jusqu'à chez nous un goût tiède et coloré, qui nous donnait envie de déguster la fabrique tout entière.

C'était un bâtiment imposant. Le ronflement des générateurs était un avertissement, le cœur de la fabrique palpitait : elle nous fascinait comme un moteur d'avion en vol, vrombissant à nos oreilles intriguées. Mais le portail était toujours fermé aux étrangers (un étranger, moi ?). Il était gardé par l'habitant solitaire de la guérite, qui écoutait les informations. Le monde commençait et s'arrêtait à son transistor. Des lettres rouges et criardes avertissaient :

ENTRÉE INTERDITE

Maintenant, c'était différent. J'étais sur le point de vaincre le portail, qui n'en était plus vraiment un et qui capitulait désormais sans condition, béant :

— Hé, vous cherchez quelque chose ? me lança un petit garçon, interrompant ma rêverie.

— Oui, des biscuits ! répondis-je, en continuant de dévider le fil de mes souvenirs.

— Au milieu des broussailles ? insista-t-il.

— Non, dans la fabrique.

— ?!

— Hummm, cette odeur ! murmurai-je, sentant l'eau me venir à la bouche.

— Une odeur d'écorce et d'insectes, dit-il, réaliste.

— Non, de biscuits chauds.

— !!!

— Regarde la fumée qui sort de la cheminée.

L'enfant leva les yeux vers les nuages qui montaient vers le soleil. Puis il fit un pas en arrière et me toisa d'un air méfiant. Ce type est fou ? Nous nous sommes regardés en chien de faïence, sans dire un mot. Et à la faveur de ce dialogue muet où nos regards se croisaient, nos existences se sont frôlées par-delà les lambeaux du temps, chacun avec ses souvenirs, ses impressions qui remodelaient sa vie.

L'enfant au vélo roulait en direction de son avenir. Alors que moi... Il gara son jouet contre un pieu resté intact et entra dans la fabrique en sautant par-dessus un mur en ruine. Il me dit que son grand-père y avait travaillé naguère. En s'approchant, il écarta l'écheveau de branches vertes et de broussailles. Il cueillit une pomme de merveille, la pressa entre ses doigts de sorte que le fruit sauvage s'ouvrît en formant une étoile et en exhibant sa pulpe vivante et ses pépins. C'était beau. Je le faisais, enfant : dommage que le fruit ne se prêtât pas à une dégustation plus concrète et ne servît qu'à alimenter mes rêves. Venu du passé, il avait franchi le portail par effraction, porté par les branches du temps.

— Regardez-moi ça !

L'enfant toucha le mur avec son pied et me dit qu'il était pourri. Le toit s'était effondré, les termites avaient rongé le bois. J'écoutais ses paroles, mais je ne le regardais pas dans les yeux. Mon attention était attirée par le mouvement des engrenages — cette machinerie que je n'avais jamais vue, l'ayant seulement imaginée au bruit des rouages qui filtrait à travers l'interstice entre le haut du mur et la toiture. Deux briques se détachèrent et se brisèrent sur l'herbe rase qui tapissait l'endroit. Elles tombaient en poussière, mais je les revoyais intactes dans le mur solide, éternellement neuves, avec une teinte rouillée couleur de terre.

Le petit garçon enfourcha d'un bond la bicyclette, qu'il chevauchait avec adresse. Je le suivais sans savoir très bien pourquoi. Je le vis alors entrer dans une cour au fond de laquelle se tenait une maison d'allure modeste. Je continuais à marcher jusqu'à la petite grille du portail. Devant la maison s'étendaient des plates-bandes jonchées de fleurs, où les roses et leurs épines jalonnaient ma quête. Sous un jeune pistachier, un banc me conviait à me mettre à l'ombre.

— Il y a quelqu'un ? criai-je, au risque de prendre une nouvelle direction.

Un vieillard parut à la porte et me dévisagea comme pour s'assurer qu'il ne me connaissait pas d'une autre époque ou d'un autre endroit. Il vint à ma rencontre. Son effort était palpable : non, il ne me connaissait pas. Je coupai court :

— Bonjour, vous êtes ?

— Ivo. Bonjour. Vous désirez quelque chose ? demanda-t-il, circonspect.

— Non, je ne faisais que passer. Votre petit-fils m'a expliqué que vous avez travaillé dans l'ancienne fabrique, alors...

— Oh ! Il y a bien des années de cela, trente ans au moins ! m'informa-t-il, en m'invitant à m'asseoir sur le banc en bois.

— Cela fait longtemps en effet, commentai-je, pendant que nous nous asseyions à l'ombre.

— Vous voyez : le temps passe et emporte tout. Il emporte les gens aussi, philosopha-t-il, le regard perdu dans les nuages.

— Cela vous ennuierait de me parler un peu de cette époque. Comment était-elle, la fabrique, avant ?

La première phrase de sa réponse fut un imperceptible mouvement silencieux des yeux en direction des miens. Ensuite, son regard s'échappa vers les branches du pistachier qui nous protégeait. Ce monsieur Ivo, le grand-père du garçon, était manifestement gêné. Je lui apportais ce souvenir mort, qui soudain revenait dans la lumière de l'après-midi. Il était surpris. Et après être resté absorbé dans ses pensées, il murmura avec une tristesse presque souriante :

— Ah non, je ne saurais pas vous raconter. Je ne sais rien. Rien du tout.

— Mais le travail dans la fabrique, comment ça se passait ?

— Dans la fabrique ? Je ne me souviens pas.

— Mais puisque vous y avez travaillé...

— Je travaillais à l'extérieur.

— Ah, murmurai-je, désappointé

— Qui êtes-vous ?

Il inversait les rôles mais j'avais perdu toute envie de dialoguer.

Je restais debout à regarder le paisible pistachier ; il se leva aussi. L'enfant revenait vers nous, les yeux brillants.

— Raconte-lui, grand-père ! dit-il avec fierté.

— Quoi donc ?

— Tu étais le gardien de la fabrique.

Cette révélation dans la bouche de l'enfant contrastait avec les paroles vides de son grand-père. Le vieil homme frotta ses mains l'une contre l'autre, entrelaçant ses doigts, et il confirma à contrecœur :

— Oui, j'étais seulement le gardien.

Nous nous taisions tous les trois. Je reconnaissais en cet homme l'obstacle qui nous avait empêchés de satisfaire notre curiosité, d'apprécier le goût des biscuits. Sa fonction avait consisté à interdire l'entrée de la fabrique aux garnements que nous étions. Embarrassé, mécontent, il l'avouait à regret. Il n'y avait plus entre nous que ce silence gêné.

D'un geste, je pris congé du vieil homme et lui dis « à bientôt ». C'était plutôt un adieu. Il ne me répondit pas, contrit. Je reprenais le chemin en terre, sans la moindre envie de me retourner, quand soudain j'entendis l'enfant derrière moi, m'accompagnant dans mon pèlerinage à la fabrique. Mes yeux étaient encore remplis par les images que son grand-père n'était pas parvenu à transformer en mots. La fabrique entière se réduisait à sa petite guérite, ses histoires se résumaient à cet espace exigu. J'étais comblé, tout le volume de la fabrique tenait dans mon regard. Désormais j'avançais guidé par l'enfant, sans prononcer une parole.

— Cette fabrique était importante, vous savez ?

Il s'efforçait de remplir la page que son grand-père avait involontairement arrachée. Je marchais le long de la route tout juste goudronnée, tandis que l'enfant m'accompagnait en pédalant lentement. Je m'approchais du vieux bâtiment et je voyais maintenant les branchages qui entraient et sortaient par les fissures du mur en ruine.

J'entrai de nouveau par le trou laissé dans la guérite délabrée : c'était la bouche du temps, qui avait tout avalé. Je parcourus l'itinéraire entier de la fabrique, les vestiges d'un tracé ancien, perdu dans la mémoire des uns, enterré dans celle des autres. Je griffonnais des esquisses dans ma tête remplie de « peut-être ». Je marquais les emplacements possibles de chaque machine, du four, de la paillasse où se faisait l'empaquetage : tous ces lieux où les choses et les gestes existaient au passé antérieur. Les ouvriers étaient à nouveau à leurs postes ; leurs voix et leurs pas étaient couverts par la trépidation des machines. Combien de fois ai-je rêvé d'être l'un des leurs ! La pâte levait à l'intérieur de moi, les biscuits prenaient forme et ils sortaient du four tout chauds, prêts à être mis dans des boîtes en carton ou en fer.

Je ne voulais pas oublier cette odeur. J'avais besoin de me ressourcer en ressuscitant les expériences anciennes que la vie ternit et maltraite, de retrouver les rimes exactes du texte, le raccourci entre le oui et le non-dit, les réponses que l'on cueille comme les fruits de saison dans un verger. J'étais arrivé, mais trop tard. J'avais dépassé la date limite : au lieu d'une pâte, je préparais un autre type de ferment.

Les heures avaient disparu de mon horizon. Je me voyais acculé par des points de suspension, coincé entre deux virgules, réticent à finir la phrase qui compléterait ma sentence. Représentants de trois générations différentes — le vieillard, l'adulte et l'enfant —, nous vivions chacun dans nos allégories respectives du monde, aussi plausibles qu'incertaines. Nous avions ainsi chacun notre fabrique qui émergeait des broussailles, emplissait nos yeux et envahissait nos journées. Seul un des trois survivants de ce rêve possédait une plume et du papier ; et savait sentir les couleurs, le goût et la saveur des nuages. Toute chose perdure au creux des

sillons que l'écriture trace sur le parchemin muet. Les écrits biffés survivent sous les ratures.

Voici la fabrique. Je suis entré à nouveau, sans permission. Je marchais au hasard dans la salle de travail, trébuchant sur le sol envahi par les broussailles. J'aurais tellement voulu remettre les pièces à leur place, brancher les machines, faire chauffer le four et allumer la cheminée. L'enfant m'observait toujours : mon attitude l'intriguait peut-être. Je devinais la question qu'il ne parvenait pas à formuler. J'étais moi-même en quelque sorte un employé ; ma fonction était la dernière de toutes. Et maintenant, enfin, je l'exerçais. J'entendis le sifflement de la fabrique et un frisson me parcourut. Ma journée de travail était terminée. Je sortis.

— Cette usine est morte.

À ces mots, l'enfant remonta sur sa bicyclette. Il jeta un dernier regard, puis il s'éloigna, tournant la page du présent. C'était la tombée de la nuit, et à l'intérieur de moi, le sifflet de l'usine pleurait. Je voyais encore la fumée qui se transformait en nuages et je goûtais l'odeur tiède des biscuits. Je poursuivais mon chemin sans regarder derrière moi, les broussailles ne me dérangeaient plus. L'heure était venue. J'allais franchir le portail ouvert, par où s'écoulaient mes larmes.

Beauté urbaine

Laura Ferret-Rincon

Le stylo aujourd'hui a remplacé la plume qui glisse sur ce bureau de bois brut dans la petite chambre. Il y a ce carnet, sans doute similaire à ceux qu'utilisaient les poètes de la Renaissance, dans lequel avec rage j'écris, tenant un sujet au bout des doigts et dans le cœur : la ville et ses vestiges.

Comme Rome jadis, cette ville n'est plus ce qu'on attendait d'elle. Autrefois les deux sœurs brillaient de la même majesté et luisaient sous le poids de leur rayonnement culturel et économique, qui s'étendait bien au-delà des frontières de l'Occident. Mais aujourd'hui ce lieu n'est guère plus que le fantôme de sa grandeur d'antan, dont la gloire ne tient qu'à quelques quartiers encore préservés. Semblable à la Rome antique, le temps a consumé ses beautés, laissant seulement un nom auquel se rattacher. Les modèles héroïques et le charme ancré dans les monuments ont été sacrifiés pour répondre aux besoins quotidiens et à l'usage qu'en a fait la société. Comme le Colisée devenu pour un temps une carrière de pierres, les ornements de la ville sont tombés pour laisser place à une architecture moderne.

Sentant un vers me résister, je jetai furieusement mon stylo qui ricocha sur le bois, puis roula sur les feuilles avant de disparaître derrière le bureau. Le bruit de sa chute me parvint faiblement alors que je me penchai à la fenêtre pour accorder un regard à ce que je dépeignais avec tant de sévérité. Bâtiments défraîchis et allées de béton s'étalaient sous mes yeux, pure résultante de l'urbanisation. Ce qu'ils entendaient par modernité : une laideur à l'état brut.

Mon attention revint aux feuilles disséminées que je rassemblai en hâte. Toute ma peine se tenait là, entre ces lignes. Ce recueil transpirait la lassitude de mon double exil. Séparé de mes terres et de mes convictions… J'attrapai mon stylo, refermai ma sacoche. En contrebas, le tumulte de la ville me parvenait comme un bruit sourd, un bourdonnement gonflant à mesure que le soleil poursuivait sa progression. Sans attendre, je passai la petite porte et me précipitai dans les escaliers en colimaçon pour rejoindre la rue, laissant un instant vagabonder mes pensées.

Je me méfiais de la plume. Elle pouvait être arme ou objet de condamnation. Je m'étais rendu anonyme par souci de sécurité, mais

également parce que le pseudonyme qui jusqu'alors m'identifiait ne seyait plus à mes choix stylistiques. Mes textes ne ressemblaient plus guère qu'à des articles de journaux semblables à ceux qu'écrivait du Bellay quand, dans ses satires, il se plaisait à donner des nouvelles de Rome. Toutefois, malgré notre condition comparable, je ne m'adressais pas à quelques grands auteurs mais bien au professeur qui m'avait envoyé ici dans le but de glaner des informations pour étayer le sujet de ma thèse.

C'était l'affaire de quelques mois, et pourtant le voyage s'était éternisé et j'avais fini peu à peu par m'enfermer dans le modèle des poètes passés pour rendre moins amer cet exil spirituel. En un sens, j'écrivais pour me sauver moi-même.

Puis, las de ma solitude, j'étais allé me mêler à la foule dans laquelle je reconnaissais les mêmes travers que ceux qu'avait dépeints du Bellay, et qui semblaient avoir traversé sans peine cinq siècles jusqu'au mien. Au-delà de ces vices communs, je voyais dans ce lieu quelque chose qui me résolut à repousser encore la date de mon départ, pour chercher à connaître ce qui m'entourait. J'avais renoncé à la nature et aux vastes clairières que je chérissais tant pour me fondre dans ce que je décriai. Et comme flattée par cet excès de confiance, la ville avait fini par s'ouvrir à moi et me révéler ses merveilles. Si de prime abord elle m'avait semblé froide et impersonnelle, elle m'était apparue par la suite pleine de charmes que je n'avais su voir.

Je repris mes correspondances avec mon professeur, expliquant l'étrange phénomène qui s'était opéré, et je lui communiquai mon avancée dans mes recherches. Il me fallait comprendre comment s'était réalisé ce jeu de séduction qui m'avait conduit à ressentir pour la ville une attirance mêlée de fascination, sans pour autant que je parvienne à me détacher de mon appréhension première.

Peu à peu, mon style s'orienta vers un registre différent, s'éloignant de la satire que j'avais adoptée durant les premiers mois. Ma répugnance à l'égard de cet endroit était sans doute imputable à la déception qui m'avait envahi lors de mon arrivée. Où étaient donc les grands hommes dont débordaient les récits et représentations, que l'on disait semblables aux demi-dieux romains ? Les bâtiments colossaux et les riches ornements ? Rien de ce que je voyais ici ne pouvait me rappeler les images de jadis et seules des ruines témoignaient de leur existence révolue. J'avais perdu un idéal construit par la pensée commune. Sans doute était-ce cela qui avait fait naître mon dégoût ? Le fait de garder de cet endroit une vision faussée et anachronique, en total désaccord avec ce qu'il était vraiment. En m'attachant aux ruines anciennes, je m'étais fait aveugle aux nouvelles beautés et avais condamné la ville.

J'inscrivis tout cela dans mes carnets, me promettant de porter sur ces terres d'exil un regard neuf. À nouveau, je vagabondais dans les rues, me laissant emporter par mes observations, notant scrupuleusement le charmant et le surprenant. Malgré cette entreprise pleine de bonne volonté, je sentais que quelque chose me résistait encore, comme un manque, un vide qui retenait ma main, rendant mes écrits mous et mes remarques creuses, ne me permettant que de saisir la surface de ce qui m'entourait. Sans doute la mélancolie était-elle pour beaucoup dans cette affliction, car le seul lien qui demeurait entre ce qui m'était cher et moi était les maigres correspondances de mon professeur, qui glissait parfois dans ses lettres des nouvelles de mon pays. De plus, l'absence de ma fiancée entretenait ma peine et avait nourri dans mon style un penchant élégiaque que je n'affectionnais guère. Ne trouvant plus rien à écrire qui ne fut pas vain, je laissais mon carnet fermé pour me consacrer entièrement à mes études.

C'est durant un jour d'été, le quatrième mois de mon arrivée, que je réalisai qu'il me serait impossible de saisir réellement la beauté de ce lieu tant que je ne le regarderai pas avec une certaine passion. Quelque chose me frappa devant la bibliothèque. Bâtiment colossal fait de pierre couleur sable, fiché d'une porte massive à double battant, légèrement renfoncée, le tout soutenu par des cariatides qui, sans alourdir l'ensemble, lui conféraient plus de majesté, sublimé encore par la lumière de cette fin de journée. Je restais un instant à observer la bibliothèque en oubliant d'entrer. Deux statues, représentant de jeunes femmes, semblaient garder l'endroit. Leur regard fixé sur un point d'horizon témoignait d'un immense apaisement. Leur visage et leur fraîcheur innocente éveillaient en moi les traits de mon aimée, dont j'avais été séparé si longtemps. Je me voyais conquis. L'horloge sonna cinq coups et me sortit de ma douce léthargie.

Remarquant l'heure tardive, je poussai les portes de la bibliothèque et me pressai d'entrer. Je pris place au second étage et travaillai jusqu'à la nuit tombée. Par la fenêtre, j'apercevais des lambeaux de nuages sombres accrochés aux toits de verre des bâtiments, si différents de celui où je me trouvais. Les lumières de la ville s'étaient allumées une à une, parsemant l'obscurité de points de couleurs vives qui venaient se mirer sur les vitres.

Le lendemain, je mis fin à mon voyage et décidai de retrouver ma patrie. Traversant le centre de la capitale pour rejoindre les routes secondaires, je me perdis un instant dans le tumulte de la foule et me surpris à déceler dans cette agitation une certaine beauté, un dynamisme vivifiant. Serrant mes bagages, je pressai le pas, sentant le mal du pays se faire plus présent. Jetant un dernier regard sur la ville, j'eus d'elle une vision contrastée où se mêlaient passé et modernité, laideur et majesté.

Le voleur de visages

Jean-Valéry Martineau

L'air caverneux s'engouffrait dans les débris du temple en un interminable hurlement. Le lieu, lugubre, était néanmoins aéré grâce aux nombreuses ouvertures perçant la roche depuis le lointain sommet de la montagne. Sur les parois, les traces des anneaux scellés dans la pierre et depuis longtemps corrodés de rouille, pour finalement tomber en poussière, ne contenaient plus aucune torche. Des marches taillées, usées, montraient l'ancien chemin emprunté par les initiés lors de leurs rituels. Désormais, les pierres érodées voisinaient les innombrables carapaces d'insectes évidées. Nul homme ne parcourait ces allées froides ni n'avait regardé ces colonnes brisées depuis plusieurs siècles. Dorian ressentit un frisson de plaisir et d'excitation lorsque la forte lumière de sa lampe torche éclaira les traits de statues antiques. Dans cette grotte profondément enfouie sous la chaîne des Apennins, à la suite d'un dédale de tunnels s'enfonçant toujours plus dans la roche, l'archéologue amateur pouvait contempler les visages émaciés de dieux romains. Il les identifia tour à tour. Là, le regard sévère alternant ombre et lumière sous le faisceau électrique — Pluton dieu des richesses et des morts ; là, le drapé de pierre entourant son splendide corps lisse — Vénus au sourire cruel ; plus loin, la plus antique divinité des Romains — l'étrange Janus aux deux visages.

Dorian déposa ses affaires, déploya les spots lumineux et leurs batteries puis commença avec professionnalisme par prendre les relevés. Poser les mètres-témoins pour les photographies et noter avec soin chaque trouvaille dans son carnet l'emplissaient d'une fierté toujours plus grande. Son retour à la surface lui permettrait de publier ses recherches, combinant archéologie et réflexions novatrices sur la mythologie. Le monde de l'archéologie était petit bien que cruel. Mais pour lui, le succès n'attendrait pas. Le jeune Italien, ambitieux, pourrait alors solliciter un poste à la faculté de Rome ou de Milan, épouser sa fiancée avec le faste le plus luxueux, devenir un notable parmi les universitaires…

Cependant, après d'interminables séries de clichés, l'indispensable appareil photographique demeura inerte. Ni les jurons ni les menaces du jeune homme, ni même le fait de le prendre entre ses deux mains et le secouer violemment, ne changea rien. Dorian se raisonna puis extirpa de son sac un deuxième carnet. Sa main se mit à courir sur les feuilles blanches. Trait après trait se formaient des dessins variés : là, les colonnes tronquées ; ici, l'allée étroite conduisant jusqu'à la masse sombre des statues ; au loin, de ténèbres et de pierres, le corps et les visages de

sculptures antiques. Le sanctuaire romain, profondément enfoui, vibrait d'une vie ancienne et endormie.

Dorian s'absorba, fasciné par les sculptures, dans la contemplation et le dessin de leurs expressions sévères. Plusieurs fois, il ne put détacher son regard de la beauté pétrifiée de Vénus ou trembler devant la froide majesté de Pluton. Il ne parvenait pas à comprendre Janus bifrons arborant ses deux visages collés l'un à l'autre, l'énigmatique sourire de l'un semblait se moquer de lui, l'autre l'avertir d'une menace.

Enfin, épuisé, il sombra dans un sommeil lourd.

Le réveil sous les spots le protégeant des insectes lucifuges fut difficile. La lumière l'aveuglait, l'éblouissait douloureusement. La sensation de milliers de formes colorées dansant sous son regard s'estompa progressivement. En ce monde souterrain, l'impression du temps s'écoule différemment. Les journées peuvent sembler des heures en l'absence des repères de la nuit et du jour. Il vérifia l'heure et la date et les nota soigneusement sur son carnet d'étude. Le petit déjeuner du chercheur, joyeux sous la reprise de l'excitation, le vit curieusement avaler sardines à l'huile et pain de mie dans un grand sourire de gourmandise. Il savourait l'une de ses dernières provisions. Une toilette de chat, puis le retour au travail l'occupa le reste de la journée. Une fois les objets inventoriés et la disposition d'ensemble des ruines consignée, il en vint aux pièces maîtresses. Il disposa de manière différente les spots pour renforcer la lumière et dévoiler les détails des trois statues. La déesse Vénus le fascina. La délicatesse du tissu sculpté ajoutée à une légère érosion donnait l'apparence d'une transparence vaporeuse au vêtement, révélant voluptueusement les courbes des seins et des hanches, le galbe des genoux... Sa main caressait le papier, le graphite de la mine de crayon formant peu à peu le dessin du corps presque nu puis du visage. Elle le fixait. Son sourire semblait à la fois l'enjôler et le défier. La lumière des spots donnait une intensité pâle à la chevelure torsadée s'écoulant sur ses épaules découvertes. Dorian s'arrêta soudainement de crayonner. Le visage de sa fiancée lui revint en mémoire avec une pénible intensité.

Aurore... Son visage simple ne pouvait rivaliser avec la beauté de Vénus : une bouche épaisse peu sensuelle sous un front trop grand... Cependant, ses cheveux longs et fins encadraient son visage d'une auréole toute de blondeur et de lumière. Surtout, la douceur de son regard le bouleversait jusqu'au fond de l'âme. Les baisers d'Aurore lui semblaient venir du paradis, lui apportant paix et joie, un sentiment d'ascension vers le Ciel. Il l'aimait. Il l'adorait dans toutes ses imperfections humaines, pour sa tendresse et son rire si clair. Sa main trembla un long moment...

L'envie de repartir l'envahit pour la première fois. Le spot lumineux tremblota comme pour donner son accord. Dorian reprit son travail avec ardeur pour retrouver au plus vite sa fiancée.

Le jeune homme soupira. La gomme effaça les traits de Vénus. Les lèvres s'ouvraient bien plus sur la statue que sur son dessin. Dorian gomma encore. Le sourire révélait maintenant une dentition parfaite, auparavant noyée dans l'ombre. L'éclairage apportait quantité de nouveaux détails à tracer : la couronne et l'épi de blé à peine entraperçus, les entrelacs des boucles tournoyaient jusqu'à la base du cou, les sourcils très fins s'allongeaient et donnaient au regard une sensualité nouvelle… Mécontent de ses esquisses, Dorian se tourna vers le sévère Pluton. Le visage massif et les traits carrés, le regard fixé droit devant lui ne pouvaient lui réserver de surprise. Il laissa sonner sa montre indiquant l'heure du repas et continua. Le cours du temps ne semblait pas le même dans le domaine souterrain et comme ses provisions s'épuisaient… Une autre sonnerie, peu importe ! Le noir souverain des Enfers figurait désormais avec majesté sur le fin papier blanc. La barbe jaillissait des joues et du menton en un foisonnement maîtrisé. Aucun sourire, simplement cette fixité du regard qui semblait vous dévorer l'âme. Dorian ne put s'empêcher de continuer à dessiner, comme contraint par ce regard. Le dernier crayonné achevé, il s'allongea sans repas.

Le sommeil difficile en raison de l'excitation, Dorian se remémorait toutes ses lectures sur les Enfers antiques d'Homère et de Virgile… Enfin, ses yeux se fermèrent. Il entra dans le domaine des rêves en homme fatigué. Pourtant, il lui sembla voir l'obscurité refluer, une lumière crépusculaire la remplaçant. Des formes bougeaient près de lui, s'éveillant. Les masses sombres des rochers s'élevèrent, se séparèrent en longues stalagmites porteuses de têtes hideuses.

« Je suis Cerbère. Doux pour le mort entrant dans ce royaume ; inflexible pour celui voulant s'en retourner. »

Les concrétions de calcaire se révélèrent être des poils tranchants couvrant un corps immense. D'autres formaient une dentition aiguisée pour chacune des trois têtes de l'animal. Partout, des stalactites et stalagmites, des colonnes brisées, surgissaient des créatures infernales.

« Voici le troupeau de mortels dont je suis le gardien », aboya Cerbère.

Dorian se détourna mais ne vit rien. Puis les pas, des millions de pas se firent entendre. Il se pencha et vit des corps difformes, cassés.

« Des pantins réduits à rien, voilà la vie des morts. »

Les squelettes s'assemblaient en une file immense. Mais c'étaient de tout petits êtres, ballottés et maladroits, s'entrechoquant et pleurant, pas plus grands que des insectes. Plusieurs portaient encore des cuirasses.

Ils avaient pu être rois ou brigands, guerriers ou mendiants. D'autres suivaient, les corps longilignes ou courbes : des femmes. Dorian regarda les filaments pendre de leurs têtes, des cheveux décolorés à la place des abondantes chevelures blondes ou noires si habituées à séduire les hommes. Dans cette interminable cohorte, Dorian distingua les visages fardés des uns — peut-être des acteurs ou des courtisanes — et l'aspect livide des autres, sans doute des morts de maladies. Quelques-uns semblaient soumis, d'autres se révoltaient, portant des armes improvisées pour s'affronter. Le cliquetis des armes ne cessait pas. Les cuirasses s'entrechoquaient. Les trompettes sonnant la charge et la cavalcade des chevaux hâves résonnaient…

Les claquements de mandibules le réveillèrent. L'obscurité gagnait la grotte alors que faiblissait le halo des spots. Comme une minuscule marée noire les insectes se tenaient à la lisière de la lumière. Rapidement, il mit en place sa dernière batterie. La lumière se renforça, protectrice. Désormais réveillé, Dorian dévora à belles dents les provisions restantes et s'attela à sa dernière journée de travail.

Les sonneries se succédaient sans qu'il ne leur porte attention. À quoi bon désormais ? Impatient de partir, il acheva le modelé des deux visages de Janus et leurs expressions opposées, si troublantes. Enfin, accompagné d'un sentiment de malaise croissant, il posa son crayon. Il s'était habitué à la lumière déclinante, aussi ne réalisa-t-il que maintenant l'ombre l'environnant. Il s'arma de sa lampe torche et entreprit de ranger les affaires. La faim lui donnait une sensation continuelle de vertige.

Consciencieux, il ramassa les témoins mesurant la taille des objets encore placés près des statues. Un choc s'imposa à sa conscience. Il vacilla, s'agenouilla pour reprendre des forces et sortit son carnet de dessin. Le visage de la statue de Vénus, celui d'Aurore, les deux ne faisaient qu'un… Comment était-ce possible ? Dérouté, il continua ses recherches. Sur le carnet, un autre visage le fixait : celui d'une déesse cruelle dont il détailla tous les éléments. Un point l'intriguait. Cette couronne placée sur son front, l'épi de blé avec elle… Tout cela différait des attributs de la déesse de l'amour. « Perséphone, murmura Dorian dans une longue expiration, la déesse capturée par Pluton en Sicile et emmenée par lui dans le monde souterrain dont elle ne peut sortir. Même la déesse des moissons Déméter, sa mère, ne put obtenir sa libération. La jeune fille appartenait au monde des morts après avoir mangé une graine de grenade… Je suis bien dans un temple représentant les Enfers antiques. »

L'incertitude se mêla d'angoisse pour nouer sa gorge. Il compulsa d'autres pages : la disposition générale du temple, la décoration des chapiteaux, les divers objets trouvés ici et là… Pour enfin arriver aux pages

consacrées aux trois divinités du sanctuaire. Il observa les dessins de Pluton et ne nota rien d'étrange. Janus bifrons constituait une énigme : Pluton et Perséphone régnaient comme divinités des Enfers. Pourquoi la présence de ce dieu aux deux visages, l'un joyeux tourné vers la paix et la vie, l'autre belliqueux vers la guerre et la mort ? Les pages montraient d'abord la divinité rieuse, le visage souriant. Puis l'autre visage, tourné vers la mort… Dorian lutta pour ne pas se laisser envahir par la panique. Il ne put réprimer un frisson. Pourquoi le dieu arborait-il de ce côté… ? Le jeune homme parvint à contenir ses émotions et releva lentement la tête. Il regarda la statue de l'un des anciens dieux de Rome : ce visage tourné vers le monde de la mort était totalement identique au sien.

Dorian éprouvait une certitude : Janus n'avait pas son visage à son arrivée dans le sanctuaire souterrain. La peur le tenaillait désormais. L'obscurité semblait croître autour de lui. Abandonnant ses affaires, ne conservant que ses notes et le matériel indispensable, il s'engagea sur le chemin du retour. Le crépitement des insectes le suivait, reconquérant le territoire concédé temporairement à la lumière. Sa lampe torche balayait les parois, révélant les ouvertures permettant de remonter à la surface. Parfois, le faisceau éclairait deux insectes s'affrontant. Ils chargeaient l'un contre l'autre, les mâchoires béantes. Les carapaces éclataient sous les chocs des mandibules et des pattes, le vaincu dévoré…

Il ressentait la faiblesse dangereuse de son corps, ses jambes menaçant parfois de se dérober, de le laisser s'écrouler sur les roches acérées. Son ascension semblait une fuite de plus en plus précipitée et dangereuse. Les claquements des mandibules se rapprochaient, surgissaient devant lui. La multitude d'insectes fuyant la lumière se déplaçait dans le mince rai lumineux braqué en face de lui, sa lampe torche faiblissait.

Parfois le rayon disparaissait. Le bourdonnement dans ses oreilles résonnait alors comme un rire divin, issu de quatre bouches immenses se rapprochant du fugitif. Tapant sur la lampe torche, l'électricité fugace parvenait alors à éclairer un boyau, une mince ouverture presque dissimulée, parfois une impasse. Se perdre dans le labyrinthe des roches revenait à mourir. Fou de terreur, Dorian se mit à hurler. Il déboucha brusquement sur la lumière, respirant avec souffrance, le visage rougi et en pleurs.

Il fit quelques pas, hagard, avant de s'effondrer, nerveusement épuisé. Couché sur les pierres mêlées d'herbe, Dorian haletait. L'air pénétrait sa gorge en râles rauques précipités, en grognements horribles. Le jour continua sa course… Lentement calmé, Dorian ressentit le besoin d'appeler Aurore.

Les heures s’égrainèrent. Aurore devait apporter aujourd’hui les touches finales à sa robe de mariage. Elle souhaitait se marier en se vêtant des couleurs du printemps — or du soleil pour son voile et vert printanier pour une robe à l’interminable traîne parsemée de fleurs. Son rire éclatant, si vivant, rendrait sublime ces instants de bonheur. Bien sûr, elle lui avait tout dit, sa voix claire et volubile coulait comme une cascade dont Dorian ne se lassait jamais. Retrouvant la joie, le jeune homme marchait pour quitter les montagnes.

Enfin. L’appel parvint à son but. Toutes ses forces retrouvées, il questionna la mère d’Aurore. Impatient de retrouver la voix et le corps de son aimée. « Dorian… » Sa voix était difficilement audible. Le jeune homme comprit qu’elle pleurait. « Je suis désolée. Votre mariage… Aurore est décédée cette nuit. Un empoisonnement alimentaire. Une simple grenade… » Sa voix se brisa. Elle raccrocha brusquement. Le visage révulsé, Dorian s’effondra. Au loin, il entendit malgré le bourdonnement de ses oreilles un rire immense venant des grottes. Un rire si semblable au sien…

Ruinōsus

Georgie de Saint-Maur

Tel un antique séjour, autrefois prestigieux, aujourd'hui disparu ; et que l'on imagine souvent plus mémorable encore qu'il ne l'était vraiment, mes pauvres écrits vains compilent les ricanements qui vous résisteront.

« Oui, mais que restera-t-il de moi ? », questionnent mon bureau, mes archives, mes armoires.

Petite pierre parmi les pierres de *l'alloinde* (1) qui nous mène au cadran solaire.

Des affiches vaniteuses, de vieux textes miraculeusement sauvegardés, des sanguines fatiguées : tout le lyrisme de ma vie, quand, la muse au fouet, je traquais le bonheur comme on traque le cerf. Chevauchant le tonnerre de ma joie, éclat jupitérien, qui crevait le silence de son bruit insolent. Et toutes les saillies, et tous les mots d'esprit, sautant au rythme de l'orage, comme des fauves attentifs dans le cerceau des pages.

Alors, « Estime et jugulaire » ? Eh oui, par-dessus tout, car plus serrée est la mentonnière, plus grande est l'estime comique de nos ennemis. Je ne veux plus écrire pour des gens qui sont morts ou qui ne sont pas nés encore.

Un simple rire ? Oui, un rire en ruine pour des archéologues qui ne viendront sans doute jamais.

Vaniteux mirage d'une sombre alacrité qui les attirera, du fait qu'elle est à tout le monde ; à quiconque s'y promènera en s'en disant le maître.

Mais que restera-t-il de moi ? Quels malheureux décombres maxillaires dureront ?

Un rire-charogne, accessible à chacun, venu rien qu'un instant pour l'habiter de vie.

Ma vieille jeunesse oubliée où le murmure du vent fait glisser doucement une image fantôme, un clown qui se consume ?

Écoute-moi, promeneur, je fus cette plume qui griffait plaisamment les feuillets blancs de longues cicatrices, que ma joie effaçait, mais dont je porte le deuil aujourd'hui, à jamais.

Passant qui me survit, esquisse donc un sourire et prononce encore une fois mon nom…

1 « *Les slictueux toves gyraient sur l'alloinde et vriblaient.* » (Lewis Carroll)

L’homme qui écrivit toute sa vie et même après sa mort

Philippe Sarr

On a écrit ça à propos de moi, lors de mon procès :

« On apprend, au printemps 1768, qu’un marquis a abusé de la pauvreté d'une veuve de trente-six ans. Pour conclure, il l'a contrainte, puisque c'était le dimanche de Pâques, à des pratiques blasphématoires… »

Mon royaume, un royaume de sang et de feu, est donc sur le point de sombrer. Aucune clameur. L’effroi qui l’accompagne dans sa chute est d’un métal rare, d’une dureté implacable. Seules quelques plaintes à peine contenues s’échappent parfois de leurs gangues de verre, celles de mes anciennes proies dont j’aurais moi-même organisé le pillage avec une cruauté extrême (dixit), quand je ne faisais qu’œuvrer pour leur propre salut, leur seule délivrance, alors que je rayonnais et répandais autour de moi mes noires scélératesses. Dieu et ses fidèles n’avaient qu’à aller au diable, le visage couvert de cendres ! Lorsqu’on ambitionnait, comme moi, de consacrer ses heures à la raison (j’aurai évité à certains bien des désastres : la mort pour un déserteur, la ruine pour l’un de mes anciens voisins !), de s’affranchir de toutes ces chaînes qui nous entravent et nous rabaissent au rang d’esclave, on n’avait que faire d’une prière ou d’un sermon ! Notre morale était celle que la Nature Bienveillante, dont nous sommes, avait bien voulu nous insuffler. À ceux, nombreux, hélas, qui s’étonnent, s’émeuvent, s’indignent de ma vile incurie (dixit), de mon insatiable goût pour le stupre, je réponds : qu’avez-vous vécu réellement, vous qui me condamnez du haut de votre insigne et vénérable vertu ? J’ai fait don de mon âme dans des œuvres jugées diaboliques et dangereuses pour la communauté des hommes, que la censure a tenté, en vain, de balayer à coups de privilèges. À présent, je vous fais don de mon corps, architecture flamboyante, et de ses oripeaux dont vous serez bien avisés, je vous le dis en toute sincérité, de vous repaître une fois accomplie votre inique sentence. Et c’est avec une joie infinie que je vous contemplerai alors, chères ouailles. Que, la mort approchant, l’énergie décroissante, vautré dans la fange, déchu tel un dieu devenu impuissant et ayant perdu foi et espérance en lui-même, la mémoire défaillante, j’errerai entre les quatre murs de ma prison dorée, celle due à mon rang d’ancien roi du libertinage — comme un thuriféraire. Les rats seront mes seuls compagnons d’infortune. Une engeance de plus au royaume de l’imbécillité, celle dont on m ‘accablera lorsque toute proche sera ma fin dernière, celle d’un long règne consacré au cul ! Une loque devenue

bienveillante dont il émanera en plus de ces râles profonds qui ponctueront chacune de mes expirations (une tuberculose, diront les médecins de demain !) une odeur de mort synonyme de grande débâcle.

C'est la nuit. Une nuit vorace comme je les goûte. L'angoisse me submerge. La peur de vous manquer, peut-être ? Un dernier chant, un ultime oratorio, entre ciel et terre ? Un prêtre entre, vêtu d'une longue toge blanche, se signe devant moi, récite le « Notre Père » ! Mort ? Mes cendres, mon avilissante existence, comme il aimerait s'en emparer : voilà comment vous finirez, apostats, si jamais votre impiété venait à prendre le dessus ! Une icône indispensable, quoique redoutable et redoutée aux prêches futurs, à l'endormissement des masses laborieuses. Tellement plus efficace que vos habituelles iconographies jugées trop protectrices et bienveillantes ! Pas de Paradis étoilé pour vierges effarouchées... Juste les Ténèbres, et un mur de fesses hérissé de pénis roides et brûlants, le tout éternellement planté dans votre propre chair écarlate ! Aussi, une pensée pour vous, toutes les Justine. Pour toi, l'Archipoète, truculent goliard ! Une autre pour toi, mon cher François, prince des scélérats, scélérats des Princes, coquillard parmi les coquillards, fossoyeur de l'Idéal courtois, dont l'écriture — un si beau staccato ! (*Je suis François, cela me pèse ; Né à Paris près de Pontoise ; Et de la corde d'une toise ; Mon cou saura c'que mon cul pèse !*) — à la fois douce et jouissive m'a tellement ravi...

Mes futurs lecteurs, je vous imagine à la fois conquis et terrifiés, contemplant les ruines de mon corps glorifié, celles d'une architecture que le temps souverain aura préservée de l'oubli. Aujourd'hui que les Puissants sont toujours aussi puissants, que règne la Terreur, que nos libertés sont sur le point de céder, que face aux futures chastes dictatures, celle de la froide technologie contre laquelle je vous mets d'ores et déjà en garde — Hardellet, un ami lointain plus proche de vous, le pressentira —, la fin de l'Espèce, l'avènement d'une transhumanité muée en machine non désirante — ces corps utopiques, sans nom, dont vous vous enorgueillissez peut-être malgré vous, y voyant les marques du Progrès — de nouveaux enchaînés soumis, l'humain sera derrière vous, puisque devant ce ne seront que ruines chaotiques et lents cliquetis de robots castrés et sans âme...

Six heures, un homme entre, encagoulé : mon bourreau ! Ses mains gantées s'emparent de mes chaînes qu'il secoue nerveusement et s'efforce de dénouer afin de m'attirer vers lui. J'entends le tocsin, celui de la place de Grève. Une dernière fois contraint, je demande à ce que l'on ôte mon bandeau. C'est digne que je marcherai derrière l'exécuteur de ma peine !

J'entends les huées de ceux qui m'ont honni au temps de ma splendeur, car n'étant pas tout simplement de leur bord. Je lis la haine sur leurs visages. Certes, mon corps n'est plus qu'un spectacle affligeant ! Une cathédrale de chair à l'échafaudage branlant dont le maître des lieux est sur le point d'entrer en collision avec lui-même. C'est ainsi, je me dis. Voilà le sort que toujours l'on réserve aux bannis. Aux chefs-d'œuvre qui semblent appartenir à un autre temps. Nous sortons. Un cortège d'une trentaine de personnes — hauts dignitaires accompagnés de leurs épouses —, dont l'inspecteur Marais qui aura *veillé* sur moi comme l'aurait fait une nounou, et à qui je dois surtout d'être là, nous escorte en silence. On m'assied sur un banc en pierre, face à la place — le soleil matinal jette sur l'aube ses premiers pâles rayons, feux blafards d'une fin d'un siècle qui a répandu sur nous ses fécondes Lumières, puis mon geôlier me tend un verre de ce qui ressemble à du rhum — je songe à ma dernière orgie : pas de mouche espagnole, cette fois, me dis-je en souriant à peine ! —, que je savoure en prenant tout mon temps. Mon teint est livide. L'on me tend un second verre. Une certaine ivresse s'empare de moi. Mon corps déchu. Temple vivant à l'architecture vieillissante qui fera le bonheur des futurs archéologues… Je réclame un troisième verre, un dernier, que l'on me refuse : « nous avons assez tardé comme cela », tonne une voix tout près de moi, pendant que des mains fermes, à l'aide de robustes cisailles, découpent énergiquement le col bleu de ma chemise de condamné à mort, jusqu'à obtenir l'échancrure qui convient à mon exécution. Le dos nu, à demi décharné par des heures de jeûne, offert aux regards, je me redresse, j'ai mal soudain. Mon cœur enfle. Apparaît devant moi la Veuve et son panier en osier brun, celle dont on dit qu'elle s'est récemment fait les dents sur de jeunes aristocrates. Je m'en approche en titubant. On m'y allonge. Bientôt, j'entendrai la lame du docteur Guillotin entamer sa chute dans la glissière. Un bruit long et sec. Comme un dernier staccato. Mais il en faudra bien plus pour nous vaincre, nous les impies, les libres penseurs, les libertins qui possédons cette vertu si précieuse de renaître quand il le faut, de nos cendres jamais totalement refroidies et de nos apocalypses, penchés sur les ruines de nos œuvres acides !

Car il en est des lois naturelles comme des lois humaines. Lois que quelques-uns à l'esprit étroit contesteront. Fallait-il restaurer ces infâmes vestiges — un certain Charles Garnier proposera de laisser tel quel le palais des Tuileries détruit sous la Commune, ce que mes espions temporels me rappelleront —, tandis que mon âme meurtrie sera sur le point de s'évader, de quitter ce monde dévasté, et que ma mémoire, plongée dans l'océan du Temps, agira comme un immense filet de pêcheur traquant jusqu'au souvenir des événements non encore survenus ?

Ne serait-il pas dangereux d'en préserver les plans monstrueux, au regard de mes idées malsaines, ainsi qu'on le suppose de ces châteaux édifiés en zone montagneuse et dont l'accès implique tant d'obstacles et de difficultés ? Qu'il pense ce qu'il veut, je sais, et vous aussi, mes chers détracteurs, qu'il y en aura, parmi les futurs architectes de ce monde, les futures jeunes pousses, dirais-je, tendres et encore perfectibles, pour reprendre le flambeau, en réélaborer la trame, en reconstituer le vénérable et somptueux édifice !

La preuve, on a écrit à propos d'un certain M. :

« On apprend, au printemps 2016, qu'un homme de trente ans a abusé des largesses d'une veuve. Pour conclure, il l'a contrainte, c'était le lundi de Pâques, à des pratiques blasphématoires... »

Cette fois, ce n'est pas moi qui le dis...

Lascaux du 45

Le Golvan

Les politiques se sont toujours râpés du patrimoine local. Plus c'est terreux, plus c'est petit, moins ils signent de chèque ! Et pourtant, en termes de subvention, la restauration ne leur aurait rien coûté. C'est pourquoi nous avions vite formé un collectif de sauvegarde avec les filles de l'AMAP et le club de qi gong. Une poignée de citoyens tout juste *middle class* mais déterminés à ce que la dépense publique s'occupe un peu moins des tatamis municipaux pour aller regarder — une fois au moins ! — ce que produit l'art des rues, de nos rues, ici même, oui, même ici : de l'art…

Ah oui ! Évidemment ! Le street art ! Le gros mot politique ! Le vandalisme ! L'incivisme ! Il nous avait tout servi par le menu, l'ancien maire ! Un socialo pourtant, mais que reste-t-il… Avec sa « chienlit », il s'était vu d'un coup gaullien : le nain prenait soudain de la hauteur ! Mais pour qui est-ce qu'il nous prenait avec notre carte de médiathèque et notre art mineur ? *Un art parasite, qui plus est, peint d'un rien de peinture rouge fanée sur le mur d'une propriété privée*, etc. Hé quoi ? Propriété : voilà le vrai gros mot ! Tous ensemble, réunion publique après réunion publique, nous avons écouté, argumenté, gagné, repris puis perdu patience, jusqu'à cette première victoire, l'an dernier, in extremis. Monsieur Flandry, modeste propriétaire de la maison en question, est fort honorablement et judicieusement décédé à la fin du moins de juin : il ne nous en a pas fallu plus pour convaincre les héritiers de nous laisser quelques mois pour lever des fonds en vue de racheter la maison en association coopérative, avec pour objectif à moyen terme d'ouvrir ce qu'il faut bien nommer un musée, ici, parfaitement ! Quoi de plus radical et de plus efficace pour mettre l'œuvre à l'abri et faire un monstrueux pied de nez culturel (et, ne le cachons pas, révolutionnaire !) au Service des Sports (les « SS ») dont le budget, rien que pour la cérémonie et le pot pharaonique de remise de médailles du dernier championnat, nous coûte un bon millier de livres ! Une muraille de Chine du savoir dont tout le monde se fout ici ! Ah ! Il est beau, le rempart de la civilisation néo-socialiste ! Alors, s'il fallait sauver quelque chose, un symbole, une résistance, c'était bien ça, le « machin » de la ruelle Hainot, pauvre « tag » avant l'heure, mais un geste pariétal par excellence, hasardeusement déposé par l'anonyme sur la maison de 1878 du père Flandry ; voilà, c'est comme ça ! Et on l'a fait !

Il nous en aura fallu des soirées de palabres et de disputes pour s'accorder sur la manière de garder cette œuvre en contexte et en perspective, sauf que le tracé était justement (et est toujours) dans la

mauvaise perspective, tourné vers la rue. Il avait été envisagé dans un premier temps de faire découper le mur qui donne sur la ruelle Hainot et de comme le retourner en dedans afin de protéger définitivement le mot peint des vandales, les vrais, des projeteurs de crépis et maçons de tout ordre qui tournent à longueur d'année dans la région. On avait donc décidé in fine d'exposer l'œuvre à un public plus choisi, et, pour dire vrai, payant. Cela avait vraiment fait débat au sein de l'association, d'autant que les traites de la maison sont, quoi qu'on en dise, assez élevées au ratio de chacun et constituent plus encore aujourd'hui un réel sacrifice. Hélas, l'idée d'inverser le sens du mur était vite retournée à son onirisme naïf. On ne se voyait pas, du moins tout de suite, se relancer dans des travaux lourds et se rajouter une ligne de prêt à la banque, monsieur Fuentes, le maçon, ayant un peu assommé nos rêves avec son devis en dizaine de milliers. Bref, la tension était grandement montée et nous avions bien cru que notre entente culturelle et amicale s'arrêterait là : le projet à l'eau, l'œuvre aux intempéries et aux injures du temps et, qui sait ? souillée d'un graffiti étranger par-dessus ? Les vandales, les vrais, pullulent dans nos provinces désœuvrées culturellement. CQFD, en quelque sorte…

Mais enfin, cette histoire appartient aujourd'hui aux mauvais souvenirs qu'on se remémore pour en rire à l'heure du succès car, ça y est, elle est restaurée, parfaite, même si elle n'est pas encore dans nos murs et sur nos cimaises stricto sensu mais toujours sur notre façade extérieure originelle. Ce qui ne manque ni de charme ni de source d'alarmes continuelles…

Nous devons ici saluer le nouveau maire, lequel n'a pas lésiné sur les moyens, tout en gardant son sens de l'économie publique. Il nous a gracieusement fait faire par les services techniques de la ville un habillage de plexiglas, assez laid il faut l'avouer, mais qui fera son temps et son œuvre de préservation dans l'attente des subventions que Monsieur le Maire pense pouvoir soutirer au Ministère de la Culture, s'il nous retrouve un jour. Une sorte d'archéologie d'urgence, comme il s'en pratique à chaque nouveau kilomètre d'autoroute !

C'est vrai qu'on n'en avait jamais entendu parler avant l'élection du nouveau maire : un parachuté, un drôle de type. Beaucoup de préjugés nous séparaient en fait. Quoi ? Parce qu'il ne partage pas toutes nos idées, et même aucune, il fallait lui cracher au visage le jour où il a accepté de venir voir en personne l'œuvre ? Quoi ? Parce qu'on vote théoriquement à l'autre extrémité, il fallait ne pas lui serrer la main lorsqu'il a tenu la promesse que personne d'autre n'a eu l'idée de faire ? L'ancien maire-conseiller n'avait pas même daigné faire le déplacement jusqu'à notre mur ! Alors elle est où la honte ? La trahison ? Hein ?

Le gars de la mairie y a passé deux jours pleins, pinceaux, perfo et visseuse. Deux jours, pour une collectivité, c'est quoi au regard de la préservation et de la restauration de ce qui est sans doute le plus vieux graphe de la région ? De notre côté, nous goûtons chaque jour la satisfaction de contempler ce monument : un témoignage unique du temps jadis qui s'oubliait désespérément dans l'indifférence générale. Alors, osons le dire publiquement, nous remercions Monsieur le Maire, tout extrême qu'on prétend qu'il soit ! Il a sauvé une part de nous. Notre âme, rien moins !

Nous n'oublierons jamais l'inauguration de la semaine dernière, la ruelle était bondée ! Tout ce que le maire compte de partisans était là, plus nous, l'asso, enfin, ceux qui sont restés dans l'association. Quant aux autres, nous avons purement biffé leurs noms de l'histoire : justice ! Ces parias « se vendent » tout autant à la chienlit qui gagne ! Passons. Un charmant petit rideau noir avait été accroché par les soins du même restaurateur municipal, un cantonnier bien ordinaire, comme pour les grands événements de la Patrie. Monsieur le Maire s'est lancé dans une belle évocation du temps qui passe et qui dégrade tout, les esprits, les bonnes mœurs d'antan et les mots sur les murs. La chorale des enfants de l'école privée a chanté cette jolie chanson à la mode qui parle très opportunément de mots qu'on écrit sur les murs et notre cœur s'est ému, oui, avant qu'une averse ne vienne finalement masquer nos larmes...

Puis, cela s'est passé comme dans un film, au ralenti sous nos parapluies. Monsieur le Maire a tiré sur une cordelette dorée qu'on trouve au GiFi et le rideau noir est tombé au sol dans un effet de drapé parfait. L'harmonie municipale a lancé « La Marseillaise », que les gamins ont innocemment massacrée. Et elle était là, rutilante, revivifiée comme notre mémoire, notre Histoire : l'œuvre de nos anciens, notre héritage, le plus vieux graphe de notre bonne vieille ville, cette ville que Jeanne d'Arc traversa en son temps pour aller là où elle devait se rendre, cette ville qui garda là aussi en mémoire ce haut fait par un mot écrit sur un mur, une rue, une plaque bleue, sa rue, Jeanne, et le peuple à l'unisson a applaudi, c'était beau à voir comme ce rouge sang redonnait vie à ces deux lettres patrimoniales, ici, chez nous : **PD**.

Fausse couche / *Catch me if you can*

par Barbara Albeck

Vacance(s) / Horizon bouché

par Barbara Albeck

Villa Lambin / Hôtel du Golf

par TanieBlue



Vacances avec vue

Daniel Birnbaum

Cette rubrique est consacrée à une nouvelle relevant du genre de la contre-utopie, se déroulant donc dans un univers sombre et futuriste.

Il y eut l'époque où les terrains de camping commencèrent à se modifier à toute vitesse. Ils proposaient de nouvelles façons de passer ses vacances, plus originales et ludiques que les seules tentes, mobil-homes ou bungalows. Depuis, ça ne s'était jamais arrêté. En vacances, tout le monde aime ce qui est nouveau.

Dany avait réservé cette année dans un camping qu'il n'avait encore jamais essayé. Quand il arriva, il crut d'abord se trouver sur un champ de tir. Ça ne payait pas de mine. Il n'y avait aucune fleur. Il n'y avait même pas d'herbe. Un comble pour un camping. Et pour Dylan, qui préférait l'herbe aux fleurs. Parce que l'herbe a quelque chose que les fleurs n'ont pas, disait-il. Les fleurs sont ennuyeuses, l'herbe peut être folle, disait-il. Cependant, une fois le terrain traversé, il se rendit compte que celui-ci donnait directement sur la mer. C'était magnifique. Le terrain surplombait une longue plage. Une cinquantaine de mètres en contrebas, les vagues caressaient une étroite bande de sable. Il était content de son choix. Il espérait simplement que le propriétaire lui donnerait une habitation avec vue sur la mer. Le thème du camping était les bunkers. C'était osé. Ces constructions étaient des semblants de ruines. Elles reproduisaient, sous une forme un peu améliorée tout de même, les vestiges des guerres de jadis. Les bunkers étaient presque tous le long de la falaise, avec une petite fenêtre donnant sur le large. Ils étaient de la même couleur mais les formes variaient un peu, sans doute pour accommoder des familles de taille différente. Dany était seul et se contenterait d'un petit.

On l'installa pourtant dans un bunker plutôt grand. Il y avait deux pièces. On entrait dans la première par une porte étroite et basse. Il fallait se courber, presque se mettre à genoux. Il y avait là une petite cuisine et des toilettes rudimentaires. La fenêtre était dans la deuxième pièce. Et là, Dany eut une véritable satisfaction. Il avait une vue dégagée sur la mer et sur la plage. Tout ce qu'il voulait. L'aménagement était spartiate, la décoration inexistante. Il y avait quatre lits. Deux fois deux lits superposés. Bon, pourquoi pas, se dit Dany. Ce devait être pour les périodes des grandes vacances. Lui, encore célibataire et ne travaillant que de façon sporadique, se payait toujours des vacances hors saison. Le temps était suffisamment beau en cette période. Mais Dany aimait aussi le mauvais



temps au bord de la mer. Ça donnait un petit côté fin du monde, une atmosphère, comme il disait. Rien de plus banal et barbant que le plein soleil tous les jours. Il ne faudrait quand même pas trop qu'il vente parce que la fenêtre n'était qu'une simple ouverture sans carreaux. Heureusement, sa taille réduite devait limiter les courants d'air.

Dany posa son paquetage sur un lit, après avoir longtemps hésité. Le haut, le bas ? L'est, l'ouest ? Il choisit le lit du bas, à l'est. Il se planta devant la petite fenêtre et se mit à rêver. Contempler la mer est le meilleur moyen de s'évader dans ses rêves ou dans son passé. La mer bouge sans se déplacer. Comme la pensée finalement. Il n'y a peut-être que regarder le paysage à travers la fenêtre d'un train qui fait le même effet, par un phénomène inverse où c'est le spectateur qui se déplace sans bouger. Dany, qui était plutôt du genre contemplatif malgré son horreur des fleurs, était heureux.

Il n'est pas possible d'apprécier complètement un beau paysage quand la personne qu'on aime n'est pas là aussi pour le contempler. Dany aurait bien aimé amener Lola en vacances. Elle aimait la mer, l'endroit lui aurait plu. Mais leur dossier avait été refusé. Dany avait fait là sa première proposition. Il avait droit à trois. La mairie avait droit à trois propositions également, et il ne lui serait pas possible de rejeter la dernière. Sauf cas particulier, la mairie acceptait sans problème le premier dossier de mariage qui lui était déposé. Dany s'attendait au refus. Lola *était* un cas particulier. Il se doutait bien que ça ne passerait pas. Pourtant, il avait espéré. La loi avait été assouplie récemment. Il avait tenté le coup. À la place, la mairie lui avait proposé Erika. Il n'aimait pas Erika. Il avait décliné la proposition. Que fallait-il faire maintenant ? À condition de réussir ce « stage de vacances », il pouvait modifier le dossier et faire un nouveau dépôt avec Lola. Mais il n'y croyait pas beaucoup. Il pouvait aussi abandonner Lola. Il ne voulait pas. Et voilà comment il se retrouvait seul dans un bunker sombre et grisâtre. En fait, Lola n'aurait pas aimé se retrouver là. Elle aimait trop la couleur et la lumière, la variété et la fantaisie. Ces vacances n'étaient pas pour Lola.

Il fallait maintenant attendre de connaître les animations que l'organisation allait proposer.

Un homme entra et salua Dany d'un sourire tout en regardant l'intérieur du bunker, comme Dany l'avait fait auparavant. Il posa ses affaires sur l'un des lits restants, un peu au hasard. Il s'appelait Romero. Comme Dany, c'était un homme jeune, entre vingt et trente ans sans doute.

Dany lui rendit le salut.

— Bonjour, moi c'est Dany.



Romero semblait décontracté. Il posa les premières questions.

— Tu es là aussi pour le stage ?

— Oui… bien sûr.

— Ils ont jeté ton dossier ?

— Oui.

— Pourquoi ? Caste ? Couleur ? Sexe ?

— Couleur.

— Ça ne change rien de toute façon, c'est le même stage.

Après un bref silence, Dany demanda :

— Et toi ?

— Moi, les trois ! Je suis noir, inférieur et gay. Pour qu'on se marie hors aparté je devais faire trois stages en principe, mais ils m'ont dit que si celui-ci se passait bien ça pourrait suffire… Oui, je sais ce que tu es en train de penser.

— Quoi ?

— Mon copain est riche, c'est vrai, mais pas assez pour truquer le jeu. Au moins lui, il n'a pas besoin de stage… c'est déjà ça.

— Il consiste en quoi le stage ? demanda Dany en s'asseyant sur son lit.

Il n'y avait rien à faire d'autre que parler. Romero fit de même.

— Tu n'as pas remarqué ?

— Quoi ?

— On est dans un bunker… Un bunker, Dany… Ça ne te dit rien ?

— Ben si… c'était ça, le truc original.

— C'est un stage « Seconde Guerre mondiale ». La mairie aime beaucoup ce type de stage, ça remonte à loin mais ça leur rappelle les bons souvenirs. On est dans des bunkers qui sont d'assez bonnes reproductions de ceux de l'époque. Ils ont l'air de ruines par endroits parce qu'ils ont pris part à des combats.

Dany ne cacha pas sa surprise.

— Comment ça *guerre* ? Je n'ai rien vu de tel sur le dépliant.

— Non, c'était pas marqué… évidemment… mais tu as dû lire quelque chose comme : « Cette année, offrez-vous des vacances de rêves dans un endroit original, un site grandiose et magique… Revivez un grand moment d'Histoire et d'héroïsme… Profitez de vos instants de détente pour valider un stage de réinsertion… ». Et si tu avais pris le temps de lire un peu mieux le contrat, tu aurais pu te rendre compte que l'endroit est en fait *réservé* aux stages. Nous sommes parmi les premiers arrivés, mais tu as peut-être remarqué qu'il n'y a *que* des hommes, probablement célibataires, dans les autres bunkers.

— Je n'ai pas fait attention en venant. Je ne suis pas encore sorti faire un tour.



— Et tu aurais pu aussi lire, quelque part sur le contrat, un truc du genre : « Vivez une expérience unique, une aventure exceptionnelle, participez à la plus grande bataille de tous les temps ! ».

— Participez à… tu veux dire que… ?

— Qu'ils vont se pointer, nous donner ce qu'il faut et en avant la « bataille de tous les temps » ! De tous les temps, tu parles ! Comme s'il n'y avait pas eu pire depuis !

— Et c'est sensé nous… « rééduquer » ?

— Oui, c'est le top des stages. Tu vois, la noblesse de l'objectif, déjà. Des rôles de héros, la camaraderie, l'esprit de sacrifice… tous ces balivernes.

Dany était passé de la surprise à l'inquiétude. Ça changeait tout. Il était venu ici pour des vacances. En y couplant un stage, oui, mais un stage tranquille, sans danger. En réalité, il ne savait même pas ce qu'était un bunker.

— Mais c'est le contraire, à la guerre tout le monde est pareil, les pauvres, les riches, les Blancs, les Noirs, même… les gays.

— C'est ce que tu crois, Dany, c'est ce que tu crois. Mais tu te trompes !

— Mais en fait… si, Romero, bien sûr, tu as raison, ça doit être ça le principe de la rééducation. Tout le monde est pareil alors c'est très mauvais. Oh, je vois bien maintenant où ils veulent en venir. Ce sont les mélanges interdits qui mènent aux problèmes, à la guerre. Chacun chez soi, c'est bien mieux !

— Pas vraiment interdits… « non autorisés en première intention ». Ils se sont fixé un pourcentage de… récalcitrants, comme nous.

— De déviants, c'est le terme, n'ayons pas peur des mots.

— De déviants. Tu parles !

— Toi, tu cumules !

Le sourire était revenu chez Dany. Il s'effaça aussitôt. Quatre hommes entrèrent, apportant deux grosses caisses en bois qu'ils posèrent négligemment au milieu de la pièce.

L'un d'eux prit la parole :

— Bonjour messieurs, voilà, c'est pour vous. Vous trouverez les informations à l'intérieur. Installez-vous confortablement. Nous repasserons. Je vous souhaite un bon séjour et un bon stage.

Les trois autres ouvraient les caisses à l'aide d'un pied-de-biche. Tous repartirent sans un mot de plus.

Dany et Romero regardèrent les caisses et se levèrent de leur lit. Presque à contrecœur.

Les caisses contenaient les armes dont ils avaient besoin. Et les instructions pour les installer.



— Ce sont des vraies ? demanda Dany.

— De vraies armes, oui, bien sûr… (Il commença à sortir le matériel.) A mon avis, ce ne sont pas celles qui étaient utilisées à l'époque. Regarde, c'est un laser tout ce qu'il y a de plus récent ! La reconstitution a des limites.

— Mais… on va vraiment se battre ?

— Non, je ne pense pas, ces armes doivent être neutralisées. Dany ! C'est juste un stage ! Un putain de stage. Ils ne veulent pas de morts, quand même !

— Si j'avais su…

— Tu m'aides à installer ça devant la fenêtre ? Je suppose que l'attaque viendra de la mer.

— L'attaque ?

— Ben oui, le Débarquement.

— Le Déb… ah oui, je me souviens. C'est vieux !

— Cool, Dany, ça va aller, mec. Ce sera un « petit » Débarquement, et pour de faux. Mais faut jouer le jeu… Tu sais, il me le faut ce stage !

— Mais c'était pas là, le Débarquement… enfin, il me semble.

— C'est une *re-cons-ti-tu-tion*, Dany. Et c'est un *camping*. Tu ne voudrais pas en plus qu'ils t'emmènent dans les vrais endroits.

— Oui, oui, tu as raison… Bon, je t'aide, allez. Mais je n'y connais rien, moi.

— Moi un peu, j'ai été garde du corps… Ouf, ça pèse ce truc… Tiens, ça c'est un vrai vieux machin il me semble, attends, comment ça s'appelait… un bazooka, je crois. Je ne sais pas comment ça marche. Et si on en aura besoin.

— Et ça, c'est quoi ?

— Ouh là, doucement, ce sont des grenades, même si ce sont des copies d'anciennes, ça peut faire mal ! Et ces munitions vont avec le bazooka.

Au bout d'une heure, ils avaient tout déballé et installé. Romero était satisfait. Dany restait perplexe. Il commençait à faire sombre.

Un homme entra. Aucune lumière ne se déclencha automatiquement. Dany chercha un interrupteur. Le bunker s'éclaira timidement. Ils se présentèrent. Le nouveau venu s'appelait Noum. Il posa son sac sur un lit du haut et s'appuya contre le mur.

— Pardonnez mon arrivée tardive. Je vois que vous avez déjà tout installé.

— Romero surtout…, dit Dany en le désignant. Moi c'est Dany. Il n'y a plus qu'à attendre.

— Ce sera pour demain à l'aube sans doute.



— Tu penses ?

— Oui, c'est mon deuxième stage. C'est toujours le même principe, je suppose, dit Noum d'un ton neutre.

Voyant que les deux autres voulaient en savoir plus, il continua :

— Vous n'avez aucune idée de comment ça se passe, hein ? Non, bien sûr, comment pourriez-vous… Personne n'est censé faire un deuxième stage. Ceux qui réussissent le premier retournent à leurs affaires et obtiennent l'autorisation de se marier hors aparté. Mais on ne leur laisse pas le choix. Ils ne doivent pas parler du stage. Top secret ! Et ça se comprend. Sinon le contrat est rompu.

— Et c'est ce qui t'est arrivé ?

— Oui. J'ai été trop bavard alors ils m'ont « demandé » de faire un autre stage. C'est con. C'est déjà difficile de survivre au premier. Et la personne à qui j'avais raconté l'histoire a dû le faire aussi.

— C'est donc pour cela que personne ne sait comment ça se déroule…

La perplexité de Dany s'effaçait peu à peu pour faire place à la consternation.

— Il y a bien des rumeurs, mais elles sont tellement variées qu'on ne sait pas si quelque chose est vrai…

Avant que Noum ne reprenne, Dany posa la question qui le tarabustait :

— Que deviennent ceux qui ne réussissent pas le stage, ils doivent bien recommencer, non ? Ils sont nombreux ?

Noum sourit.

— Ceux qui ne réussissent pas… Oui, il y en a beaucoup… Non, ils ne recommencent pas… Tout rentre dans l'ordre. C'est bien ça le but…

Il hésita. Puis reprit juste :

— Mais vous verrez ça bientôt, les gars. Il vaut mieux dormir et reprendre des forces. Demain sera une rude journée.

À six heures le lendemain matin, l'attaque commença.

Dany fut tué le premier.



Sur les ruines du passé

Marie-France Ochsenbein

*Cette rubrique est consacrée à un poème typographique, à l'instar d'*Un coup de dés jamais n'abolira le hasard *de Mallarmé.*

SuR cette terre aride
Restent quelqUes pierres difformes
ÉparpIllées
comme explosées
DaNs le désordre bouleversant
D'un silencE assourdisSant

&

Burinées par l'érosion du temps,
Sur leurs Visages
balafrés
par de multiples fissurEs,
laissant Supposer de tragiques blessures
incapables à présent de cicatriser.

Elles offrenT à nos yeux ces plaies béantes
Pourtant vérItables trésors
de nos mémoires endormies,

nous invitant au cœur de
ce Grand livre à ciel ouvert

tel un spectateur des temps modErnes,
voyageur universel

Au milieu des vestiges de notre tempS.



Les Rois Immobiles

Serge Cintrat

Dans cette rubrique, une nouvelle sur le thème de l'apocalypse doit proposer une vision originale de la fin du monde ou les conséquences d'un cataclysme planétaire.

En 3080, j'ai participé à l'exploration de la planète AE 4487 en tant que spécialiste des humanoïdes. Il s'agissait de ma septième exploration en trente ans, ce qui signifie, compte tenu de la durée des voyages, que j'avais passé vingt ans hors de chez moi. Je préparais cette mission qui serait la dernière de ma carrière avec la sérénité, mais il faut bien le dire aussi, avec l'apathie que procure l'habitude.

À cette époque déjà, le métier d'explorateur scientifique avait fini d'être excitant. On l'exerçait sans curiosité et sans appétit de découverte. Depuis longtemps l'homme avait été relégué au rang de simple vérificateur, confirmateur, en dernier lieu et si nécessaire, des analyses effectuées par les sondes robotisées devenues, elles, les véritables exploratrices. Le rythme de travail des sondes était si soutenu que le nombre de planètes visitées était trop élevé pour qu'on eût le temps de prêter attention avec le même intérêt à chacune d'entre elles. Un double tri était donc effectué par les ordinateurs de Stockholm, d'abord pour sélectionner les astres qui, d'après les prélèvements, présentaient le plus de nouveauté, ensuite pour déterminer sur lesquels d'entre eux la présence de l'homme en chair et en os était indispensable. Justice était en quelque sorte rendue à ce dernier, a minima…

Si je dois avouer que ce ne fut jamais la passion qui m'entraîna aux confins de l'univers, il n'en reste pas moins que je voyais arriver ma retraite avec appréhension, car elle me plongerait instantanément dans une immobilité oisive et stérile, caractéristique principale de l'humanité de ce siècle, à laquelle mon travail, bien que sans surprise, m'avait permis d'échapper.

Nous nous sommes posés sur la planète AE 4487 le 4 janvier 3080, après un voyage de deux années à bord du vaisseau *Pyth II*. La planète, à la physionomie monotone, était entièrement recouverte d'ondulations sablonneuses pétrifiées, dont les reflets, que révélait un pâle soleil rouge, ressemblaient à ceux des déserts qui recouvraient, il y a quelques siècles encore, certaines régions terrestres. Ces collines de sable durci étaient parsemées de cavités — motif de notre déplacement —, dont les mystères



n'avaient pu être percés par les yeux électroniques des sondes. Les cavités auxquelles nous nous intéressions n'étaient pas rares, à vrai dire l'équipe n'avait que l'embarras du choix. Comme elles étaient beaucoup trop petites pour qu'un homme puisse y pénétrer il fallut se résoudre à les agrandir. La dureté du sol nous força à employer les outils les plus puissants.

Nous nous aperçûmes assez rapidement que ces trous constituaient les entrées d'étroits tunnels sinueux. Certains d'entre eux étaient si longs que nous abandonnâmes le percement avant d'en avoir atteint l'extrémité. Cependant, il nous était facile d'imaginer à quoi ils aboutissaient. Tous les boyaux que nous explorâmes jusqu'au bout — au total soixante-dix — conduisaient à un squelette en tout point semblable à un squelette humain. Ici encore s'offraient à nos yeux les traces d'une vie humanoïde passée, que nous avions manquée de quelques milliers d'années. Notre surprise fut encore accentuée lorsque, creusant le sol à l'écart des cavités, nous découvrîmes qu'il renfermait partout des squelettes. Pour vérifier si nous n'avions pas creusé par hasard dans une sorte de cimetière, nous réitérâmes notre percement en d'autres lieux éloignés. Nos découvertes furent identiques. Toute cette planète avait dû être transformée en un gigantesque champ de mort dans un temps assez court, probablement sous l'effet d'une catastrophe naturelle.

Au bout de deux mois, l'excitation, effet de notre première surprise, avait disparu. Nous désespérions de rien trouver d'autre que des ossements dépourvus de particularités par rapport à ceux du genre humain. C'est à cette époque-là, le 6 mars exactement selon le calendrier terrestre, que je fis ma plus importante découverte. À côté du quatre cent trente-septième squelette que nous exhumâmes, je repérai un cylindre métallique contenant un manuscrit miraculeusement conservé. L'écriture ne résista pas à la puissance d'analyse de l'ordinateur de *Pyth II*.

Voici ce que disait le manuscrit :

J'écris sur ce parchemin car nous serons bientôt morts, tous ! J'écris afin de laisser une trace de la vérité que nous allons emporter avec nous. Car lorsque nous aurons pénétré dans le royaume de la vérité, l'affrontement entre le vrai et le faux aura disparu, la vérité perdra son nom en nous enveloppant de son éternité. Jamais personne peut-être ne lira ces lignes ou ne les comprendra, parce que, nous partis, personne ne restera. Mais s'il existe encore un seul être dans tout l'univers pour qui le mot « vérité » a un sens, pour qui ce que recouvre ce mot fait l'objet d'une recherche, alors il faut écrire car il n'est pas impossible qu'il passe par ici.



Notre humanité, jusque très récemment, se composait de deux sortes d'êtres, les Mouvants et les Rois Immobiles. Les Mouvants avaient le goût du mouvement, les Rois Immobiles préféraient l'immobilité. Cependant, il faut se garder de confondre les Rois Immobiles avec ceux qu'on appelait les « sédentaires », et les Mouvants avec les « nomades ». La distinction entre nomades et sédentaires n'avait de pertinence qu'à l'intérieur du groupe des Mouvants. Les Rois Immobiles étaient plus que sédentaires puisqu'ils évitaient tout mouvement de quelque partie du corps que ce fût. Ils demeuraient comme pétrifiés, sans un battement de paupière, sans un tressaillement.

L'appartenance à un groupe ou à l'autre était le fruit d'un choix délibéré de l'individu. Ce choix avait des conséquences importantes. Choisir l'existence des Mouvants, c'était choisir la mortalité ; choisir celle des Rois Immobiles, c'était choisir l'immortalité. En effet, sur notre planète, le temps est une fonction du mouvement ; il est utile de le préciser car on pourrait imaginer qu'il en soit autrement ailleurs. Cela signifie que celui qui bouge fait entrer son être dans la temporalité. En revanche, celui qui reste immobile échappe à l'érosion du temps. Bien entendu, l'individu n'était pas condamné à un choix définitif, il pouvait à tout instant changer de mode d'existence. Mais il me faut ici préciser ce qui pouvait motiver la préférence pour un groupe ou pour un autre.

Être un Roi Immobile signifiait accéder à un certain pouvoir qui consistait à voir défiler des générations de mortels sans en être affecté. L'indifférence était à la fois le fondement du choix de l'immobilité et son résultat, puisque aucun lien ne pouvait être tissé avec autrui. Être un Roi Immobile, c'était aussi sentir que l'on possédait pour l'éternité les choses matérielles environnantes car, devenu chose parmi les choses, on était au moins leur égal par la durée. Mais si, d'une certaine manière, les Rois Immobiles exerçaient une forme de domination sur les Mouvants et les choses, en revanche ils n'accédaient jamais au savoir ni à une quelconque richesse spirituelle qui étaient l'apanage des seuls Mouvants. Les Rois Immobiles demeuraient dans un isolement total, et cette existence n'était en vérité qu'un long sommeil. Le prix à payer pour l'immortalité était l'ignorance. Une autre conséquence de l'immobilité, celle-ci plutôt amusante, était l'aspect extérieur des Rois Immobiles. Certains d'entre eux étaient si vieux que leur masse graisseuse avait augmenté au-delà de toute limite. Ils apparaissaient comme des monuments aux yeux des Mouvants. Si on ajoute à cela la poussière, les champignons et toutes les formes de lichen qui s'accumulaient sur eux, on comprendra aisément qu'on leur ait donné le nom « d'œuvres d'art de la nature ».

Les Mouvants, de leur côté, n'avaient pas le goût des biens matériels. C'eût été absurde. Ils parcouraient la planète à la recherche du savoir ou



créaient des œuvres d'art. Rares étaient les Mouvants qui décidaient de changer d'état, car la seule chose qui aurait pu rationnellement les y pousser eût été l'accès à la vérité totale, ce que l'immobilité ne pouvait offrir. L'immortalité des Rois Immobiles était inenvisageable pour ceux qui savaient leur quête, par essence, inachevée. Leur bonheur consistait à chercher, donc à être mortels. La vie des Mouvants était pourtant loin d'être paisible, car il fallait parfois combattre dans des conflits meurtriers d'autres Mouvants qui désiraient imposer leur vérité. En revanche, les conflits n'opposaient jamais les deux groupes car les Rois, dans leur immobilité, ne représentaient pas un obstacle à la liberté des Mouvants. Les deux groupes vivaient dans une sorte d'ignorance mutuelle. Seuls certains Mouvants, par pure méchanceté, tentaient de déplacer les Rois Immobiles pour les faire vieillir.

Cependant, cette description conserverait un caractère anecdotique si après avoir évoqué la vie sur cette planète, je n'évoquais la mort. La mort est l'arrêt des fonctions vitales liées au corps, elle en est la pétrification. La mort représente par conséquent l'immobilité poussée à son plus haut degré. Il résulte de cela qu'en mourant, dans une sorte de vertigineux paradoxe, les Mouvants accédaient à l'immobilité suprême, donc à l'immortalité. La mortalité contient en elle la source de la véritable immortalité, sorte de récompense offerte à ceux qui ont pris le risque de s'engager dans la recherche jamais achevée des richesses de l'esprit. L'âme du Mouvant peut alors s'échapper du corps inerte, et s'envoler de par l'univers à la rencontre des vérités éternelles autour desquelles elles tourneront dans un mouvement infini. Dans ce royaume de la vérité, les âmes des Mouvants n'entrent jamais en conflit, car chacune d'elles sait qu'elle peut accéder à la totalité du savoir en empruntant son propre chemin.

Tout cet ordre fut troublé par un caprice de la Nature qui entraîna la disparition des Rois Immobiles. Le climat de la planète se réchauffa brusquement sous l'effet d'une hypertrophie du soleil. Des vents brûlants se mirent à souffler, consumant la vie des Mouvants et forçant les Rois Immobiles à se déplacer. En effet, si l'immobilité permettait d'échapper à la mort, elle n'empêchait pas la souffrance. Les Rois Immobiles tentèrent de trouver des abris, mais la chaleur était partout si terrible qu'il devint impossible de stationner nulle part. Les plus anciens, telles des montagnes, se déplaçaient lentement, fuyant la douleur. Certains pleuraient la perte de leur royaume. Ainsi, tous les Rois Immobiles furent poussés par la Nature vers leur trépas.

Les âmes, en mourant, en accédant à ce nouveau mode d'existence, ne changeaient pas de tendance. Les âmes des Rois Immobiles ne perdaient que rarement le désir d'immobilité par-delà la mort et, tandis que les âmes des Mouvants s'échappaient du corps dans un léger souffle, celles des Rois



Immobiles restaient liées volontairement à leur corps. Refusant de participer aux vérités éternelles, elles se figeaient en toute liberté dans l'intemporalité de l'ignorance, en souvenir de leur immortalité perdue. Le temps passa et le sable recouvrit la planète, se durcissant sous l'effet d'une chaleur intense. Les âmes des Mouvants avaient fui depuis longtemps ; celles des Roi Immobiles demeuraient enfouies. Cependant, certaines âmes de Rois Immobiles se trouvèrent insatisfaites par ce nouvel état, et décidèrent finalement de quitter leur corps. Creusant le sable, elles prirent leur envol à travers l'univers, certaines accourant vers le savoir, d'autres cherchant un nouveau corps prêt à naître, dans l'espoir de retrouver la vie passée.

Sur ce parchemin mon âme, autrefois celle d'un Roi immortel, a immobilisé ces pensées. Si cette immobilité empêche d'exprimer toute la sagesse du monde, elle rend cependant immortelle cette vérité comme le font les œuvres d'art autrefois créées par les Mouvants. Ces œuvres sont certainement enfouies profondément sous le sable, mais elles sont assurément là, sous vos pieds. En ce qui concerne la vérité du monde, j'aurais aimé également l'exprimer, mais je ne la sais pas encore ; de toute façon, ce parchemin eût été trop petit, l'univers infini est le seul parchemin assez vaste pour la recevoir.

Toute l'équipe demeura pétrifiée d'émerveillement.

Sortis de notre léthargie, nous demandâmes à la base de nous envoyer des renforts pour creuser le sol afin de mettre au jour les richesses qu'il devait receler. En attendant, nous décidâmes de rester immobiles, pour vérifier s'il était vrai que l'immobilité apporte l'immortalité.



Une pensée mirifique

Collectif

Cette nouvelle sur le thème du numéro est écrite sur le principe du round-robin, dix auteurs en rédigeant une partie chacun à leur tour (le titre résulte d'un tirage au sort entre les différents mots proposés par les auteurs).

1 (par Stéphane Werth)

Je ne sais pas ce qui s'est passé. Et je ne comprends toujours pas. Un jour quelqu'un lira tout ça. Ce que je grave sur les pierres. Du moins, je l'espère. Quel que soit le péché que j'ai pu commettre, je doute que ce châtiment me soit vraiment destiné.

Je travaillais dans ce service, au 37e étage de la plus grande tour de La Défense, depuis une bonne dizaine d'années. Je disposais alors d'une vue large et dégagée sur Paris. J'étais respecté de mes subordonnés, j'avais l'estime de mes chefs. J'avais tissé un réseau relationnel étendu, un peu comme des rhizomes qui se développent sans cesse vers les terrains les plus fertiles. Je cultivais de jeunes pousses destinées à prendre la direction d'autres services. Et je l'avoue, je jetais toujours un regard attentif aux jeunes orchidées qui m'envoyaient leur CV.

Un jour, la Direction Générale a changé. Elle nous a servi un discours très darwinien sur le capitalisme, sur la nécessité d'évolution des espèces sous peine de disparition, la chaîne alimentaire où les gros mangent les petits. Et puis l'eutrophisation des services, et puis la surcharge pondérale de l'entreprise, et puis les prédateurs, et puis, et puis… Le stress, la mauvaise ambiance, l'agressivité métastasèrent tous les étages. J'avais moi-même beaucoup de mal à le vivre, si bien que je mangeais le plus souvent dehors, à l'écart, sur un banc isolé de l'esplanade, juste à côté de la statue commémorant la défense de l'armée française lors du siège de Paris en 1870.

Je me souviens parfaitement du jour où c'est arrivé. J'étais descendu pour déjeuner sur un banc. À peine assis, j'ai été pris d'un violent étourdissement. Et je me suis réveillé ici, seul, face contre terre, au cœur d'une végétation incroyablement sauvage mais totalement silencieuse. Combien de temps s'était-il écoulé ? Je ne sais toujours pas. Aucune vie animale. Pas un oiseau. Pas même un insecte. Pas un brin de vent. Rien. Sauf un énorme soleil, rouge et fixe. J'ai appelé, longtemps, du plus fort que j'ai pu. Personne.



Au fil des heures, j'ai cru mourir de peur, puis de soif, puis de faim, d'épuisement. Il m'a fallu du temps pour comprendre. Et encore plus pour y croire. Plus bas il y a un fleuve, à droite et à gauche des monticules de pierres qui forment comme une allée. Sur un morceau de pierre lisse que j'ai retourné par hasard, j'ai vu gravé, distinctement : « *la défense de Paris* ».

2 (par Olivier Marchal)

Il m'a fallu du temps pour accepter l'idée qu'il y avait eu ici, et jusqu'à l'horizon, un cataclysme d'une force inouïe. Quelque chose d'énorme, que ni Paris ni ses habitants n'étaient parvenus à stopper. Malgré les longues minutes passées à fouiner dans les ronces et à fouiller les ruines, je n'ai trouvé aucune trace de combat. Sur un champ de bataille, rien n'est moins troublant que le sentiment qu'il n'y a pas eu de guerre. C'était le cas : aucune destruction visible. Ni explosion ni déchirure, pas la moindre cicatrice. Plutôt l'impression d'une lente et puissante agonie. Comme l'usure régulière des cailloux sur les plages à galets. Comme le glacier qui, d'année en année, fend la montagne. Comme la victoire du darwinisme sur le marxisme, où l'évolution annule tout, jusqu'au concept même de révolution. Comme si la Direction Générale avait eu raison, mais à plus grande échelle — celle de l'humanité entière.

Assis sur la rive taillée d'éboulements si réguliers qu'ils paraissaient irréels, je me suis souvenu de mon enfance passée dans les musées. Là, on y mettait sous verre et sous vide le temps linéaire et continu de l'Histoire. Les vestiges devenaient des couches superposables. Le monde animal figé dans la cire. Les peuples se succédant, faisant plus, faisant mieux, devant faire toujours mieux. Une galerie m'avait marqué plus que toutes les autres. Et chaque été je suppliais mon père de m'y emmener encore. Il y avait une maquette immense. Du désert, rôti par le soleil artificiel, une ville nouvelle perçait le sable avec fierté. Un fleuve coulait du même bleu que celui qui sert à peindre l'horizon dans les publicités. La ville tentaculaire trempait ses racines dans l'eau du fleuve, y puisant l'énergie de croître sous ce soleil que j'imaginais chaque année plus grand, plus rouge et plus fixe.

Exactement comme celui qui tapait à présent mon front et cramait mon costume de cadre sup'. J'ai bu quelques goulées de l'eau du fleuve. Elle était brune mais pas sale. En coulant dans mon œsophage atrophié, j'ai compris à quel point j'étais déshydraté. Puis j'ai trempé les mains, et les bras et les genoux, avant de m'y baigner tout habillé. Quand j'ai sorti la tête de l'eau, quelque chose avait bougé. Il m'a semblé que j'étais observé, comme dans un musée.



3 (par Liliane Stein)

Pourtant, l'espace semblait infini. L'horizon, si je pouvais l'appeler ainsi, paraissait des plus lointains. Je n'étais franchement pas préparé à ce genre de monde. Les récits de science-fiction ne m'avaient jamais intéressé. Les BD du même tonneau me donnaient mal à la tête, et la seule qui avait réussi à me captiver assez pour que j'en cherche les volumes à la bibliothèque municipale… comment s'appelait-elle déjà ? Il y avait ce jeune homme qui ressemblait à Charlie, celui au maillot rayé qu'on cherche au milieu de la foule… Il y avait aussi un vieux barbu avec un bonnet et une île… À bien y réfléchir, je crois que c'est cette bande dessinée que j'aurais choisi d'amener sur une île déserte, des fois qu'on m'y aurait envoyé… Mais c'est ça ! Je participe à un jeu de télé-réalité ! Je suis filmé ; c'est pour cela que j'ai l'impression d'être observé par… nom d'un chien… des millions de gens, qui se marrent à regarder mon air ahuri, mon costume ruiné… On a dû appeler ça « Les vestiges du capitalisme »… « Le cadre décadré »… « La Défense défoncée »… Ah, pas mal ce titre-là. Des ruines observées, commentées, décortiquées, et en direct… Je vais avoir ma place dans les archives… « Le survivant de La Défense », ouais, encore mieux…

Bon, mais maintenant faut que je fasse quelque chose d'intéressant, sinon l'émission va être ruinée. Faudrait que je pense à voix haute. Que je parle du passé… Que je sois nostalgique sur ce qui était et n'est plus… Pas simple. Est-ce que je trouvais cela si bien, mon « 37e étage de la plus grande tour de La Défense » ? Au début, oui, j'aimais prendre l'ascenseur, en deux temps trois mouvements on était à la terrasse avec une superbe vue sur Paris. J'invitais mes clients pour les impressionner. Plus tard, lorsqu'on en était revenu, j'y emmenais les subordonnés timides, histoire de rigoler, lorsque je leur suggérais de sauter dans le vide… Après, je n'en ai plus rien fait, même le sadisme est lassant.

Bon Dieu, ce qu'il fait chaud ! C'est ça que je devrais leur dire à la régie, à quel point il fait chaud : comment veulent-ils que je survive dans une chaleur pareille ? Mais… C'est quoi ce bruit ? Ça a l'air de venir des gravats, là-bas, un peu plus loin…

4 (par Cyril Calvo)

J'ai longuement hésité à m'approcher. Ce climat pesant et ce décor apocalyptique créaient un tel malaise en moi que je n'osais pas découvrir ce qui se cachait derrière l'amas de gravats. Les bruits de mastication et l'odeur nauséabonde qui se dégageait de l'endroit où mes yeux se posaient accentuaient l'appréhension qui m'envahissait. J'ai regardé autour de moi



un long moment et j'ai pris conscience que rien ne serait plus comme avant. Quel cataclysme avait pu provoquer une telle désolation ? J'ai pensé à une guerre nucléaire, un astéroïde, ou tout simplement un cauchemar — mais tout paraissait tellement réel. Pourquoi étais-je encore en vie ? Sans une seule égratignure qui plus est. Étais-je le seul survivant ? Mes pensées furent interrompues par des grognements répugnants. Le doute avait fait place à la certitude ; certitude que quelque chose d'horrible se terrait sous les pierres rougies par ce soleil anormalement coloré et disproportionné. J'ai finalement décidé d'y jeter un œil. Je ne sais pas pourquoi. En temps normal j'aurais pris la poudre d'escampette. Oui, j'étais un homme influent, ambitieux et tenace, mais certainement pas courageux. Ce jour-là, une force m'a poussé. Je devais être encore sous le choc. Quoi qu'il en soit, j'ai suivi ce nouvel instinct sans me poser de questions. J'ai escaladé le plus discrètement possible le petit éboulement afin de ne pas attirer l'attention. J'allais passer la tête au-dessus de la dernière pierre quand une voix s'est élevée dans mon dos.

— Tu n'es pas prêt à voir ça, mon gars. Un conseil : descends de là et viens plutôt me rejoindre.

L'homme était planté là, derrière moi, à quelques mètres. Il croquait tranquillement une pomme et affichait un sourire sardonique. De la tête, il me fit signe d'approcher. Ses vêtements lui donnaient l'air d'un chasseur. Le canon d'un fusil dépassait de son épaule gauche. Je me suis exécuté sans attendre. L'homme n'avait pas l'air de plaisanter. Il s'est assis sur le capot abandonné d'une voiture et m'a fixé avec le regard d'un homme déterminé — celui-là même qui m'habitait dans mon ancienne vie. Arrivé à sa hauteur, il m'a invité à m'asseoir avant de continuer.

— Écoute, je sais bien que tu te poses tout un tas de questions et que tu dois être dans un drôle d'état… Mais ce qui se cache derrière ces pierres, tu ne devrais pas t'en préoccuper, du moins pas pour le moment… Avant, tu vas avoir besoin de quelques bons conseils, mon gars.

5 (par Sandrine Cuzzucoli)

Quelle ne fut pas ma surprise quand je vis l'homme partir aussitôt, en m'envoyant au visage une mini-cassette autoparlante, dans un nuage de fumée !

Je tendis l'oreille et entendis ces propos :

« Tu es, tu devras être le corps, la langue.

Une langue presque muette comme un fleuve, ce fleuve d'os et d'herbe et d'eau salée de la couleur du sang — en profondeur —, d'un soleil rouge sang. Parfois rouge brun. Tu l'as déjà vu.



Tu parleras lentement là où plus loin commencera le bois, une autre végétation, rouge elle aussi, couvrira ton crâne.

Sous des gravats, tu traverseras une dense obscurité habitée de grognements.

Tu verras sur toi l'ébauche progressive d'un animal, n'aie pas peur, cet animal se fondra sur ton épaule et sera ton nouveau compagnon.

Ton corps sera la langue, sera comme un plat qui circule de bouche en bouche sur l'autel du sacrifice.

Le soleil sera toujours rouge et fixe pour tout nourrir, tout brûler.

Tu te livreras à d'implacables combats, bien sûr, à des poursuites effrénées sur des motos noires puis tu sortiras du jeu, de l'écran brûlant pour te laisser brûler à nouveau par le soleil et l'eau du fleuve.

Tu liras les inscriptions gravées sur les pierres blanches du fleuve, peut-être liras-tu aussi dans les foies....

Ne sois pas hostile à la compagnie tardive de faucons et de sirènes que tu devras nourrir de pain, de lait, d'algues, d'œufs et de poissons crus.

Tu chercheras et tu trouveras la couleur de l'or.

Ta parole toujours plus lente, presque muette, sera ton nouveau territoire.

Tu es, tu devras être le corps, la langue. Souviens-toi... »

Il me semblait être dans un film, dont le scénario oscillait entre mythe et science-fiction, la voix de femme qui prononçait ces mots était d'une douceur surréelle, je rêverai d'elle et de ce qu'elle m'avait dit, j'en étais certain.

6 (par Anne-Fleur Drillon)

Ne pas dormir. Résister. Oublier le feu sous mes paupières.

Enfant, le soir venu, enfoui sous une épaisse couverture aux parfums de naphtaline et de lune, je m'évertuais à ne pas m'assoupir. Je luttais de toutes mes forces contre ce sommeil qui, j'y croyais dur comme fer, me retiendrait à tout jamais prisonnier, ne me rendrait pas à la vie. Chaque matin, pourtant, je m'éveillais. Mais chaque soir, le même tourment, immanquablement. En grandissant, mes angoisses disparurent. Ou plutôt, elles changèrent de peau, pour le plaisir de me surprendre, de m'attraper là où je ne m'y attendais pas. Le moi adulte était désormais terrifié par la vie. Ma vie. La nuit ne m'effrayait plus ; je m'y blottissais avec une allégresse, un soulagement inimaginables. Repos du guerrier embarqué dans une bataille qu'il sait perdue d'avance.

Un éclair moite. Un souffle blanc. Trois coups sourds. Lorsque j'ouvris les yeux, je la vis. Je la revis, devrais-je dire. Elle m'avait



accompagné dans la chaleur de Morphée. D'une voix éthérée, elle n'avait cessé de répéter ces mots : « Tu devras être le corps, la langue. ».

Maintenant elle me faisait face, incarnée, troublante. Créature somptueuse. Créature, oui, car sa beauté l'éloignait du commun des mortels. Pour être certain que je ne rêvais pas, je m'administrai une gifle magistrale. Le contact de mes doigts sur mon visage me procura une étrange sensation de bien-être. Elle, ça la fit sourire ; d'un sourire sans joie. C'est alors qu'elle me tendit un tissu rouge et avec douceur m'ordonna de le revêtir. « Tu ne peux plus porter cet habit d'homme. Tu n'es plus un homme, tu es l'Homme », m'expliqua-t-elle. Bien sûr, je ne comprenais pas le sens de ses propos. Être l'Homme… l'idée ne me déplaisait pas. Bien sûr, je ne réalisais pas, pas encore. Bien sûr, je ne croyais pas à tout ça.

Débarrassé de mon costume d'homme, je la regardais, un peu mal à l'aise. Elle, droite, immobile. Muette. Que faire ? Engager la conversation ? Je n'étais pas très inspiré… Me lever, partir ? D'accord, mais pour aller où ? Comme si elle avait entendu mon petit murmure intérieur, elle reprit la parole : « Suis-moi. Le Grand Tout t'attend. ».

7 (par Marilyse Leroux)

Je la suivis sans savoir si c'était moi ou quelqu'un d'autre qui marchait. Étais-je encore vivant ? Je refis le test du pincement à différents endroits de mon anatomie. Ma chair répondait. Je me sentais assommé, nauséeux, mais apparemment mes fonctions vitales n'étaient pas atteintes. Tout me semblait irréel, cauchemardesque pour tout dire, sauf cette créature qui m'intimait de lui emboîter le pas. À demi nue, très élancée, cheveux longs laissés libres, taille fine, attaches délicates, une orchidée de premier choix. Son visage me rappelait quelqu'un. Mais qui ? J'en avais tant vu me passer sous les doigts.

Le même ordre me martelait le crâne : « Tu devras être le corps, la langue, tu devras être le corps, la langue… ». Pour le corps, j'avais quelques doutes, vu mon état qui hésitait entre l'australopithèque sorti de sa grotte et le gladiateur réchappé de l'arène. La même tête hirsute, le même air égaré. J'avais perdu de ma superbe, c'était indéniable. Où était le fringant cadre sup' prêt à tout avaler du haut de son 37e étage ? Je ne voyais autour de moi que ruine et désolation. Pas une âme qui vive, pas un bruit non plus. J'étais entré dans une autre dimension — laquelle ? Et où était passé l'homme à la pomme ? En repassant son image, je me rendis soudain compte que j'avais faim.

L'orchidée s'assura que je ne la perdais pas à travers les décombres. Elle avançait sans se soucier du danger avec la grâce d'une gazelle. Moi, je faisais attention où mettre les pieds. Le fleuve brun était toujours à notre



droite, au moins ce repère avait le don de me rassurer car je n'en menais pas large. L'orchidée attendit que je la rattrape et, avant même que j'ouvre la bouche, elle me remit un sachet de poudre rose. Devant mon regard incrédule, elle ouvrit le sien et le goba d'une traite. Je fis de même et sentis aussitôt un courant m'électriser de la tête aux pieds. Mes pensées se remirent en ordre comme par enchantement, chacune dans son casier, des casiers de toutes les couleurs. Chose curieuse, sur chacun s'affichait un visage de femme. Aucune d'elles ne souriait. Je me pinçai à nouveau. Orchid' (c'est ainsi que mon cerveau la nomma) me regardait d'un drôle d'air que je ne comprenais pas. « Tu es l'Homme », me répéta-t-elle. Certes, sans ma panoplie, j'étais encore un homme vu ce qui me pendait entre les jambes, mais que signifiait cet article défini ? Que voulait-elle de moi ? C'est alors que l'une des boîtes colorées qui se partageaient les alvéoles de mon crâne s'ouvrit dans un claquement sec.

8 (par Nathalie Fragné)

« L'Homme. Le dernier. Le seul. Celui qui doit donner son corps, doit le donner, doit le donner. Au Féminin. Donne-lui, donne-toi ! Tu vas disparaître en elle, pour elles. » Alors s'est levée en moi l'image atroce d'une femme nue au corps torturé, amputé, le visage vitriolé, marqué de coups, le sexe grand ouvert, déchiré par violence, couturé, mutilé puis rouvert au couteau par une foule innombrable d'hommes. « Tu dois donner et disparaître, Homme ! » J'ai fait quelques pas vers Elle, les yeux baissés, dans un profond consentement. J'avais compris, j'étais d'accord, le temps du châtiment était venu pour les hommes, trop de douleurs, de peurs, d'humiliations infligées, j'étais le dernier et j'étais en trop. Mais un frisson presque douloureux a parcouru mon corps, et j'ai senti monter en moi, venue des confins de l'Histoire humaine, la plus viscérale des terreurs ; l'Homme refusait de disparaître. Du fond de sa première caverne, face à son premier feu, il refusait de toutes ses forces l'anéantissement, brandissait ses pierres de silex contre celles des ruines de sa civilisation. Soudain, je me suis souvenu de l'autre homme, avec l'arme, qui m'avait mis en garde contre ce qui se cachait sous les pierres. Sans comprendre pourquoi, j'ai eu brusquement la certitude que l'unique issue se trouvait à cet endroit.

La femme (je ne pouvais plus l'appeler Orchid', je ne pouvais plus la trouver belle, elle était ma mort, et celle de tout mon genre) me regardait. L'inquiétude plissait son front, ses yeux étaient devenus étrangement obscurs. Lorsqu'elle a fait un pas vers moi, j'ai commencé à courir à perdre haleine, à la recherche de l'éboulement de pierres. Elle a crié mais ne m'a pas suivi. J'ai continué à courir malgré le peu de forces qu'il y avait en moi,



affolé à l'idée de la voir surgir à tout moment. Et pendant cette fuite — car je m'enfuyais devant le Féminin comme une souris devant un chat — me revenaient encore une fois ces mots : « Tu devras être le corps, la langue. ». *Mais quel corps, quelle langue ?* hurlais-je intérieurement, exaspéré que ma survie se heurte à des énigmes. Mon seul espoir, c'était que l'homme armé ne soit pas l'allié de la Femme, mais qu'elle ait voulu me le faire croire en substituant sa voix et sa parole à celles de la cassette. Si c'était le cas, le genre masculin pouvait peut-être encore survivre aux vestiges de son pouvoir. Était-ce la colère des femmes qui avait créé ce cataclysme ? Mais comment ? Et pourquoi n'y en avait-il qu'une, alors ? Où étaient les autres ?

9 (par Marianne Desroziers)

À bout de force, l'esprit en feu, brûlant de l'intérieur, j'allais instinctivement vers le fleuve rouge. Là-bas, je m'immergeais longtemps dans l'eau chaude, c'était un nouveau baptême ; tout mon corps, y compris mon visage, s'enfonçait dans l'eau semblable au sang des femmes. Je ne sais pas combien de temps cela dura, j'avais perdu toute notion du temps, des heures et des heures, des jours peut-être. Je sentais que je me transformais, j'étais en train de muter, mes anciens réflexes masculins me quittaient. Je m'allégeais, je devenais concave, ma musculature et même mon ossature changeaient. Une douceur nouvelle entrait en moi, tout de suite suivie d'un sentiment d'intense fragilité et d'une colère sourde et millénaire contre la brutalité des hommes. Puis, sans que je comprenne comment ni pourquoi, une force surnaturelle me fit me relever. Je marchais maintenant sur le fleuve, à la surface de l'eau. Je ne reconnus pas mes pieds, ils étaient plus petits et plus fins qu'avant. Tandis que je regagnais lentement la rive, mon regard remontait sur les autres parties de mon corps, les mollets et les cuisses étaient ceux d'une femme. Je pris peur. Je n'osais regarder plus haut. Je décidais de toucher plutôt que de regarder, pensant que le choc serait moins violent si je ne trouvais pas entre mes jambes les attributs virils dont la nature m'avait doté. Je fermai les yeux et dirigeai ma main droite vers mon sexe. Il était toujours là, apparemment intact. Je pouvais ouvrir les yeux, malgré tous les bouleversements de mon environnement et de mon apparence l'essentiel était préservé. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir une main fine et manucurée posée sur mon sexe. Je venais d'atteindre la terre ferme, je fus pris d'un léger vertige, chose que j'attribuais d'habitude aux femmes. Je tombais sur le sable brûlant. J'essayais de me relever. Impossible. J'étais cloué au sol par je ne sais quel incompréhensible phénomène. J'ignore si je dormis longtemps, mais quand je me réveillai il faisait nuit noire. J'avais



froid. En essayant de me réchauffer, je me rendis compte que des seins avaient poussé sur mon torse désormais imberbe. Paniqué, je vérifiai que mon sexe d'homme était toujours présent, ce qui était le cas. J'en fus soulagé. Au fond, seul cela comptait. Garder ça. Ce pouvoir-là. J'avais soif, je m'approchai à tâtons du fleuve pour m'y abreuver. Je distinguai alors des inscriptions gravées sur une pierre qui luisaient dans l'obscurité profonde.

10 (par Céline Maltère)

Je levai le regard et, à perte de vue, de petits monolithes jonchaient le paysage pour former une haie. On aurait dit des stèles. Je longeai les pierres mystérieuses, tentant de lire les écritures : d'abord cunéiformes, les signes prirent d'autres contours. C'étaient des hiéroglyphes, du latin, de l'arabe, une multitude de langues dont peu me parurent déchiffrables jusqu'à cette inscription qui ressemblait de loin à du français et que je pouvais comprendre : on y lisait le nom d'un lieu, une date, suivis de quelques mots qui tintaient les regrets qu'on prononce au moment de sa dernière heure.

Terrorisé, je suivis encore la ligne de pierres ; cela ne faisait plus de doutes : on avait enfoui quelques condamnés dans cette jungle, et ils étaient de mon espèce ! Méritai-je le même sort ? Mon immersion dans le fleuve m'avait changé, je n'étais plus moi-même, et si je devais être puni, mon corps de femme n'était-il pas déjà un châtiment cruel ? Je marchais, je lisais, m'arrêtant devant chaque stèle. Et puis soudain, je vis le bout de ce ruban mortuaire et je me retournai, car j'avais entendu la voix d'une femme, douce comme celle d'Orchid' et tombant dans les graves. Je fus surpris de voir que ce n'était pas elle, et reconnus à son fusil l'homme que j'avais pris pour un chasseur en fuite : tous deux se confondaient dans un personnage androgyne.

« Un corps… Le fleuve t'a *rendu belle*, me dit-elle en souriant, carnassière. La langue, maintenant : vois-tu cette pierre ? Elle est vierge. Elle attend la repentance de l'Homme, toi, l'Homme, tu te souviens ? Voici l'homme, affolé dans son corps de femme. » Et elle éclata d'un grand rire qui me tourna la tête, plus fracassant que le soleil. « Écris avant qu'il ne soit trop tard. Tu voulais voir sous les gravats les bêtes qui te déchireront, mais ce n'était pas l'heure. » À ces mots, elle siffla. J'entendis ces mêmes grognements qui m'avaient effrayé. Une horde répondait à l'appel du chasseur amazone !

Alors, je m'agenouillai. Je devais écrire quelque chose, laisser une trace de mon passage sur cette terre que je croyais anéantie. Je repensais aux femmes que je n'avais pas aimées, à ma vie d'homme d'affaires, à toutes celles que vengeaient ce monde étrange et cette meute prête à me



dévorer. Je levai les yeux vers le ciel caché par la végétation épaisse que perçait la boule rouge et fixe, et pour laquelle fut ma dernière pensée. Et, de mes ongles ensanglantés, je gravai sur ma stèle :

LA DÉFENSE – 2058
Je suis amoureux du Soleil !

EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Daniel Birnbaum

Eugène de Bonsecours

Cyril Calvo

Stéphane Chao

Serge Cintrat

Antonin Crenn

Sandrine Cuzzucoli

Marianne Desroziers

Anne-Fleur Drillon

Laura Ferret-Rincon

Aleilton Fonseca

Nathalie Fragné

Laurent Gonzales

Le Golvan

Marilyse Leroux

Lordius

Céline Maltère

Olivier Marchal

Jean-Valéry Martineau

Marie-France Ochsenbein

Jérôme Pitriol

Maëlle Ranoux

Georgie de Saint-Maur

Philippe Sarr

Liliane Stein

Stéphane Werth

Illustrateurs

Barbara Albeck

Elisabeth Mounic

Stéphane Poirier

Sabine Rogard

TanieBlue

En savoir plus - *Vue imaginaire de la galerie du Louvre en ruine* par Hubert Robert

Revue L'Ampoule - ISSN : 2271 - 1376

À VENIR

Ordre & Chaos

Numéro 20

Juin 2016